

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Numa Pompilius [Document électronique] : second roi de Rome / par M. de
Florian

DEDICACE

p1

à la reine.
Numa fut le meilleur des rois ;
époux toujours amant de la belle égérie,
près de cette nymphe chérie
il méditoit ses justes loix.

p2

De leur tendresse mutuelle
naissoit le bonheur des romains ;
et dans leurs coeurs unis ils trouvoient le modele
des vertus qu' ils vouloient enseigner aux humains.
De ces tendres époux je célèbre la gloire :
reine, votre nom seul assure mon succès ;
de Louis, de vous, des françois,
on croira que j' écris l' histoire.

LIVRE 1

p5

Non loin de la ville de Cures, dans le
pays des sabins, au milieu d' une antique
forêt, s' élève un temple consacré à Cérès.
Des ormes, des peupliers, aussi anciens
que la terre, ombragent le faite de l' édifice ;

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

et le fleuve Curese, après avoir baigné
ses murs, va serpenter dans les jardins
de plusieurs maisons isolées, bâties
autour de ce temple. Dans ces retraites
sacrées, chaque prêtre de la déesse, avec
sa femme et ses enfants, passe ses jours à
la prière, au travail, ou dans le sein de la
tendresse. Protégés par la divinité qu' ils
honorent, nourris par la terre qu' ils cultivent,
aimés de l' épouse qu' ils rendent
heureuse, bénis de leurs enfants, et en
paix avec eux-mêmes, ils jouissent doucement
de la vie, sans craindre ni souhaiter
la mort.

p6

Le vénérable Tullus commandoit à ces
prêtres. à l' âge de quatre-vingts ans, il
exerçoit la souveraine sacrificature avec
tout le zèle d' un jeune homme, et toute
l' indulgence d' un vieillard. Adoré de ceux
qui vivoient avec lui, respecté de tous les
autres, il n' étoit craint que des méchants.
Favori des dieux, ami des hommes, rarement
il prioit pour lui ; c' étoit toujours
pour la veuve ou pour l' orphelin. Dès
qu' un citoyen de Cures, dès qu' un habitant
de la campagne éprouvoit quelque
infortune, qu' un ménage étoit désuni, ou
que la concorde n' étoit plus dans une famille,
le père, l' époux, l' enfant malheureux
prenoit le chemin de la forêt sacrée :
il venoit trouver Tullus. Pour peu qu' il
eût tardé, Tullus seroit allé le chercher.
Tullus écoutoit ses longues plaintes, ne
se lassoit jamais de les entendre, l' encourageoit,
le consolait, lui prodiguoit des
secours et des conseils. L' infortuné s' en
retournoit, ou moins triste, ou moins à
plaindre ; et Tullus, qui pensoit n' avoir
rien fait, alloit se prosterner devant la

p7

déesse, et l' implorer pour ce malheureux.
Tullus n' avoit plus d' épouse ; il rassembloit
toute sa tendresse sur son fils
Numa. Le ciel sembloit vouloir récompenser

les vertus du vieillard par les dons
qu' il avoit prodigués au jeune homme.
Numa touchoit à peine à sa seizième année,
et n' avoit, de son âge, que les graces et la
douceur. Soumis à son pere, qu' il
respectoit presque à l' égal de Cérès, enflammé du
desir de lui ressembler, il étudioit la morale
en regardant les actions de Tullus.
Méditant sans cesse les préceptes de sa
religion, il vouloit s' instruire encore de
toutes les cérémonies du culte. Les
sacrifices et la priere occupoient tous ses
loisirs ; son amour pour Tullus et pour
l' étude étoient ses seules passions ; et son
ame, pure comme l' azur du ciel, ne
pouvoit pas distinguer ses plaisirs de ses
devoirs.
Le jour de la fête de Cérès étoit arrivé.
Chez les sabins, cette fête ne se célèbre
point comme à éleusis. Tullus avoit supprimé
tous ces mysteres cachés avec tant

p8

de soin, et si peu utiles au bonheur des
hommes. La divinité, disoit-il, qui se
montre par-tout à nous, qui se manifeste
à chaque instant dans les merveilles
éclatantes de la nature, peut-elle exiger tant
de secrets et tant d' épreuves pour se
communiquer aux mortels ? Doit-il être
plus difficile de la remercier que de
recevoir ses présents ? Non : Cérès, qui nous
nourrit tous, nous aime tous. Le champ
qu' elle couvre d' épis devient un temple
pour le laboureur ; et l' on doit adorer par
tout l' univers celle dont les bienfaits
couvrent la terre.
D' après cette idée, Tullus, de concert
avec son roi, a ordonné la fête de Cérès.
Chaque année, avant de commencer la
moisson, tous les laboureurs, parés de
leurs plus beaux habits, se rassemblent
dans la ville de Cures. C' est de là qu' ils
partent pour aller au temple. Les joueurs
de flûtes ouvrent la marche ; ensuite
viennent de jeunes vierges, portant sur leurs
têtes, dans des corbeilles ornées de fleurs,
des offrandes pures pour la déesse. Les

p9

enfants des laboureurs marchent après
elles, vêtus de robes blanches, couronnés
de bluets, et conduisant le vorace animal
qui se nourrit des fruits du chêne. Cette
troupe nombreuse, fière de garder la
victime, veut affecter une gravité toujours
dérangée par leur joie bruyante. Leurs
pères les suivent d'un pas tardif, en
recommandant le silence, et pardonnant
d'être mal obéis. Chacun d'eux porte dans
ses mains une gerbe, prémices de sa moisson.
Les princes, les guerriers, les magistrats
n'ont plus de rang dans ce grand
jour, et cedent le pas, avec respect, à ceux
qui les ont nourris.
Tullus et ses prêtres étoient venus les
attendre à l'entrée du bois sacré. Le jeune
Numa, couronné de narcisses, vêtu d'une
robe de lin, marche à côté de Tullus. Il
le regarde souvent ; il a bientôt aperçu
des pleurs que le vieillard vouloit cacher.
Plus affligé du chagrin de son père, que
s'il l'avoit ressenti lui-même, il n'ose,
devant tant de témoins, et dans une cérémonie
si auguste, se jeter dans ses bras,

p10

et lui demander le sujet de ses larmes ;
mais son silence, son air tendre et inquiet
expriment assez son agitation. Numa,
toujours si attentif, si recueilli dans les
cérémonies religieuses, Numa ne voit plus
que son père, ne songe qu'à lui, oublie
toutes ses fonctions ; et ses yeux, qui
cherchent à pénétrer la cause des pleurs
de Tullus, sont eux-mêmes obscurcis de
larmes.
On arrive au temple. Tullus se prosterne
devant la déesse ; et lui présentant
les prémices : mère des humains, s'écrie-t-il,
c'est toi qui fais croître ces gerbes, et
c'est ton père Jupiter qui nous rend pieux
et reconnoissants. Dieux immortels, nous
vous offrons vos propres bienfaits. Ne
rejetez pas nos offrandes ; et que votre
bonté suprême donne à nos champs l'abondance,
à nos corps la force, et à nos
âmes la vertu.
Après cette prière, Tullus répand l'orge
sacrée sur la victime ; il lui tourne la tête

vers le ciel, l' immole, et la fait consumer
toute entière.

p11

Le sacrifice achevé, les laboureurs
vont déposer leurs gerbes. Mes freres,
leur dit Tullus, car vous êtes aussi prêtres
de Cérès, ces dons appartiennent à la
déesse, c' est-à-dire aux indigents. Les
prêtres des dieux ne sont que les trésoriers
des pauvres ; vous en êtes les bienfaiteurs.
Nommez donc le vieillard d' entre
vous qui doit veiller avec moi, pendant
le cours de cette année, au soulagement
des infortunés : il est juste que je vous
rende compte des biens que vous me
remettez pour eux. Les laboureurs, qui
connoissent tous la vertu de Tullus,
refusent de lui donner un collegue ; mais
Tullus l' exige, et ce choix finit la
cérémonie.

Numa brûloit d' impatience de se voir
seul avec son pere. à peine Tullus est
sorti du temple, que son tendre fils le
serre dans ses bras. Mon pere, lui dit-il,
vous avez des peines, et je les ignore !
Ah ! Je sens trop qu' à mon âge je ne puis
espérer de les soulager : mais je peux du
moins m' affliger avec vous ; et j' ai besoin

p12

de pleurer dès que je vois couler vos larmes.
Mon cher fils, lui répond Tullus,
car je ne renoncerai jamais à ce doux
nom, je n' ai que trop de sujets d' en
répandre : je vais me séparer de celui que
j' aime plus que ma vie. Vous voulez
m' abandonner ? S' écria Numa tout tremblant.
-non, mon fils ; non, mon cher fils :
c' est toi, au contraire... il ne put
achever, les sanglots lui couperent la voix. Il
prit Numa par la main ; et, l' entraînant
dans l' endroit le plus retiré de la forêt,
ils s' assirent sur le gazon, et le vieillard
lui dit ces paroles :
Numa, vous n' êtes point mon fils...
à ces mots, une pâleur mortelle se
répand sur le visage du jeune homme, et sa
main tremble dans celle de Tullus. Le

grand-prêtre s' en aperçoit, et, le serrant
contre son sein, il se hâte d' ajouter : va,
je serai toujours ton pere ; ce nom m' est
aussi cher qu' à toi. Mais apprends l' histoire
de ta naissance, et connois à quelles
hautes destinées tu es appelé par le ciel.
Numa l' embrasse, et ne répond rien ;

p13

il écoute dans un profond silence, il baisse
les yeux, et son air semble dire à Tullus :
rien ne pourra remplacer le bonheur d' être
votre enfant.

Mon fils, reprend le grand-prêtre, vous
devez le jour à Pompilius, prince du sang
de nos rois, et que ses rares vertus
rendoient cher aux dieux et aux hommes.

La belle Pompilia, de l' antique race des
héraclides, étoit son épouse depuis dix
ans. Rien ne manquoit à ce couple heureux
que de voir naître un gage de leur tendre
union : Pompilius le desiroit avec
ardeur ; et la sensible Pompilia, qui ne
formoit jamais de voeux dont son époux
ne fût l' objet, Pompilia venoit tous les
jours dans le temple se prosterner devant
Cérès, baigner de larmes les marches de
son autel, en demandant pour unique
grace le bonheur d' avoir un fils.

Je la surpris dans le sanctuaire. Elle
prioit avec tant de ferveur qu' elle ne
m' aperçut pas ; et je l' entendis
prononcer ces paroles : bienfaisante Cérès, si
ton pere Jupiter m' a destiné une longue

p14

vie, obtiens plutôt de lui que je périsse
à la fleur de mon âge, mais que je laisse
à mon époux un fruit de notre chaste
amour. Oui, puissante immortelle, reprends
tous les bienfaits que j' ai reçus,
prive-moi de tous ceux que tu me destines,
et donne-moi à leur place un enfant.

Que j' entende ses vagissements, que je
puisse le voir, le tenir dans mes bras, le
presser contre mon coeur, le couvrir de
mes baisers, le présenter à mon époux

tout baigné des larmes du bonheur ! Et
que j' expire alors ; j' expirerai mere,
j' aurai assez vécu. ô Cérès, si tu entends mes
voeux, si tu m' accordes un fils, je jure sur
cet autel de te le consacrer, de lui
apprendre à bénir ton nom aussitôt que sa langue
pourra le prononcer, de le faire élever dans
ce temple, où il te servira toute sa vie ; et
tu daigneras être sa mere, quand Pompilia
ne sera plus.

Mes pleurs couloient en entendant
cette priere. Je tombai à genoux auprès
de Pompilia ; et, joignant mes voeux aux
siens, je suppliai la déesse de nous exaucer

p15

tous deux. Hélas ! Que ce bienfait fut
payé cher !
Peu de temps après, Pompilia vint
m' annoncer qu' elle étoit enceinte. Qui
pourroit exprimer les transports de sa
joie ? Ils approchoient du délire. Huit
lunes devoient encore se renouveler avant
l' heureux instant qu' elle attendoit, et tout
étoit déjà prêt pour parer l' enfant qu' elle
devoit avoir. Jalouse et glorieuse du titre
de mere, elle eût voulu que tout ce qui
devoit servir à son fils fût l' ouvrage de
ses seules mains. Elle défendoit à ses
esclaves de partager avec elle le bonheur de
travailler pour son fils. L' espérance de le
nourrir doubloit sa joie de le voir naître ;
et la tendre Pompilia, ivre d' amour
maternel, venoit plus souvent au temple pour
remercier la déesse, qu' elle n' y étoit venue
pour en obtenir l' objet de ses voeux.
Elle touchoit enfin à ce neuvieme mois
desiré depuis si long-temps, lorsque ce
Romulus, dont le nom ne vous est pas
inconnu, fit répandre dans la Sabinie,
que, pour consacrer sa ville de Rome,

p16

qui à peine étoit achevée, il vouloit
célébrer des jeux en l' honneur du dieu
Consus. Vous savez, mon fils, combien ce
dieu est en vénération parmi nous. Votre

pieuse mere n' auroit pas laissé échapper
une occasion d' honorer les immortels,
elle voulut aller à ces jeux ; et le trop
complaisant Pompilius l' y conduisit.
La plupart de nos sabins suivirent
Pompilius. Nos femmes, nos filles,
coururent à Rome en habits de fête. Hélas !
Nos braves citoyens étoient loin de
soupçonner le piège : ils n' avoient point
d' armes. Ils entrent sans défiance dans le
cirque, où Romulus présidoit sur un magnifique
tribunal. Leurs épouses, leurs filles,
prennent place à côté d' eux. Impatientes
de voir le sacrifice, elles cherchent des
yeux les victimes ; c' étoient elles qui en
devoient servir.
à un signal de leur roi, les romains
tirent leurs épées et ferment toutes les
issues. Les sabines alarmées se jettent
dans les bras de leurs peres, de leurs
freres, de leurs époux ; mais les farouches

p17

soldats de Romulus s' élancent au milieu
de l' arene ; et, le glaive à la main, les yeux
ardents, menaçant les hommes, flattant
les femmes, ils enlèvent les sabines,
comme des loups affamés emportent des
brebis tremblantes. Vainement ces
infortunées jettent des cris perçants et
demandent la mort ; vainement nos citoyens
furieux, oubliant qu' ils sont sans défense,
se précipitent sur les ravisseurs, les
saisissent, luttent avec eux, leur arrachent
leurs épées, et rougissent la terre du sang
romain : les romains, plus nombreux,
immolent ceux qui résistent, mettent en
fuite tout le reste, vont cacher dans Rome
leur proie ; et nos sabins désolés,
sanglants, couverts de blessures, accablés de
douleur et de honte, reviennent à Cures
annoncer cette affreuse nouvelle et
préparer la vengeance.
Dès le premier instant du tumulte, ton
pere Pompilius, portant sa femme dans
ses bras, avoit tenté de s' ouvrir un
passage à travers les ravisseurs. Il touchoit
à la porte du cirque, quand une cohorte

p18

romaine le poursuit, l'arrête, et lui
arrache son épouse. Pompilius jette un cri
de rage et de désespoir. Il s'est bientôt
saisi d'une épée ; et les romains qui
l'entourent sont déjà tombés sous ses coups :
il court, il frappe, il est frappé. Mais il
rejoint Pompilia ; il immole son ravisseur ;
il reprend sa bien-aimée, la presse
dans ses bras sanglants, la rassure, la
console ; et, malgré les romains furieux,
malgré les traits dont on l'accable, il fuit
au-delà du cirque, en embrassant ta
malheureuse mere, en la rappelant à la vie,
en se félicitant de l'avoir sauvée. Ainsi la
lionne de Numidie, lorsqu'elle aperçoit
de loin l'imprudent chasseur qui lui
emporte ses petits, furieuse, rugissante, l'oeil
plein de sang et de feu, s'élance sur
l'infortuné qui abandonne en vain sa proie ;
elle l'atteint et le déchire, fait voler autour
d'elle ses membres palpitants ; et, son
courroux faisant aussitôt place à sa
tendresse, elle court à ses lionceaux, les
caresse, pousse des cris de joie, passe et
repassa sur eux sa langue encore sanglante ;

p19

et se couchant pour en être plus près,
elle leur tend ses mamelles, tandis que
ses muscles tremblent encore de la fureur
qu'elle vient d'assouvir.
Tel étoit Pompilius. Malgré ses larges
blessures, malgré son sang qui coule à
gros bouillons, il arrive enfin dans ce
temple. Il pose son doux fardeau au pied
de l'autel de la déesse ; il supplie Cérès
de sauver, de défendre celle qu'il met sous
sa garde ; et, sa prière achevée, épuisé de
sang, de fatigue, de douleur, il tombe sur
le marbre, et expire.
Je fis aussitôt enlever ta mere. On
la porta dans ma maison, où elle reprit
ses sens. Sa première parole fut le nom
de Pompilius : elle demande son époux,
elle veut le voir, elle veut aller le
chercher. En vain j'espère la calmer, et lui
cacher la mort de ton pere, en
l'assurant qu'il est prisonnier des romains :
les pleurs que je versois, ses pressentiments,
tout lui dit que je la trompe. Elle

pousse des cris douloureux ; elle rejette
tout secours ; et, s' échappant de nos bras,

p20

elle veut aller expirer sur le corps de
Pompilius.

Tant de secousses, tant d' émotions
précipitent l' instant où tu devois voir le
jour. Les douleurs de l' enfantement la
surprennent ; les cruelles ilithyes
l' accablent de tous leurs maux ; elle y
succombe : et le moment où tu reçus la vie fut
celui de la mort de ta mere.

à ces mots, Numa se jette dans le sein
de Tullus : et le bon vieillard, qui sent ses
cheveux blancs tout mouillés des larmes
du jeune homme, s' interrompt pour
pleurer avec lui.

Bientôt il reprend son récit : je fis
chercher une nourrice qui pût ranimer
ta frêle existence ; car tu semblois, en
naissant, ne vouloir pas survivre à tes
malheurs : tu poussois des cris lamentables,
et ton visage livide sembloit
annoncer ton trépas. La femme d' un laboureur,
la bonne Amyclée, vint s' offrir ; et ses
tendres soins, encore plus que son lait,
te conserverent la vie.

Alors je m' occupai des funérailles de

p21

ta mere et de son époux. Je préparai un
bûcher ; je rassemblai les habitants de
Cures et de nos campagnes : notre bon
roi Tatius, vêtu de deuil, les conduisoit.
Soldats, citoyens, laboureurs, tous pleuroient
ton digne pere, tous faisoient des
vœux pour son fils. Le corps de Pompilius
fut brûlé à côté de celui de son épouse.
Je recueillis leurs cendres dans une
urne d' argent ; et cette urne fut déposée
sur un tombeau, dans l' endroit le plus
secret du temple... je le verrai, mon
pere ! S' écria Numa : je le verrai, ce
tombeau ; il me sera permis d' y pleurer, et de
toucher cette urne si chere. Oui, mon fils,
lui dit le grand-prêtre, nous y descendrons

aujourd' hui.
La mort de tes parents fut vengée. Nos
braves sabins, indignés de la trahison et
de l' outrage, prennent les armes, et,
guidés par Tatius, ils marchent vers la ville
parjure. Les lâches ravisseurs n' osent
venir au-devant de notre armée, ils se
renferment dans leurs murs. Tatius les
assiège ; et bientôt, par un heureux hasard, il

p22

se rend maître de la citadelle. Romulus,
forcé de combattre ou d' abandonner sa
ville, vient présenter la bataille au pied
de ce capitole qui doit, dit-on, régner sur
l' univers. Tatius l' accepte ; et nos sabins,
brûlant de se baigner dans le sang de ces
perfides, chargent les troupes romaines
avec toute la force que la fureur peut
ajouter au courage. Les ennemis sont
rompus : mais Romulus les rallie ;
Romulus résiste seul aux sabins. Il invoque
à grands cris Jupiter Stator ; et ce nom
sacré et son exemple arrêtent ses guerriers
mis en fuite. Les romains chargent
à leur tour ; la honte enflamme leur
courage ; les lances se croisent, les boucliers
se heurtent, l' horreur et le carnage
augmentent, et les combattants pressés ne
peuvent avancer un pas qu' en marchant
sur un ennemi.
La victoire, long-temps incertaine,
penche enfin du côté de la justice. Notre
vaillant roi Tatius, et son intrépide
général Métius, percent une seconde fois le
centre de l' armée romaine. La terre est

p23

jonchée de morts : les sabins vont être
vainqueurs ; c' en est fait, dans un moment,
de Rome et de Romulus, quand l' événement
le plus imprévu vient nous arracher
la victoire.
Les sabines, ces mêmes femmes que
les romains avoient enlevées pendant
les jeux consuels ; les sabines, les
cheveux épars, les yeux noyés de larmes,

les bras tendus, poussant des cris
lamentables, se précipitent au milieu des
combattants. Les épées, les javelots teints de
sang, le tumulte, le carnage, rien ne
les effraie. Arrêtez ! S' écrient-elles ;
arrêtez ! Cessez une guerre plus impie que
la guerre civile. Vous combattez pour
nous, et chacun de vos coups nous rend
veuves ou orphelines. Si vous nous
aimez, vous qui nous donnâtes la vie,
n' immolez pas nos époux ; et vous, qui nous
avez juré une tendresse éternelle,
épargnez ceux qui donneront le jour à vos
épouses. Songez que nous portons dans
notre sein les gages de votre réunion :
romains, vos femmes sont sabines ;

p24

sabins, vos petits-fils seront romains. Cessez
donc de vous égorger, vous qui n' êtes
plus deux peuples, vous qui ne formez
plus qu' une seule famille ; ou, si la soif
du sang vous dévore, commencez par
rompre, par détruire tous les liens qui
doivent vous réunir : immolez vos filles
et vos femmes, et sur leurs corps expirants
achevez de vous égorger.
Ce spectacle, ces paroles, les pleurs,
les cris des sabines, chassent la colere de
tous les coeurs. Les combattants
s' arrêtent, se regardent, et sont surpris de ne
plus se haïr. L' épée demeure levée sur
celui qu' elle menaçoit ; le javelot reste
suspendu ; la fleche tombe de l' arc qui
se détend sans la lancer. Les sabines se
jettent sur ces armes, et les enlèvent sans
effort à leurs peres, à leurs époux. Elles
s' emparent de leurs mains, qu' elles
couvrent de baisers et de larmes ; elles lavent
avec ces pleurs le sang dont ces mains
sont souillées, elles parviennent à les
joindre ensemble ; et, chaque sabine
embrassant à la fois un romain et un sabin,

p25

elles rapprochent ainsi les visages des
deux ennemis, et les forcent enfin à

s' embrasser eux-mêmes.
Dès ce moment, plus de guerre, plus
de vengeance. Les rois se parlent, et
conviennent que les deux peuples réunis n' en
formeront désormais qu' un seul, et que
Tatius et Romulus, assis ensemble sur le
même trône, partageront le souverain
pouvoir. On jure la paix, on immole des
victimes à Jupiter, au soleil, à la terre ;
et les deux armées confondues se laissent
conduire par les sabines, entrent dans
Rome au milieu des acclamations, et
paraissent plus fieres, plus glorieuses,
d' avoir été vaincues par la tendresse, que si
elles avoient triomphé par la fureur.
Cependant tu croisais sous mes yeux,
et tu passois pour mon fils : je confirmois
moi-même une erreur qui s' accordoit
avec mes sentiments et avec le voeu de ta
mere. Dès l' âge de quatre ans tu me
suivois dans le temple, revêtu de la robe
d' initié, et tu portois dans tes foibles mains
le vase d' or où l' on met l' encens. Ta douceur,

p26

tes graces, enchantoient nos prêtres,
qui m' envioient tous le bonheur de
t' avoir donné le jour. Combien je l' ai
desiré, ce bonheur ! Depuis quinze ans,
Numa, je ne tiens à la vie que pour te chérir ;
et quel que soit mon amour pour la vertu,
si tu me vois la pratiquer avec zele, c' est
dans l' espoir, mon cher fils, que les dieux
t' en récompenseront.
Je recueillis bientôt le fruit des soins
que j' avois pris de toi. Dès ta plus tendre
enfance, tes qualités s' annoncerent.
Jamais je n' avois besoin de t' inspirer un
sentiment honnête : tous étoient nés dans
ton coeur. Les principes de la morale se
trouvoient gravés dans ton ame avant que
je t' en eusse instruit ; et la raison
t' enseignoit tout ce que m' avoit appris
l' expérience. S' il m' arrivoit, pour t' éprouver,
de te faire une question que j' imaginerois
difficile ; ta réponse étoit toujours plus
claire, plus précise, que celle que j' avois
préparée. Souvent, après avoir cru te
donner une longue leçon de morale, tes
courtes réflexions m' éclairoient, et, en finissant

l'entretien, c' étoit ton maître qui s' étoit instruit. Tu connus toutes les sciences de nos philosophes étrusques, et tu me disois : ô mon pere, que tout cela est peu de chose ! Et ce peu laisse encore des doutes ! La vertu seule est certaine ; et le livre en est avec nous, c' est notre coeur : consultons-le à chaque action de notre vie, suivons toujours ce qu' il nous dit, nous ne pouvons jamais nous égarer. Je t' embrassois avec transport, et je n' osois te louer. Je craignois pour toi le vice qui dépare toutes les qualités, qui commence par les ternir, et finit presque toujours par les détruire : la vanité. ô mon fils, prends-y garde pendant tout le cours de ta vie ; souviens-toi bien que c' est elle qui fait le plus de mal aux vertus, puisqu' elle les empêche d' être aimables. Je te voyois avec complaisance échapper à ce péril. Chaque jour tu devenois meilleur, et chaque jour plus modeste. Trompé par la voix publique, et sur-tout par mon propre coeur, je me croyois ton

pere ; et je comptois abdiquer en ta faveur la souveraine sacrificature : tous nos prêtres, tous nos citoyens, le prévoyois avec joie. Depuis trois jours, mon fils, un oracle céleste m' interdit cette espérance. Cérès, Cérès elle-même, m' apparoît toutes les nuits, et m' ordonne d' une voix sévère de t' envoyer à Rome et de déclarer ta naissance. Vainement, à genoux devant la déesse, j' ai osé lui parler de mes craintes, et rappeler le voeu de ta mere. Je n' ai point accepté ce voeu, m' a répondu la fille de Jupiter ; Numa ne sera point mon prêtre, ses destins l' appellent plus haut. Numa me servira mieux sur un trône, qu' à l' ombre de mes autels : qu' il marche à Rome, et que ta tendresse pour lui ne s' oppose plus aux décrets du ciel. Voilà, mon fils, le sujet de ces larmes que vous m' avez vu verser pendant le sacrifice. Il faut se soumettre, il faut nous

séparer, Numa : Cérès l' ordonne ; nous devons obéir.
Le tendre Numa, sans répondre à
Tullus, le regarde en pleurant, leve les yeux

p29

au ciel, et paroît hésiter entre son pere
et les dieux : mais le vieillard l' encourage,
et Numa se décide à partir. Il prend la
main de Tullus, qu' il serre doucement
dans les siennes : ô mon pere, lui dit-il,
vous m' avez promis de me faire descendre
au tombeau de Pompilius, et de me laisser
baiser avec respect l' urne qui contient les
cendres de ma mere. Suis-moi, lui répond
le grand-prêtre ; dès ce moment je veux
t' y conduire.

Alors ils marchent vers le temple.
Derriere l' autel de la déesse étoit une porte
d' airain dont Tullus seul avoit la clef ; il
l' ouvre, il descend quelques degrés :
Numa le suit en soupirant. Ils arrivent dans
un souterrain éclairé par une seule lampe.
Là, sur un tombeau de marbre noir, d' une
sculpture simple et sans inscription, on
voyoit une urne d' argent couverte d' un
voile funebre. à côté de l' urne étoient un
billet, une épée, et des cheveux blonds.
Numa s' étoit mis à genoux en entrant
dans le souterrain. Tullus souleve
doucement l' urne ; et la présentant au jeune

p30

homme : mon fils, lui dit-il à voix basse,
baisez ces restes sacrés ; touchez cette urne
qui renferme les cendres de la meilleure
des meres et du plus tendre des époux.
Ils ont les yeux sur vous dans cet instant,
ils vous contemplent des champs élysées,
et préfèrent à tous les plaisirs immortels
qui les environnent le spectacle de la piété
de leur fils.
Numa tenoit dans ses bras l' urne qu' il
baignoit de ses larmes. Il l' approchoit de
son coeur, et il lui sembloit que ces cendres
si cheres se ranimoient. Oh ! Qu' il eut
de peine à les rendre au pontife ! Et comme

ses mains suivoient l' urne, quand
l' urne s' éloigna de lui !
Tullus la remet sous le voile ; et
prenant l' épée, le billet et les cheveux : voici,
dit-il à Numa, le glaive qui défendit
votre mere et la patrie, qui jamais ne fut
tiré par la colere, et n' immola que les
ennemis de l' état. Je vous le remets, mon fils,
faites-en le même usage ; et que la puissante
Cérès, à qui je l' avois
consacré, fasse tomber sous ce fer tous

p31

ceux qui menaceront vos jours. Ce billet
fut tracé par votre mere, à l' instant de son
trépas : il est adressé au roi Tatius, et vous
sera nécessaire pour occuper à sa cour le
rang dû à votre naissance. Ces cheveux
blonds, ai-je besoin de vous dire que ce
sont ceux de votre mere ? Elle vint les
offrir à Cérès le jour où elle obtint un
fils. Numa, portez-les toujours avec vous : les
coeurs sensibles ont besoin de ces gages
d' amour et de pitié.
Après ces paroles, ils sortent du souterrain.
Numa retourne à la maison du
grand-prêtre, et prépare tout pour son
départ. Il quitte la robe de lin, prend la
toge, et paraît plus beau sous ce vêtement.
Le pontife le regarde, et soupire :
ce nouvel habit semble lui annoncer des
dangers. Il éloigne cette idée, et s' occupe
de pourvoir à ce que rien ne manque à
son fils. Sa tendre prévoyance le fait
penser à des besoins qu' il n' aura pas :
il se dépouille pour l' enrichir ; et, dans la
crainte d' un refus, il va cacher, parmi les
habits de Numa, le peu d' or qu' il a épargné. Loin

p32

de lui, je n' ai besoin de rien, disoit-il ; et
quand il sera loin de moi, tout lui deviendra
nécessaire.
Cependant l' instant cruel approche ;
le char qui doit conduire Numa est
préparé. Tullus monte dans ce char avec son
fils, il veut l' accompagner jusques

au-delà du bois sacré ; et c' est là que sa tendresse lui donne ces derniers conseils : pardonne-moi, mon cher fils, pardonne-moi de trembler, en te voyant, si jeune encore, abandonner nos paisibles campagnes et l' asyle où ton innocence n' eût jamais couru de péril, pour aller habiter une ville redoutable même à l' homme le plus sage. Te voilà sans expérience, sans guide, sans conseil, sans ami ; car à ton âge on n' a point d' ami, on croit en avoir, et c' est un danger de plus : te voilà jetté au milieu de deux peuples qui, réunis par politique, sont divisés par caractère, et se regardent toujours comme deux nations distinctes. La haine n' est point éteinte entre les romains et les sabins ; elle ne l' est point entre leurs

p33

monarques encore plus opposés que leurs peuples. Tatius, le meilleur des rois, ton parent, ton souverain, Tatius, qui fut notre idole tant qu' il régna parmi nous, doux, sensible, ami de la paix, possède des vertus plus utiles que brillantes ; il rend la justice, et il fait du bien : voilà sa vie. Romulus, au contraire, qui, pour acquérir des sujets, ouvrit un asyle aux brigands, Romulus a conservé les moeurs féroces du premier peuple qu' il commanda : passionné pour la guerre, dévoré d' ambition, et tourmenté de la soif des conquêtes, il attaque et soumet tour-à-tour toutes les nations voisines de Rome ; il n' estime, il ne chérit que ses soldats, ne sait que vaincre, et ne connoît pas d' autre grandeur. Hélas ! Par une fatalité déplorable, un conquérant est plus admiré qu' un bon roi, et la véritable vertu éblouit moins que la fausse gloire. Tu ne les confondras point, Numa ; tu sentiras combien Tatius est au-dessus de son collègue ; et tu n' abandonneras pas le plus juste des rois, le parent, l' ami de ton pere, le vengeur

p34

de Pompilia, pour suivre un conquérant
farouche, encore teint du sang de son
frere, et dont l' affreuse trahison causa la
ruine de ton pays et le trépas de ceux à
qui tu dois le jour.

Mais la cour même de Tatius est un
séjour dangereux pour toi. Tu seras dans
Rome, dont les belliqueux citoyens
pardonnent tout à la jeunesse, hors le
manque de courage : et le courage des combats
n' est plus que férocité, quand il n' est
pas joint à d' autres vertus. Tu seras valeureux,
sans doute ; le fils de Pompilius
pourroit-il ne l' être pas ? Mais tes moeurs,
ces moeurs si pures, qui t' ont mérité la
protection de la déesse, les conserveras-tu,
Numa ? Crois-moi, je n' ai pas d' intérêt à te
défendre le plaisir, je ne veux pas te parler
le langage austere de mon âge,
et te peindre la volupté sous des couleurs
fausses et effrayantes ; non, mon fils : la
volupté a des charmes, la nature nous
entraîne vers elle ; il faut combattre sans
cesse pour lui résister, et plus notre coeur
est sensible, hélas ! Plus il est foible. Mais

p35

tu n' auras pas plutôt cédé, que le remords
s' emparera de ton ame ; tu perdras cette
douce paix, cette estime, ce respect pour
toi-même, qui font le charme de la vie :
ton coeur humilié, flétri, n' aura plus la
même énergie, le même amour pour le
bien ; et, dès que le vice aura souillé ton
ame, tu souffriras le plus grand des
supplices, celui de connoître la vertu, et
d' avoir pu l' abandonner.

Je n' ai jamais vu la cour, et je ne puis
te donner d' avis sur la maniere de s' y
conduire : mais je connois les devoirs d' un
homme ; et il faut être homme par-tout.
Rends aux places éminentes le respect
qu' on est convenu de leur accorder : rends
à la vertu, dans tous les états, le culte que
la vertu mérite. Fuis les méchants, sans
paroître les craindre : sois réservé, même
avec les bons. Ne profane pas l' amitié,
en prodiguant le nom d' ami. Pese tes
paroles ; et réfléchis avant d' agir. Sois
toujours en garde contre ton premier
mouvement, excepté lorsqu' il te porte à

secourir un malheureux. Respecte les vieillards

p36

et les femmes ; plains les foibles, et sois
le soutien de tous les infortunés.
Si la déesse, comme je l' espere, te comble
de prospérités, tu m' en instruiras ; ces
nouvelles prolongeront ma vie : si le ciel
vouloit t' éprouver par des malheurs,
reviens me trouver.

En parlant ainsi, ils étoient arrivés à
la sortie du bois sacré : c' étoit là que
Tullus devoit se séparer de Numa. Le char
s' arrête, et les yeux du jeune homme se
remplissent de larmes. Du courage ! Lui
dit le vieillard ; du courage ! Numa, nous
nous reverrons, nous nous reverrons bientôt :
le trajet d' ici à Rome est court ; tu
reviendras au temple, et... ah ! Mon pere !
S' écria Numa fondant en larmes, sans
doute je vous reverrai ; mais je ne vivrai
plus avec vous ; mais je ne vous verrai
plus à tous les instants de ma vie. Les
longues matinées s' écoulent sans que
mon pere m' ait embrassé ; le jour finira
sans que Numa vous ait entendu. De quel
bonheur je jouissois auprès de vous ! Je
ne l' ai pas assez senti, je n' en ai pas assez
remercié les dieux ! C' est à présent...

p37

allons, mon fils, interrompit Tullus
d' une voix qu' il vouloit rendre sévère,
obéissons à Cérès, et ne murmurons pas
contre elle. Eh quoi ! Je suis le plus vieux,
je suis le plus foible, et c' est moi qui vous
encourage ! Et crois-tu que je ne souffre
pas autant que toi ? Penses-tu que mon triste
coeur... ?

à ces mots, sa voix s' éteint, sa force
l' abandonne, il tombe dans les bras de
Numa, et l' arrose de ses pleurs. Mais
reprenant sa gravité : adieu, mon fils, lui
dit-il, vous reviendrez me voir dans peu
de temps, ou j' irai moi-même vous
chercher à Rome. Adieu, n' oubliez pas
Tullus. En disant ces paroles, il s' éloigne,
et rentre à pas précipités dans la forêt.
Numa, désolé, reste les bras tendus,
lui crie trois fois, adieu ! Le suit de l' oeil
plus long-temps qu' il ne peut le voir ; et
laissant flotter les rênes de ses coursiers,
il prend le chemin de Rome.

LIVRE 2

p39

Numa s' éloignoit à regret du lieu qui
l' avoit vu naître ; mille pensées
douloureuses l' agitoient. J' abandonne mon pere,
disoit-il, dans l' âge où il avoit besoin de
ma tendresse : je renonce à des devoirs,
à des loisirs, doux à mon coeur : je
quitte les compagnons, les amis de mon enfance,
pour aller habiter un pays où personne ne
m' aimera. Ah ! Je sens bien que
je n' y pourrai vivre ; je languirai comme
un jeune olivier transplanté dans un
terrain qui ne lui convient pas : le soleil et
la rosée lui sont inutiles, ses feuilles
flétries tombent le long de ses branches, ses
racines ne prennent plus de nourriture ;
il a commencé de mourir en quittant la terre
qu' il aimoit.

Le jeune voyageur, accablé de ces
idées, n' avoit encore fait que deux milles
lorsqu' il entra dans un bois dont la fraîcheur
invitoit au repos. Attiré par le
murmure d' un ruisseau qui serpentoit sous

p40

l' ombrage, il arrête ses coursiers, les
abandonne à deux esclaves, et remontant
jusqu' à la source du ruisseau, il arrive à
une fontaine consacrée à Pan. Il fléchit
un genou devant la statue de ce dieu, lui
demande la permission de se désaltérer
dans sa fontaine ; et, après avoir rafraîchi
ses levres brûlantes, il s' assied sur le
gazon, et s' endort au bord de l' eau.
Pendant son sommeil, il eut un songe.
Il lui sembla voir un char attelé de deux
dragons, qui voloit vers lui du haut de
la nue. Dans ce char étoit la déesse Cérès,
couronnée d' épis, et portant une gerbe et
une faucille. Elle vient se placer sur la
tête de Numa ; et le regardant avec des
yeux pleins de bonté :
fils de Pompilia, lui dit-elle, j' aimai ta

mere, et je veille sur toi. Quel que soit le
voeu que tu vas former, j' ai résolu de
l' accomplir : parle, dis-moi ce que tu desires
le plus ; tu l' obtiendras à l' instant même.
Ah ! S' écria Numa sans hésiter, que Tullus
soit rajeuni, qu' il recommence une nouvelle
vie, et que jamais... ta demande,

p41

interrompt la déesse, est au-dessus de mon
pouvoir. Jupiter, Jupiter lui-même, ne
peut prolonger d' un instant les jours d' un
simple mortel. Les cruelles parques ne
lui sont point soumises : elles ont tranché
le fil de Persée, d' Hercule, des enfants les
plus chéris du maître des dieux, quand le
destin, plus fort que mon pere, a voulu
qu' ils cessassent de vivre. Forme des voeux
pour toi, et sois sûr qu' en demandant ton
bonheur, c' est demander celui de Tullus.
Eh bien ! Favorable déesse, rendez-moi
digne de lui ; faites germer dans mon coeur
les leçons de ce vénérable vieillard ;
donnez-moi la sagesse : Tullus dit que c' est le
bonheur.

J' avois prévu ta demande, répond
Cérès, et j' ai prié ma soeur Minerve de
te combler de ses dons. Ne t' attends pas
cependant à devenir son favori, comme
le fut le fils d' Ulysse. Non, mon cher
Numa, aucun mortel ne doit se flatter
d' approcher du divin télémaque. C' est
le chef-d' oeuvre de Minerve ; elle-même
n' oseroit tenter d' égaler son propre ouvrage.

p42

Mais heureux encore celui qui
marchera de loin sur ses traces ! Heureux
le jeune héros sur qui la déesse laissera
tomber quelques regards, et qui occupera
le second rang, quoique si éloigné de son
modele !

à ces mots, Numa se croit transporté dans
le temple de Minerve. Il veut pénétrer
jusqu' à la déesse ; mais un nuage d' or lui
ferme le sanctuaire, et lui dérobe la vue
de la divinité. C' est en vain que Numa fait

des efforts pour percer ce nuage ; c' est en vain qu' il implore le secours de Cérès : Cérès rejette ses prières, et lui fait signe d' écouter. Alors Minerve parle derrière le nuage ; et Numa tombe à genoux, le visage prosterné sur la terre : il croit entendre la sagesse, qui l' instruit de tous ses devoirs ; il éprouve à la fois un saint respect et la douce persuasion. Mais quand il relève les yeux, pour rendre grâces à la déesse, le temple, le nuage ont disparu : Numa se trouve au milieu d' un bois, et ne voit plus qu' un berceau de verdure sous lequel une jeune nymphe,

p43

vêtue de blanc, assise sur le gazon, lisoit attentivement. La paix, la candeur reposoient sur son visage ; la modestie, la douceur, la majesté l' environnoient : telle ou représenteroit Astrée méditant le bonheur des humains. Numa, qui se sent attiré vers cette nymphe par un charme irrésistible, demande tout bas à Cérès quel est cet objet si beau : Cérès lui nomme égérie ; et tout disparoît à ce nom.

La surprise et l' émotion que ressentit Numa le réveillèrent. Encore tout agité du songe mystérieux, il a peine à retrouver ses sens : il regarde autour de lui ; il ne voit que la fontaine de Pan, les arbres, le gazon, le ruisseau au bord duquel il s' est endormi. Ne doutant pas cependant que le songe qu' il a fait ne lui ait été envoyé par Jupiter, il adresse ses vœux au maître du tonnerre ; et, après avoir promis un sacrifice à Minerve et à Cérès, il sort du bois, et remonte sur son char. Il marche, il traverse le pays des fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de

p44

Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins : les campagnes y sont désertes ; les terres incultes n' y produisent que de l' ivraie ; les troupeaux foibles et

dispersés y trouvent à peine leur nourriture :
point de moissonneurs qui recueillent
les présents de Cérès ; point de glaneuses
qui suivent en chantant la famille
du laboureur ; point de berger qui, sur le
penchant d' un côteau, tranquille sur ses
brebis que son chien fidele empêche de
s' écarter, chante sur sa flûte la beauté
d' Amaryllis, ou les douceurs de la vie
champêtre. Tout est triste, morne, silencieux.
Les villages dépeuplés n' offrent
que des femmes et des vieillards. Celle-ci
pleure son époux, celle-là son frere, tués
dans les combats. Ici, c' est un vieillard
qui va mourir sans consolation et sans
secours : il n' a plus d' enfants ; le dernier
vient de lui être enlevé pour servir dans
l' armée de Romulus. Ce pere au désespoir
jette des cris plaintifs, se meurtrit
le visage, arrache ses cheveux blancs, et
maudit les armes de son roi. Là, c' est une

p45

mere qui fuit avec le seul fils qui lui reste ;
elle est sûre qu' on viendrait l' arracher de
ses bras : elle aime mieux quitter son pays,
sa maison, le champ qui la nourrissoit,
pour aller mendier du pain chez un peuple
qui lui laissera du moins son fils.
Par-tout la tristesse, la pauvreté, la désolation
étaient leur affreuse image ; et les sujets
de Romulus, depuis que leur maître
connoît la gloire, ne connoissent plus ni le
repos ni le bonheur.
ô dieux immortels, s' écrioit Numa,
voilà donc ce peuple si fier, si envié de
ses voisins, et que ses victoires rendent
déjà si célèbre et si redoutable ! Le voilà
malheureux, pauvre, cent fois plus à
plaindre que tous ceux qu' il a vaincus.
Et tel est donc le prix de la gloire ! Ou
plutôt, telle est la justice céleste ; les dieux
ont voulu que les conquérants souffrissent
eux-mêmes des maux qu' ils font, et
qu' ils achetassent de leur infortune celle
dont ils accablent leurs voisins.
Numa comparoit alors en lui-même
le bonheur dont jouissoient les paisibles

p46

sabins, l'abondance, la gaieté qui régnoient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappoit ses yeux. Il se rappelloit tout ce que Tullus lui avoit dit de la guerre, et il adressoit des vœux aux immortels pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout-à-coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. Ce mont Palatin, l'ancien asyle des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes ; ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche ; ces remparts inaccessibles ; et ce fameux capitole qui domine toute la ville, sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter ; tout en impose à Numa : il regarde, admire, et s'avance. Les portes sont occupées par une foule de jeunes guerriers, couverts d'armes étincelantes, appuyés sur leurs lances, la tête haute, et rejetant en arrière le panache qui ombrage leurs casques. Ils glacent d'effroi ceux même qu'ils ne menacent pas, et ils semblent déjà savoir qu'ils

p47

doivent soumettre le monde. Numa pénètre dans la ville : par-tout il voit l'image de la guerre ; par-tout il entend le bruit des armes. Ici, c'est une garde qu'on relève ; là, de jeunes soldats qu'on exerce : plus loin, l'on accoutume des coursiers au son aigu de la trompette. Les métaux coulent dans les fournaises ; les boucliers, les cuirasses résonnent sur l'enclume ; l'airain gémit sous les marteaux. Il semble que tous les feux de l'Etna soient allumés dans Rome, et que les cyclopes y travaillent tous à forger des chaînes pour l'univers.

Numa, peu accoutumé à ce bruit, éprouve une surprise mêlée d'effroi. Il est impatient de voir Tatius ; il demande son palais : on le lui indique. Il étoit dans le quartier de la ville le moins bruyant. Le bon Tatius éloignoit de lui le tumulte et les soldats ; il vouloit être aimé, et non gardé ; en tout temps on pouvoit arriver jusqu'à lui, et l'on trouvoit à sa porte plus

de pauvres que de courtisans.
Numa, admis devant le bon roi, se réclame

p48

du nom de Tullus, et présente le
billet de la malheureuse Pompilia. à peine
Tatius l' a-t-il lu, que, jettant un cri de joie,
il se précipite au cou du jeune homme.
ô jour heureux pour moi ! S' écrie-t-il ; et
que ne dois-je pas au pontife qui me rend
le fils de mon plus tendre ami ! Oui, je
reconnois bien les traits du brave Pompilius ;
voilà ses yeux, voilà son air doux
et caressant. Tu m' aimeras comme il
m' aimoit ; je l' espere, j' en suis certain. Ma
vieillesse est réjouie de ta vue ; je me
plaignois aux dieux de n' avoir qu' une fille,
les dieux m' envoient un fils.
En disant ces paroles, il embrasse de
nouveau Numa, et fait appeller Tatia,
sa fille ; Tatia, moins remarquable par
sa beauté, que par sa douceur, par sa
modestie, par sa tendresse pour son
pere. Elle vient ; et Tatius lui
présentant Numa : voilà ton frere, dit-il ;
voilà celui que tu dois aimer comme le
soutien, l' appui de ma vieillesse ; voilà le
fils de Pompilius dont je t' ai si souvent
parlé. ô jours de mon bonheur ! Avec

p49

quelle rapidité vous vous êtes écoulés !
Numa, tu me le rappelles, ce temps où,
tranquille dans la Sabinie, roi chéri d' un
peuple que j' adorois, pere, époux, ami
heureux, je voyois couler les années
entre la mere de Tatia, Pompilius et le sage
pontife. Ma famille, j' appellois ainsi mes
sujets, n' étoit point assez nombreuse pour
que je ne pusse pas veiller moi-même sur
chacun de mes enfants. Je les connoissois
tous, j' allois souvent les visiter ; et quand,
avec Pompilius, j' avois parcouru mon
petit état, je remerciois Jupiter d' avoir
borné mon royaume, et de ne m' avoir
pas donné plus de sujets que je ne
pouvois faire d' heureux. Aujourd' hui, quel
changement ! Exilé loin de ma patrie,
enchaîné sur un trône étranger, je gémis
tous les jours... mais je te vois ; je ne dois
plus me plaindre. Tu resteras avec moi,
Numa ; tu me rendras tout ce que j' ai
perdu ; et peut-être que les plus doux
noeuds, en t' assurant ma couronne,

assureront ma félicité. J' aurai, j' aurai
le temps de t' expliquer mes projets ; je ne veux

p50

songer dans ce moment qu' à jouir de ta
présence.

Ainsi parle le bon roi ; et sa joie rend
plus vif encore le plaisir qu' il trouve
naturellement à déployer dans de longs
discours son ame franche et sensible.

Sa fille, qui a compris ses derniers mots,
baisse les yeux, et les relève bientôt sur
Numa. Frappée de sa beauté, elle observe
avec complaisance la douceur peinte dans
ses traits, et son air timide et tendre, et
cette grace si touchante que donne toujours
la candeur. C' étoit la première fois
que Tatia regardoit un jeune homme ; elle
s' en aperçoit, rougit, et reporte ses yeux
sur son pere.

Numa, occupé du bon roi, baisoit
ses mains, et lui promettoit une aveugle
obéissance. Ne parle point d' obéir, lui
dit Tatius ; j' ai été roi toute ma vie, et je
n' ai jamais été sensible au plaisir de
commander. J' ai senti de bonne heure qu' il
falloit renoncer à être aimé, si l' on
vouloit être craint ; et j' ai préféré les amis aux
esclaves. Romulus m' a aidé dans mes

p51

projets ; nous avons partagé la souveraine
puissance. Romulus a gardé pour lui le
commandement de l' armée, la disposition
des tributs, et la punition des crimes :
moi, plus heureux, je suis chargé de rendre
la justice, de diminuer les impôts, de
récompenser les bonnes actions, enfin,
mon ami, de tout ce qui rapproche les
rois des immortels. Je crains toujours que
mon collègue n' ouvre les yeux sur l' inégalité
de ce partage, et qu' il ne voie à la
fin que tout le bien me regarde, et qu' il
est chargé de tout le mal. Mais, grace au
ciel, jusqu' à présent Romulus ne s' en est
point aperçu ; et, dans son aveuglement,
il a l' air aussi content que moi.

Je te présenterai à ce prince, dès qu' il
sera revenu d' une expédition où il est
engagé contre les antemnates. Il les vaincra,
je n' en doute point ; car jamais guerrier
ne posséda, comme Romulus, le courage d' un
soldat et les talents d' un capitaine. Sa
taille majestueuse, son air audacieux et
menaçant, sa force plus qu' humaine, et cette
valeur indomtable qui lui

fait tout hasarder, ne sont rien auprès de
son activité. Dans une marche, dans un
siege, dans une bataille, il est par-tout, et
voit tout : il dispose, ordonne, attaque et
défend à la fois. Sa tête et son bras n' ont
pas un moment d' inaction, et l' un
exécute toujours ce que l' autre a déterminé.
Sa fille unique, Hersilie, l' accompagne
dans ses expéditions. Jamais beauté
n' égala celle d' Hersilie. Tous les rois du
Latium ont brûlé pour elle, et sont venus
mettre leurs diadèmes à ses pieds : mais
la fiere princesse les a dédaignés.
Accoutumée aux armes dès l' enfance, digne fille
de Romulus, elle s' est vouée aux exercices
de Pallas. Le casque en tête, et la lance à
la main, elle suit son pere dans les combats :
sa main délicate sait guider un puissant
coursier qui blanchit le frein de son
écume, et obéit à regret à un maître dont
le poids lui semble si léger. Désarmée,
elle est encore plus redoutable : ces mêmes
mains, qui savent se servir d' une
épée, savent aussi-bien tenir une lyre ; et,
mêlant des accords mélodieux aux sons

p53

touchants de sa voix, elle vient chanter
les exploits de son pere, après avoir
partagé ses périls.
Tels sont Romulus et sa fille. Je ne
t' ai point affoibli leurs brillantes qualités.
Que ne puis-je ajouter encore un long
éloge de leurs vertus ! Mais les
conquérants les méprisent, et Romulus ne sait
estimer que la valeur et les talents
guerriers. Sa fille, élevée par lui dans le
tumulte des camps, sa fille n' a pu se
défendre d' un peu de rudesse. Aussi belle que

Junon, elle a l'orgueil de cette déesse ; et en acquérant le courage et la force de notre sexe, elle semble avoir perdu de la douceur et de la bonté, qui sont le partage du sien.

à présent que tu connois Romulus et Hersilie, tu seras le maître de te fixer auprès d'eux ou auprès de nous, dans leur camp ou dans mon palais. Je veux être ton ami, ton père, si tu me permets ce doux nom : mais tu seras toujours ton maître ; et pourvu que tu m'aimes, et que tu sois heureux, Tatius sera content.

p54

Numa renouvella au bon roi l'assurance de sa tendresse. Son choix est fait, son parti pris irrévocablement : il ne veut jamais quitter l'ami de son père, le roi de sa nation, celui que Tullus lui a donné pour modèle. Il lui répète cent fois que rien ne le fera changer, et qu'il verra d'un oeil d'indifférence et les appas d'Hersilie et la gloire de Romulus. Il le jure par tous les dieux ; et la modeste Tatia entend avec joie ces serments.

Après quelques jours donnés à la tendresse de Tatius, Numa, qui n'a pas oublié le songe qu'il a fait, apprend que le temple de Minerve est au milieu d'un bois sacré, appelé le bois d'égérie. Surpris de cette conformité avec ce qu'il a vu pendant son sommeil, il court à ce bois peu distant de Rome ; et son cœur palpite en marchant sous les voûtes sombres de verdure. Un silence religieux y règne, le zéphyr agite à peine ces ormes touffus, ces antiques peupliers qui élèvent leur tête dans les nues ; et l'on n'entend que le murmure doux et lointain de

p55

leurs rameaux pressés mollement l'un contre l'autre.

Numa s'avance vers le temple où il doit porter ses vœux. Son esprit inquiet lui rappelle la nymphe ; il n'ose espérer

de la retrouver, et cependant ses yeux la cherchent, quand, sous un berceau de verdure, semblable à celui qu' il a vu en songe, Numa découvre une guerrière, couchée sur le gazon, et profondément endormie. Sa tête désarmée avoit pour appui son bouclier ; son casque étoit auprès d' elle ; de longues boucles de cheveux noirs retomboient sur sa cuirasse, et rendoient plus éblouissante sa beauté noble et majestueuse. Deux javelots reposoient sous sa main ; une riche épée pendoit à son côté ; et sa robe, retroussée jusqu' au genou, laissoit voir son cothurne de pourpre, attaché avec une agraffe d' or. Ainsi la soeur d' Apollon, après avoir vuide son carquois dans la forêt d' érimanthe, vient se reposer sur le sommet du Ménale ; les nymphes et les dryades veillent autour d' elle ; le zéphyr craint

p56

d' agiter les feuilles ; et le visage de la déesse conserve, même pendant son sommeil, cet air sévère et belliqueux qui, loin d' altérer sa beauté, semble en relever l' éclat.

Telle et plus belle encore étoit la guerrière. Numa la prend pour Pallas : il tombe à genoux devant elle, veut prononcer des vœux, et ne peut retrouver l' usage de la parole. Sa langue est attachée à son palais ; sa bouche reste à demi ouverte ; ses bras demeurent étendus vers celle qu' il contemple ; ses yeux fixes et éblouis la regardent sans mouvement.

Dans cet instant, la guerrière se réveille ; elle apperçoit Numa, et aussitôt elle est debout. Déjà son casque terrible couvre sa tête, déjà elle agite ses javelots ; et sa voix haute et menaçante fait entendre ces paroles : qui que tu sois, jeune téméraire, qui viens troubler mon sommeil, rends grâces au destin qui t' offre à moi désarmé. Si tu pouvois te défendre, ce bras puniroit ton audace. ô déesse, lui répond Numa, appeaisez

p57

vos courroux : j'allois dans votre temple
vous offrir mon coeur et mes vœux ;
je vous ai vue, mes genoux tremblants
se sont dérobés sous moi. La présence
d'une divinité terrasse un malheureux
mortel ; et, si c'est un crime de regarder
une déesse, songez que mes yeux éblouis
n'ont pu soutenir votre vue.
Ces paroles firent évanouir la colère
de l'amazone. Elle baisse la pointe de ses
javelots ; et regardant Numa en souriant :
rassurez-vous, lui dit-elle, je ne suis
point une divinité. Le grand Romulus
est mon père ; et je vais annoncer à Rome
la victoire qu'il vient de remporter.
Continuez votre chemin vers le temple : allez,
jeune homme, allez demander pardon à
Minerve d'avoir cru la voir en me voyant.
À ces mots, elle frappe sur son
bouclier, et ce bruit fait venir sa suite. On lui
amène son superbe coursier ; elle s'élance
sur son dos, lui fait sentir l'aiguillon, et
fuit plus vite que le vent.
Numa demeure immobile, interdit,
frappé d'une surprise et d'une admiration

p58

qu'il n'a jamais éprouvée. Ses regards
suivent Hersilie aussi long-temps qu'ils
peuvent la distinguer ; elle a disparu,
qu'ils la suivent encore. Mille pensées
confuses remplissent son âme ; toutes ses
idées se présentent à la fois à son esprit.
Il cherche à sortir de ce trouble ; et plus
il fait d'efforts, plus son trouble augmente.
Ses yeux reviennent sur cette place qu'Hersilie
a occupée ; ils ne peuvent s'en
détourner : Numa croit l'y voir encore ;
il croit encore l'entendre. Chaque mot
qu'elle a dit retentit à son oreille ; chaque
geste qu'elle a fait lui est retracé par son
imagination. Cet air grand et majestueux,
cette taille si haute et si noble, et ces longs
cheveux noirs, et ces traits si fiers et si
beaux, tout est présent à Numa. Leur
image plus belle encore s'est gravée au
fond de son coeur, et se réfléchit dans
tout ce qu'il voit.
Ah ! Le voilà expliqué, s'écrie-t-il, ce
songe qui m'avait tant frappé ! Je suis

dans le bois d' égérie : voilà le berceau
que j' ai vu ; et cette beauté céleste, dont

p59

les attrait m' ont ébloui, c' est Hersilie :
n' en doutons point. ô Hersilie ! Hersilie !
Que j' aime à prononcer ce nom ! Dans le
trouble affreux qui m' agite, mon ame ne
sent un peu de calme qu' à l' instant où
je nomme Hersilie. Eh ! Qui suis-je, hélas !
Pour oser l' aimer ! Pour prétendre à celle
que les dieux me disputeroient sans doute !
Mais du moins je pourrai la suivre ; je
pourrai m' attacher à ses pas, brûler en
silence, et lui adresser des vœux comme
à une divinité : mon sort sera trop doux
encore. Oui, belle Hersilie, je vais
devenir soldat dans l' armée de votre pere ; je
conduirai vos coursiers ; je porterai vos
javelots : je vous servirai de bouclier dans
les combats ; et, si mon coeur est percé
de la fleche qui devoit vous atteindre,
j' oserai vous dire en mourant : je meurs
trop heureux, j' expire pour vous.
Ainsi s' exprime Numa ; et son ame
jeune et ardente s' ouvre toute entiere à
l' amour. Semblable à ces bois résineux
qu' une étincelle enflamme et consume,
Numa commence d' aimer, et sa passion

p60

est à son comble. Il ne songe plus à
Minerve ; il retourne à Rome d' un pas
rapide, en suivant sur la poussiere la trace
du coursier d' Hersilie. Il rentre dans la
ville, d' un air égaré ; il la parcourt sans
trouver celle qu' il cherche, et il n' ose
demander son palais : il craint de prononcer
à quelqu' un le nom qu' il a tant de
plaisir à se répéter.
Enfin il revient chez Tatius ; et le premier
objet qu' il voit, c' est Hersilie : elle
rendoit compte au bon roi de la victoire
de son pere. Numa, surpris et ravi,
s' arrête, tremble, et baisse les yeux. Hersilie,
qui le reconnoît, demande à Tatius si ce
jeune homme est de sa cour. Ce jeune

homme, s'écrit le roi, c'est mon fils ! Du moins il doit m'en tenir lieu. Son père fut le plus juste et le plus grand des sabins. Il est de mon sang ; il est le fils de mon ami. En disant ces mots, il court à Numa, et paraît inquiet de l'émotion où il le trouve, de la pâleur qui couvre son front. Numa le rassure en balbutiant : Hersilie le regarde, et sa pâleur disparaît ; une

p61

vive rougeur la remplace ; il ne peut prononcer un seul mot ; et ses yeux, qui s'élèvent doucement jusqu'au visage de la princesse, retombent toujours vers la terre, avant d'y être arrivés. Le bon roi, trop vieux pour se souvenir encore des premiers effets de l'amour, sourit de tant de timidité : il s'efforce de l'excuser auprès d'Hersilie, en lui apprenant l'âge de Numa, et l'éducation qu'il a reçue. Il saisit cette occasion de parler des vertus de Tullus, de celles de son aimable élève, et se plaît à faire un long éloge du fils de Pompilius. La princesse l'écoute avec plaisir ; elle regarde Numa que sa rougeur embellit encore : elle pénètre mieux que Tatius la cause du trouble qui l'agite ; et, pour la première fois, elle est flattée d'avoir inspiré de l'amour. Cependant elle quitte Tatius ; et dans le moment ses yeux se rencontrent avec ceux du tendre Numa. Ô combien ce regard pénétra leurs âmes ! Combien il fut éloquent pour tous deux ! Numa y puisa l'espérance ; Hersilie y puisa l'amour.

p62

Dès ce moment, le fils de Pompilius n'est plus à lui. Uniquement occupé d'Hersilie, ou il la voit, ou il la cherche : pendant le jour, il suit ses pas ; pendant la nuit, il songe à elle. Il ne pense plus au bon roi, il oublie Tullus et ses leçons ; la vertu, la gloire, tout ce qui transportait son âme, n'a plus de charme pour

lui. Hersilie, Hersilie, il ne voit qu' elle
dans l' univers ; Hersilie est le seul objet
de ses pensées, l' unique but de ses
actions : son coeur, son esprit, sa mémoire,
toutes ses facultés lui suffisent à peine
pour Hersilie ; et son coeur ne peut plus
produire d' autre sentiment que l' amour.
ô malheureux jeune homme ! Il n' est
donc plus d' espérance ! Un seul jour, un
seul moment a détruit le fruit de tant
d' années de leçons. Le voilà, ce favori de
Cérès, ce fils de Pompilia, cet élève du
vénérable Tullus, cet exemple de sagesse
réservé à de si hautes destinées, le voilà
devenu le jouet d' une passion effrénée,
l' esclave de desirs insensés ! Il rejette
tous les dons que lui prodiguoit le ciel,

p63

pour courir après une vaine apparence
de bonheur qui fera le tourment de sa
vie. Son courage est abattu, son esprit
aliéné ; son corps a perdu sa force : il n' a
ni vertu ni raison ; il va périr, comme un
frénétique, sans sentir le mal qui le fait
expirer.

Cependant Romulus, vainqueur des
antemnates, ramenoit à Rome son
armée. Il avoit tué de sa main le roi Acron,
son ennemi ; et son peuple lui préparoit
un triomphe qui devoit servir de modele
à ceux que l' on accorda depuis aux
vainqueurs de l' univers.

Le roi Tatius, à la tête de tous les
citoyens vêtus de blanc, vient au-devant
de son collègue. Le feu brûle déjà sur
l' autel de Jupiter Férétrien ; les pontifes,
les aruspices attendent le triomphateur,
avec des palmes dans les mains. Le chemin
qui mene au capitole est par-tout
jonché de fleurs ; les portes des maisons
sont ornées de couronnes ; et les femmes
romaines, en habits de fêtes, portant leurs
enfants dans leurs bras, les pressent contre

p64

leurs visages, excitent leur joie par de

tendres caresses, et leur répètent cent fois
qu' ils vont revoir leurs peres vainqueurs.
Bientôt on découvre de loin les brillantes
aigles ; on entend déjà les trompettes :
mille acclamations leur répondent. L' armée
s' avance ; et l' on distingue
le grand Romulus, debout sur un char
magnifique. Quatre coursiers, blancs
comme la neige, sont attelés de front à
ce char ; et l' on diroit, à leur air fier et à
leurs hennissements, qu' ils s' enorgueillissent
des exploits de leur maître. Revêtu
de la robe triomphale, le front ceint d' une
couronne de laurier, Romulus porte dans
ses bras un chêne qu' il a taillé, et auquel
sont appendues les armes du roi Acron :
ce poids énorme ne fatigue pas le
trionphateur. Devant lui marche la famille du
roi vaincu, vêtue de deuil, portant des
fers, baissant des yeux noyés de larmes.
Une foule d' esclaves, courbés sous le
poids du butin, entoure le char du
vainqueur ; ses braves légions le suivent, en
poussant des cris de joie ; et les échos

p65

d' alentour répètent en longs accents la
gloire de Romulus.
Il s' avance ; il monte au capitol, au
travers d' un peuple enivré de ses succès.
Arrivé au temple de Jupiter, il s' élance
de son char, sans avoir quitté le chêne :
la terre gémit de son poids ; les armes
d' Acron se choquent, et retentissent au
loin. Romulus marche à l' autel ; il
dépose son trophée devant la statue du
dieu : ô Jupiter, s' écrie-t-il, reçois les
premières dépouilles opimes que les
romains te consacrent ! Fais que ce beau
jour soit à jamais marqué dans les fastes
de mon peuple ; qu' il se renouvelle
souvent ; et que mes descendants, à mon
exemple, appendent à ces voûtes sacrées
les dépouilles de l' univers !
Après ces paroles, il saisit un taureau
furieux, que vingt sacrificateurs
pouvoient à peine contenir : le roi, d' une
main, l' entraîne à l' autel, le fait tomber
sur les genoux, arrache quelques poils de
son large front, l' immole ; et les prêtres
achevent le sacrifice.

Quand la victime est consumée,
Romulus sort du temple ; et s' adressant à ses
soldats : romains, leur dit-il, qu' est-ce
qu' une victoire, tant qu' il reste des
ennemis ? Les antemnates sont défaits ; mais
les volsques, mais les herniques, et ces
braves marse, seuls dignes de vous
combattre, n' ont pas encore reçu le joug.
Tenez-vous prêts à marcher contre eux.
Nous triomphons aujourd' hui, demain
nous irons mériter un triomphe. Demain,
je vous mene contre les marse, au
secours des campaniens mes alliés.
Romains, je vous donne ce jour tout entier
pour embrasser vos femmes et vos enfants ;
mais dès que la brillante aurore
paraîtra sur son char vermeil, soyez en
armes au champ de mars : votre roi s' y
rendra le premier, et nous irons
apprendre à l' Italie que des vainqueurs n' ont
jamais besoin de repos.
Toute l' armée répond par des cris de
joie. Les légions portent leurs aigles dans
le palais de Romulus ; une garde choisie
veille sur ce dépôt sacré, tandis que les

soldats, rendus à leurs familles,
reçoivent les embrassements de leurs meres,
de leurs épouses, et que la tendresse et
l' amour se félicitent d' arracher un jour
à la gloire.

LIVRE 3

Le triomphe de Romulus acheva
d' enivrer Numa. Son ame, déjà en proie à
tous les feux de l' amour, s' enflamme
encore au nouveau spectacle qui la ravit.
La gloire, avec tout son éclat, vient se
présenter à lui, comme le plus sûr moyen
de mériter Hersilie. à peine a-t-il conçu
cet espoir, que Numa brûle d' être un
héros ; et deux passions, dont l' une suffit
pour transporter une grande ame, se réunissent

et embrasent son jeune coeur.
Tatius rentre dans son palais, et Numa
le suit en soupirant. Il voudrait tout lui
révéler ; mais il craint les reproches du
bon roi : il le regarde, et se tait.
Semblable à l' enfant timide, qui, suivant sa mere
à pas inégaux, la retient doucement par
son voile, fixe sur elle des yeux noyés de
pleurs, et lui demande, sans rien dire, de
le porter dans ses bras : ainsi Numa
suivoit Tatius.
Le bon roi s' arrête, et lui ouvre son

p70

sein : parle, mon fils, lui dit-il ; que
puis-je faire pour toi ? Tes desirs seront
satisfaits pour peu qu' ils soient en ma
puissance.
Ô mon pere, lui répond Numa, le ciel
m' est témoin que je parlois d' après mon
coeur, quand je formois le projet de
consacrer ma vie entiere à prendre soin de
votre vieillesse, et à m' efforcer d' acquérir
vos vertus : mais j' ai vu triompher
Romulus, et j' ai senti naître dans mon ame
un sentiment qui m' étoit inconnu.
L' amour de la gloire m' enflamme, la soif des
combats me dévore. Oui, je suis de votre
sang, je suis le fils de Pompilius. à mon
âge, vous et mon pere aviez déjà gagné
des batailles ; à mon âge, vous aviez ceint
vos têtes de ce laurier dont je suis
affamé : et moi, fils inconnu du brave
Pompilius, moi, le parent, l' ami du vaillant
roi des sabins, je n' ai encore immolé que
des victimes ! ô mon pere, j' embrasse
vos genoux : permettez que je vous imite ;
souffrez que je suive Romulus, et que je
devienne un héros, comme vous et comme mon
pere.

p71

En prononçant ces paroles, il se jette
aux pieds du vieillard, et baisse la tête
pour cacher sa rougeur.
Rassure-toi, lui dit Tatius, je te
pardonnerois même une faute, comment

pourrais-je te punir d' un sentiment que
j' estime ? Hélas ! Ma tendresse pour toi
m' auroit fait préférer sans doute de te
voir couler une vie douce et paisible, à
l' abri de mon trône, et dans mon sein
paternel : mais je suis sabin, comme toi,
et je sais combien la gloire a de charmes.
Numa, ton courage me plaît : je verse
pourtant des pleurs, en te voyant si jeune
encore vouloir affronter les hasards de
la guerre la plus dangereuse que Romulus
ait entreprise ; car, je ne veux pas te
le cacher, les ennemis qu' il a vaincus ne
sont rien auprès de ceux qu' il va
combattre. Les terribles marse, indomtés
jusqu' à ce jour, sont des sauvages d' une
taille gigantesque et d' une force
prodigieuse : ils sont armés de massues
semblables à celle du grand Alcide ; et l' on
dit qu' ils trempent leurs fleches dans des

p72

herbes venimeuses, nées sur les bords
de l' Averno. Chaque blessure donne la
mort ; et quelle douleur pour moi... !
Quelle gloire, interrompt Numa en
se relevant, quel bonheur pour votre fils
d' apprendre ce noble métier contre de si
dignes adversaires ! Vous voyez à présent
que je suis le favori des dieux, puisqu' ils
m' inspirent de suivre Romulus, au
moment où Romulus va courir les plus
grands périls. ô mon pere, c' en est fait :
ce que vous venez de m' apprendre me
détermine ; et l' honneur vous fait une
loi de me laisser voler aux combats.
Une flamme céleste brille dans ses
yeux, en achevant ces mots ; l' accent de
sa voix devient plus fort et plus
énergique ; sa taille et tous ses mouvements
prennent un air de noblesse et d' audace :
tel Achille, déguisé en femme, parmi les
filles de Lycomedes, s' élança sur l' épée
qu' Ulysse fit briller à ses yeux, et
découvrit son sexe et son courage par un
transport involontaire.
à ce mouvement de Numa, Tatius

p73

pleure de joie : il éprouve lui-même un transport dont il n' est pas maître. Oui, mon fils, s' écrit-il, tu iras combattre les marse, et ton pere t' accompagnera. Oui, je te guiderai dans les batailles ; je te donnerai les premieres leçons de l' art des héros. Ne pense pas que la vieillesse ait épuisé toutes mes forces : cette main peut encore lancer un javelot ; ce bras peut soutenir un bouclier. Nestor, plus vieux que moi, apprenoit à vaincre à son cher Antiloque : je ne vau pas Nestor ; mais il n' aimoit pas mieux son fils.

Il dit, et Numa se jette dans ses bras. Dans l' émotion qu' il éprouve, il est prêt à lui découvrir sa passion pour Hersilie : mais, dans la crainte d' affaiblir l' estime du bon roi en lui avouant que la gloire ne regne pas seule en son coeur, il remet à un autre temps un aveu si difficile.

Tatius, occupé de son nouveau projet, court redemander aux prêtres de Jupiter ses vieilles armes, qu' il avoit consacrées au dieu. Il les revoit, il les touche encore avec les mêmes transports qu' il éprouvoit

p74

dans sa jeunesse. ô Jupiter, s' écrit-il, si le sang de mes nombreuses victimes a ruisselé sur tes autels, si mon coeur ne t' a jamais offensé, même par des pensées criminelles, rends-moi, rends-moi pour quelques instants la force que j' avois autrefois, quand le farouche Rhamnès vint attaquer les sabins, à la tête de ses herniques. Il méprisa ma jeunesse, il me défia au combat ; et me lançant un énorme javelot, qu' aucun homme d' aujourd' hui ne pourroit lancer, il crut fixer mon corps à la terre : mais j' évitai ce coup terrible ; et me précipitant sur Rhamnès, trois fois j' enfonçai dans son flanc mon épée toute fumante. ô Jupiter, encore quelques jours de gloire, et je descends content dans le tombeau.

Tels sont les voeux de Tatius. Sa fille est à peine instruite de son dessein, qu' elle vient le supplier d' y renoncer. Ses prieres, ses larmes sont vaines : l' infortunée Tatia voit détruire dans un moment toutes les

illusions de bonheur qu' elle s' étoit
formées. Elle ne s' est que trop apperçue de

p75

la passion de Numa ; et, sans se plaindre,
sans s' avouer à elle-même ses chagrins,
en pleurant le départ d' un pere, elle pleure
encore d' autres douleurs.

Numa ne songe qu' à Hersilie et aux
apprêts de son départ. Il n' a point
d' armes ; l' épée de Pompilius est la seule qu' il
possede. Tatius va choisir lui-même dans
les arsenaux de Romulus une cuirasse
étincelante dont le métal incrusté d' or soit
à l' épreuve du coup le plus terrible. Le
casque, encore plus magnifique, est
surmonté d' un sphinx d' un admirable
travail ; et deux panaches couleur de
pourpre flottent au-dessus de ce sphinx. Le
bouclier, composé de sept cuirs de boeuf
revêtus de quatre feuilles d' or, d' argent,
de cuivre et d' étain, fut fait jadis pour le
roi Procas par l' habile égéon, qui
représenta sur ce bouclier l' histoire du pieux
éné.

Content de ces armes, Tatius les fait
porter devant Numa : elles rendent un
son terrible qui glace d' effroi ceux qui
l' entendent, et redouble l' ardeur du jeune

p76

héros. Numa les contemple, les touche :
il se plaît à les faire retentir ; il en est
bientôt couvert, et sa beauté naturelle en
reçoit un nouvel éclat. Son coeur palpite
sous l' airain, ses yeux brillent du feu du
courage : tel un jeune coursier qui, du
milieu des prairies, entendant pour la
premiere fois la trompette, leve sa tête
orgueilleuse, ouvre ses naseaux fumants,
et, dressant sa criniere ondoyante, répond
par des hennissements aux sons belliqueux
qui frappent son oreille.

La nuit, trop lente au gré de Numa,
vient enfin répandre ses voiles ; et le
sommeil ne peut fermer les yeux du jeune
amant. Il s' agite, il roule cent projets
divers : il prépare ce qu' il doit dire à
Hersilie ; il brûle d' être auprès d' elle ; et,
imaginant d' avance les occasions qui vont
s' offrir à son courage, il invente les
exploits qu' il fera.

Le jour étoit loin encore, qu' il se rend
en armes au palais de Tatius. Le bon roi

sourit de son impatience ; il se leve,
couvre sa chevelure blanche d' un casque

p77

qu' il trouve pesant : il revêt cette cuirasse
quittée depuis tant d' années ; et ne
voulant pas dire à sa fille un adieu trop
douloureux, il sort en silence de son palais,
s' appuie sur l' impatient Numa, et
marche vers le champ de mars.

Romulus, Hersilie et l' armée y étoient
déjà. Tatius présente à son collègue le
jeune guerrier qu' il veut accompagner.
Hersilie rougit en le regardant ; et Numa,
qui a préparé ce qu' il doit dire à
Romulus, l' oublie, et reste muet dès qu' il
apperçoit Hersilie.

Le roi de Rome applaudit au zele qu' il
fait paroître ; et dès qu' il est instruit de sa
naissance, il le conduit aux légions
sabines qui formoient l' aile gauche de son
armée : sabins, leur dit-il, voici un héros
de plus qui veut combattre sous vos
enseignes. Ce jeune guerrier a des droits à
votre amour ; il est du sang de vos princes :
c' est le fils de Pompilius.

Au nom de Pompilius, un cri s' élance
dans les airs ; tous les sabins quittent
leurs rangs, et courent au jeune Numa.

p78

Métius, Valérius, Volscens, Murrex, tous
vieux guerriers couverts de rides et de
blessures, serrent dans leurs bras le fils
de leur ancien général : je dois tout à
votre pere, lui disoit l' un : il m' a sauvé la
vie, disoit l' autre : il fut notre bienfaiteur,
s' écrioient-ils tous à la fois. Ah ! Venez,
venez dans nos rangs, fils du plus juste
et du plus brave des hommes ; venez
combattre sous nos boucliers : nos bras,
nos coeurs sont à vous. Roi de Rome,
s' écrient-ils en s' adressant à Romulus,
nous le demandons pour chef : nous
serons invincibles sous lui, comme nous
l' étions sous son pere. Qu' il nous
commande, et qu' il s' appelle Pompilius, nous

te répondons de la victoire.
Oui, mes braves amis, leur répond le
vieux Tatius qui arrive dans cet instant,
il vous commandera sans doute, et je
serai témoin de ses exploits. Je viens
combattre avec lui, avec vous, mes vieux
compagnons, qui me reconnoissez
peut-être encore. Nous allons nous revoir au
champ d' honneur : votre roi vient faire

p79

avec vous sa dernière campagne ; et, si
la force lui manque, vous le porterez dans
vos bras.
à ces mots, des cris de joie se font
entendre de tous ces braves sabins. Ils
entourent, ils pressent leur vieux monarque ;
ils baisent ses habits et ses mains :
ô le meilleur des rois, disent-ils, oui,
nous défendrons vos jours, nous vous
couvrirons de nos corps. Eh ! Qui rendrait
heureux nos enfants, si vous nous étiez
enlevé ? Venez, venez apprendre au fils de
Pompilius à imiter son digne père : nous
nous chargeons d' apprendre à tous les
peuples comment on aime les bons rois.
Tatius leur répond par ses larmes ; il
tend les bras à ses vieux amis, il les serre
contre son sein, en leur rappelant leurs
exploits, en leur demandant pour Numa
le même amour qu' ils ont montré pour
lui. Romulus, Romulus lui-même est ému
de ce spectacle ; il proclame sur-le-champ
Numa Pompilius commandant des légions sabines.
Mille acclamations répondent aux trompettes ; et
la fière Hersilie,

p80

qui combat toujours avec les sabins, se
félicite en secret d' avoir choisi cette place.
L' armée étoit prête à se mettre en
marche, Romulus alloit donner le signal, et
Tatius chargeoit le prudent Messala de
rendre la justice pendant son absence,
lorsqu' une foule de femmes, d' enfants,
de vieillards désolés, poussant des cris
plaintifs, élevant leurs bras vers le ciel,

vient se précipiter aux pieds de Tatius :
eh quoi ! Vous nous abandonnez ! Quoi !
Nous avons deux rois qui devraient être
nos peres, et tous deux nous laissent
orphelins ! Que Romulus s' éloigne de nos
murs, nous sommes accoutumés à son
absence : mais vous, vous, notre bon
Tatius, qui nous aimez, qui restez toujours
parmi nous, pourquoi nous quitter
aujourd' hui ? Et qui nous rendra la justice ?
Qui nous consolera dans nos peines ? Qui
nous soulagera dans nos maux ? Vous le
savez, quand nos victoires sont achetées
avec le sang des citoyens, les peres, les
enfants malheureux, les tristes veuves,
viennent se réfugier près de vous. Elles

p81

pleurent dans votre sein ; vous pleurez
avec elles, et leur deuil est moins
douloureux. Que deviendront ces infortunés,
quand, loin de vous avoir pour consolateur,
il leur faudra craindre pour vos
propres jours ? Eh ! Qu' allez-vous chercher
dans les combats ? Que manque-t-il à votre
gloire ? Nous vous vénérons comme un
dieu, nous vous chérissons comme un
pere : que vous faut-il de plus ? Quels
biens plus grands peut vous procurer la
victoire ? Pour aller faire des esclaves, vous
abandonnez vos enfants.
Ainsi parloit un vieillard ! Et Tatius
fondoit en larmes. Il regarde Numa, il
regarde ses vieux guerriers. Numa et les
vieux guerriers tombent à ses genoux et
joignent leurs prieres aux instances du
peuple. Tatius n' hésite plus : il jette son
casque, sa lance ; et embrassant le vieillard
qui lui avoit parlé : c' en est fait,
s' écrit-il, il n' est de gloire pour moi que celle
de vous être utile. Je ne vous quitterai
que pour le tombeau.
à ces paroles, mille cris s' élancent vers

p82

le ciel, tous remercient les dieux, tous
bénissent le bon roi ; et la tendre Tatia,

qui jusqu' alors s' étoit cachée dans la foule,
Tatia vient se jeter dans les bras de son
pere : vous n' aviez pas cédé à mes larmes,
lui dit-elle, mais j' étois sûre que vous
céderiez à celles de votre peuple. C' est moi
qui l' ai rassemblé, c' est moi qui l' ai averti
du malheur qui le menaçoit, et je suis
loin d' être jalouse de la préférence qu' il
obtient sur moi.

Tatius serre sa fille contre son sein,
embrasse en pleurant le jeune Numa, lui
dit adieu, et recommande à ses vieux
sabins de conserver, de défendre le
trésor qu' il leur confie. Tatia, les yeux
baissés, s' efforce de prendre une voix
assurée pour souhaiter à Numa la gloire et
le bonheur qu' il desire.

Enfin le signal se donne ; et le bon
Tatius soupire en voyant défiler l' armée.
Numa lui tend les mains de loin ; et le
peuple, transporté de joie, prend dans
ses bras et reporte dans Rome ce roi dont
la présence le console de tous ses maux.

p83

L' armée est en marche sur trois
colonnes. La premiere, composée des
légions romaines, ne reconnoît de chef que
Romulus. Mais ce prince n' a point de
poste fixe : monté sur un coursier de
Thrace qui semble jeter du feu par les yeux et
par les naseaux, il va, vient, vole ; il est
par-tout, et laisse le commandement des
légions romaines au vieux Hostilius, dont
le fils fut depuis roi de Rome. à côté de
ce guerrier marche le brave Horace, dont
les trois enfants soumirent cinquante ans
après la ville d' Albe par leur victoire sur
les curiaces. Massicus, Abas, Servius, le
jeune Misene, qui descendoit du fameux
trompette d' énée, et le vaillant Talassius,
sont au premier rang. Chacun d' eux s' est
déjà signalé par plus d' un exploit, chacun
porte la dépouille de quelque fameux
ennemi. Ces braves romains forment
toujours l' avant-garde dans les marches,
et l' aile droite dans les combats.

La seconde colonne est composée des
légions latines. Là se trouvent les
laurentins, les fidénates, ceux de Tellene,

d' Aricie, et de l' antique Politure. Tous ces peuples soumis par Romulus combattent à présent pour lui, et sont glorieux d' une défaite qui leur a valu le nom de romains. Leurs vaillants chefs sont Azilas, Orimanthe, Feraltin ; Ladon, fils de la nymphe Pérenna ; et le beau Niphée, né dans la fertile Canente ; et Cynire, prêtre d' Apollon, qui porte sur son casque le laurier sacré et les bandelettes de son dieu. Cette troupe, toute d' infanterie, occupe toujours le centre de l' armée dans les marches et dans les batailles. Ce sont les braves sabins qui marchent à la troisième colonne. Cette arrière-garde terrible forme toujours l' aile gauche de Romulus. Le vieux Métius en a cédé le commandement au jeune Numa. Ce vénérable guerrier est redevenu soldat à la fin de sa carrière ; mais son âge, mais sa gloire, ses cheveux blancs, ses cicatrices lui attirent toujours ce respect indépendant des dignités. Métius est dans le rang, et Métius commande toujours. Auprès de lui se distinguent le sage Catille, le

redoutable Coras, et Tanaïs, et Talos, et le vaillant Gallus, petit-fils du fleuve Abaris, et l' aimable Astur, élevé sur les bords de la fontaine de Blandusie, et que toute l' armée croyoit l' amant de cette naïade, et le féroce Ufens, à qui une barbe épaisse, peinte de diverses couleurs, cachoit la moitié du visage. Tous ces guerriers suivent Numa. Couvert de ses armes étincelantes, ivre d' amour et de joie, Numa s' avance à leur tête sur un coursier plus blanc que la neige, dont Tatius lui a fait présent. L' impatient animal bondit sous son jeune maître, frappe du pied l' air et la terre ; et blanchissant de son écume le frein qui retient son ardeur, il s' indigne d' entendre hennir les chevaux de l' avant-garde. à ses côtés, sur un char magnifique, s' avance la fière Hersilie, armée comme

Pallas, et belle comme l' épouse de
Vulcain. Son casque brillant porte pour
cimier l' aigle romaine ; un carquois d' or est
sur son épaule, et dans ses mains est l' arc

p86

de Pandare, qu' énée apporta en Italie,
et qui fut transmis à son petit-fils Romulus.
Le sage Brutus, ce chef d' une maison
de héros, conduit le char de la princesse ;
et l' amoureux Numa lui envie cette
place. Numa, toujours les yeux sur
Hersilie, marche à côté de son char. Sa beauté
ne le cede point à celle de l' amazone ; mais
l' habitude des armes donne à l' amazone
un air plus guerrier : tels Apollon et sa
soeur Diane parcourent en armes les
montagnes de Cynthe ; tous deux sont
également redoutables, tous deux éblouissent
les yeux ; mais la fille de Latone conserve
un air d' audace et de fierté qui n' est point
empreint sur le doux visage de son frere.
L' armée s' avance d' un pas rapide vers
les bords du Liris et les campagnes
d' Auxence. C' étoit là qu' elle devoit se joindre
avec les troupes du roi de Capoue ; mais
il falloit traverser le pays des herniques.
Romulus envoie des hérauts leur demander
le passage. Le roi des herniques le
refuse :
je ne suis l' allié, dit-il, ni des marse

p87

ni des romains. Si l' armée de vos ennemis
marchoit vers Rome, je ne souffrirois
pas que son chemin fût abrégé en passant
par mes états. Je dois de même vous
interdire cette route, et je crois garder la
justice en gardant la neutralité.
Romulus frémit de colere en entendant
cette réponse. Imprudent roi,
s' écrie-t-il, tu connoîtras combien il est
dangereux de ne pas se déclarer entre deux
ennemis puissants. Dès aujourd' hui, tu
deviens celui du vainqueur.
Forcé cependant de différer sa
vengeance, et de prendre un long détour

pour gagner les frontieres des marse, il
va franchir les montagnes des simbruins,
où l' Anio prend sa source.

Cette longue et pénible marche fatigue
l' armée, mais elle est utile aux nouveaux
guerriers dont Romulus l' a grossie.
Numa sur-tout, le jeune Numa, fait un dur
apprentissage du noble métier qu' il
commence. Instruit par des maîtres aussi
habiles que les sabins, enflammé par son
amour et par la présence d' Hersilie,

p88

Numa, aux dernieres journées, a déjà
l' expérience d' un vieux guerrier. Sans avoir
encore combattu, il sait comment il faut
combattre ; et son courage bouillant, qui
brûle de se signaler aux yeux d' Hersilie,
attend avec transport la vue des ennemis.
Enfin l' on arrive sur les bords du Liris,
fleuve qui sépare les marse des eques
et des herniques. Le roi de Capoue, à
la tête de trente mille hommes, y étoit
campé depuis trois jours. à peine
apperçoit-il l' avant-garde romaine, qu' il fait
sortir toute son armée, la met en bataille, et,
au son de mille instruments, attend
l' arrivée de ses alliés.
Romulus fait sonner ses trompettes,
et vient ranger ses guerriers vis-à-vis les
campaniens. Alors il s' avance vers le roi
de Capoue. Les deux monarques s' embrassent,
se jurent une éternelle amitié ;
et l' impatient Romulus, qui brûle déjà
de connoître les soldats qui combattront
avec lui, Romulus va parcourir leurs
rangs.
à peine a-t-il fait quelques pas, que ses

p89

oreilles sont blessées du bruit que par tout
il entend : les campaniens osent sourire
en sa présence, osent parler sous les
armes, et affecter une indiscipline qui
excite le courroux de Romulus. Il les regarde
d' un oeil sévere, écoute en pitié une foule
de généraux qui font parade de leur vain

savoir, ne daigne pas leur répondre, et s'arrête en fronçant le sourcil, lorsqu'il aperçoit de vieux soldats commandés par de jeunes capitaines, lorsqu'il voit l'or et l'argent briller sur toutes les cuirasses. Il saisit un riche bouclier dont le poids sembloit fatiguer un jeune guerrier campanien ; le roi de Rome le tient de l'extrémité de ses doigts, et lit, en rougissant de colère, une devise amoureuse. Il arrache les lances de quelques soldats, les brise en les serrant dans sa main, et demande avec un souris ironique à quoi peuvent servir de telles armes. Parvenu jusqu'au camp des campaniens, il y pénètre. Quelle est son indignation en entrant sous des tentes magnifiques où brûlent les plus doux parfums,

p90

où se trouvent des bains et des lits, où l'on a rassemblé toutes les inventions, tous les raffinements de la mollesse des villes ! Il voit ici des jeux publics où les chefs campaniens vont passer les nuits à s'arracher leur or, à perdre leur fortune, leur repos, et souvent l'honneur : là des lieux plus infâmes encore où une troupe de courtisanes, presque aussi nombreuse que l'armée, tient école ouverte de vices, attire et retient les jeunes guerriers dans des liens flétrissants, endort leur courage, éteint leur vigueur, et les livre à l'ennemi, sans gloire, sans vertu, sans force : par-tout enfin l'indigne mollesse, la pernicieuse oisiveté, et la dégoûtante débauche.

Le roi de Rome sort précipitamment de ce camp. Il prend le roi de Campanie par la main ; et, sans lui dire un seul mot, il le conduit dans les rangs de l'armée romaine. Un silence profond y règne : l'attention, le respect sont imprimés sur tous les visages. Chaque guerrier, ferme dans son poste, a les yeux sur son chef,

p91

et voudroit, pour obéir plus vite, deviner
l'ordre qu'il va donner. Le fer, l'airain
brillent par-tout : si l'or et l'argent
ornent quelques armes, ce sont celles des
princes ou des généraux ; la naissance ou
la valeur a mérité cette distinction. à la
suite de l'armée on ne voit ni femmes ni
richesses, mais des chevaux pour remplacer
ceux qui périront, des armes pour
suppléer à celles qui seront brisées, et
des secours pour les blessés. Chaque
soldat porte avec lui sa tente, ses vivres, ses
armes ; et aucun n'est fatigué ni de ce
poids ni de la route.

Leur vaillant roi se promène lentement
au milieu de sa superbe armée : il
observe, sans lui parler, le souverain de
Capoue ; et, prenant la javeline du
dernier de ses soldats, il la met dans les mains
de ce roi. Ce poids étoit trop fort pour le
monarque, il la laissa tomber en rougissant.

Romulus rompit alors le silence :
roi de Capoue, je vous laisse juger si
vos troupes et les miennes peuvent
combattre sous le même étendard : les fiers

p92

lions et les agneaux timides n'ont pas
coutume de s'unir. Votre armée m'affoibliroit ;
et mes romains, dont l'habitude
est d'attaquer toujours l'ennemi,
perdroient la moitié de leurs forces à
défendre leurs alliés. D'ailleurs, un danger plus
certain me menace : l'air infecté qui
regne dans votre camp pénétreroit dans
le mien ; et l'indigne mollesse, plus
redoutable que tous les fléaux, viendrait
énervier mes soldats. Alors, nous aurions
beau remporter la victoire, ce seroit moi
qui resterois vaincu. Roi de Capoue,
votre alliance m'est chère ; mais la gloire de
mon peuple me l'est davantage. Si vous
voulez que nous restions amis,
séparons-nous : éloignez de moi ce dangereux
camp ; et, si vous ne pouvez forcer vos
sujets à devenir des hommes, empêchez
du moins qu'ils ne corrompent ceux qui
le sont.

Ainsi parla Romulus ; et le jeune
Capis, le fils du roi de Campanie, prince
digne d'être romain, baissoit les yeux en

rougissant de honte. Son pere, terrassé

p93

par cet ascendant qu' a toujours un grand homme sur un roi ordinaire, demande à Romulus de lui tracer sa conduite, et promet de suivre ses conseils. Je sais, lui répond Romulus, que les samnites sont en marche pour venir au secours des marse ; mais la ville d' Auxence est sur leur route, et Auxence est en votre pouvoir. Allez vous enfermer dans ses murs, pour les défendre en cas d' attaque. Ne gardez avec vous que le tiers de vos troupes ; envoyez le reste au-devant des samnites, sous la conduite du meilleur de vos généraux. Défendez-lui sur-tout d' en venir aux mains avec ce peuple redoutable, vos soldats ne pourroient pas leur résister : mais que votre armée harcele la leur ; qu' en évitant le combat, elle fatigue les samnites, et empêche leur jonction avec les marse. Moi, pendant ce temps, je vais attaquer ces derniers ; et avec le secours de mon pere, je ne doute pas de la victoire. Alors, votre général laissera le chemin libre aux samnites, qui s' avanceront sur Auxence,

p94

et se trouveront enfermés entre cette ville, votre armée, et la mienne. Leur défaite inévitable terminera la guerre dans un jour. Il dit, et le jeune Capis se jette aux pieds de Romulus : ô roi que j' admire, et que je respecte à l' égal de Mars votre pere, souffrez que le fils du roi de Capoue combatte sous vos enseignes. Je veux apprendre le dur métier des héros ; eh ! Quel meilleur maître puis-je choisir ! Songez, fils d' un dieu, que, formé par vous, je pourrai former à mon tour les sujets de mon pere ; et la gloire d' en faire des romains ne sera due qu' à vous seul. Le roi de Rome, touché de ces paroles, relève Capis, et lui donne sur le champ une cohorte à commander. Capis, plus fier d' être officier de Romulus, que d' être prince de Capoue, baise la main de son général, fait ses adieux à son pere, et court occuper son poste. Le roi de Campanie part au moment même pour

aller s' enfermer dans Auxence, avec dix mille guerriers. Le reste, sous la conduite

p95

d' un grec qui servoit le roi de Capoue, marche à la rencontre des samnites ; et Romulus, impatient de commencer la guerre, veut aller, avant la nuit, asseoir son camp au-delà du Liris. Il trouve un gué ; il se prépare à le passer, lorsque trois ambassadeurs des marseilles se présentent devant lui. Leur aspect est vénérable : une longue barbe descend sur leur poitrine, leur tête chauve n' a plus que quelques cheveux blancs ; un vase de bois est dans une de leurs mains, dans l' autre une fleche brillante. Ils s' avancent d' un air grave et fier. Roi de Rome, dit le plus âgé, qu' y a-t-il entre toi et nous ? Avons-nous désolé tes terres ? Avons-nous menacé ta ville ? Qui es-tu ? Que veux-tu ? Que demandes-tu ? Le roi de Campanie nous attaque en revendiquant des droits chimériques sur nos états ; il en sera puni. Mais toi, tu n' as pas même ce vain prétexte. Nous ne te connoissons pas ; tu n' as jamais entendu parler de nous, et nous ne possédons rien qui puisse exciter ta cupidité. Sais-tu à

p96

quoi se réduisent les présents que les dieux ont faits aux marseilles ? Des boeufs et une charrue, des massues, et cette coupe. Voilà ce dont nous nous servons avec nos amis, et contre nos ennemis. Nous donnons aux uns les fruits que notre charrue et nos boeufs nous procurent ; cette coupe sert à faire avec eux des libations à Jupiter : nous lançons aux autres nos fleches, du plus loin que nous les voyons ; et nos massues les écrasent, s' ils ont la témérité d' approcher. Roi de Rome, c' est à toi de choisir de cette coupe, ou de cette fleche. On dit que tu es fils d' un dieu ; si cela est, fais du bien aux humains : si tu n' es qu' un homme, tremble d' attaquer

des hommes aussi forts que toi, et plus justes.
Je n' ai jamais tremblé, leur répond Romulus avec des yeux pleins de fureur :
je viens secourir mon allié, sans m' embarrasser de la justice de sa cause. Je suis le fils de Mars, et non pas de Thémis.
Vieillard, retourne vers ton peuple ; annonce-lui la guerre, et le joug ; et laisse-moi

p97

cette fleche, le plus beau présent que j' aie reçu, puisqu' elle me promet des ennemis dignes de ma force et de mon courage.
à ces mots, il arrache la fleche des mains du vieillard. Celui-ci le regarde long-temps en silence, leve les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la justice de sa cause ; et il se retire sans répondre un seul mot.
Aussitôt Romulus passe le Liris, et vient asseoir son camp sur les terres des marse.

LIVRE 4

p99

Cependant les marse, rassemblés dans la forêt sacrée de Marrubie, espéroient encore la paix, mais se préparoient à la guerre. Le sénat de vieillards qui gouverne ce peuple libre a déjà député vers ses alliés, pour demander du secours : déjà la jeunesse a pris les armes ; et vingt mille guerriers, l' arc ou la massue à la main, attendent impatiemment le retour des ambassadeurs.
Bientôt on les voit arriver, la tête baissée, l' air sombre, et s' avançant lentement au milieu de l' assemblée. On les entoure, on les interroge, on les presse de répondre. Préparez vos massues ! S' écrient-ils ; Romulus a choisi la fleche : il campe déjà sur nos terres, et il a osé nous parler du

joug. à ce mot, un cri d' indignation se fait entendre ; l' armée en fureur demande à marcher à l' instant même. Les vieillards répriment ce transport ; ils veulent attendre l' arrivée des alliés, et nommer

p100

un général digne d' être opposé au roi de Rome.

Plusieurs guerriers se présentent pour obtenir cet honneur. Parmi eux se distinguent le vaillant Aulon, qui descendait de Cacus, et qui, au lieu d' épée et de javelot, portait une hache énorme qu' aucun marse ne pouvoit soulever ; Penthée, également adroit de l' une et de l' autre main, et qui comptait parmi ses aïeux l' infortuné Marsias, le pere du peuple Marse ; Liger, dont la vitesse surpassoit celle des cerfs, et qui n' avoit d' autres armes que des disques de fer tranchant qu' il lançoit avec tant d' adresse, que leur coup étoit toujours mortel ; et le disciple d' Apollon, le jeune et aimable Astor, dont l' immense bouclier, terminé par trois longues pointes, se plantait dans la terre, et derrière ce rempart de fer, l' adroit Astor tiroit des fleches que le dieu de Délos lui apprit à lancer. Ces fiers prétendants se levent, et demandent à commander. Les soldats, qui les estiment et les chérissent également, poussent de

p101

grands cris, les uns en faveur de Liger, les autres pour Penthée ; la cavalerie veut Aulon, les archers demandent Astor. Les quatre héros se regardent d' un oeil farouche ; déjà l' aigreur se met dans leurs discours, déjà la colere enflamme leurs visages. D' abord, chacun vante sa naissance et ses exploits, et rabaisse bientôt ceux de ses rivaux. L' injure à la tête altière vient se placer au milieu d' eux : ils se menacent, ils se défient ; Astor saisit une fleche, Penthée balance son javelot, Liger prépare son disque, et le

féroce Aulon leve sa terrible hache.
Aussitôt le prudent Sophanor, le plus
âgé des sénateurs, se jette au milieu d' eux,
et les arrête : qu' allez-vous faire !
S' écrie-t-il ; voulez-vous donc assurer la victoire
aux romains, et ôter aux marse leurs
défenseurs ? Quoi ! Le vain desir de
commander l' emporte dans vos coeurs sur
l' amour sacré de la patrie ! Eh ! Que
deviendra-t-elle, cette malheureuse patrie,
si ses plus dignes enfants tournent leurs
armes contre eux-mêmes ? Gardez-vous

p102

de penser qu' aucun intérêt personnel
m' anime ; je ne me plains pas de vous voir
prétendre à un rang qui étoit dû peut-être
à mes services, et siérait bien à ma
vieillesse. La gloire n' est pas à commander
ses égaux ; elle est à vaincre les ennemis :
chaque goutte de sang perdue dans
toute autre querelle est un vol fait à l' état.
Ah ! Si la soif de ce sang vous dévore, en
attendant les romains tournez vos javelots
contre moi. J' ai trop vécu, puisque
je vois des héros, des freres, prêts à
s' égorger. Frappez, marse ; mais auparavant
écoutez mes conseils. Votre valeur
est égale ; votre naissance, vos exploits
vous illustrent également : ce sont ces
bienfaits du ciel qui causent aujourd' hui
vos querelles. Vous manquez de chef, et
chacun de vous mérite de l' être : c' est
donc à la force du corps à décider ce que
l' égalité des courages ne décideroit jamais.
Qu' on attache une chaîne de fer
au haut de ce peuplier antique : celui de
vous qui, tenant cette chaîne, rompra
l' arbre, ou le fera plier jusqu' à la terre,
celui-là sera notre général.

p103

Il dit, et l' armée et le peuple applaudissent.
Les prétendants déposent leurs
armes, et jurent entre les mains de
Sophanor d' obéir à celui qui restera
vainqueur. à l' instant même quatre marse

montent à la cime du haut peuplier ; ils
y attachent avec de forts liens une
longue et pesante chaîne, dont les larges
anneaux se déploient et descendent jusqu' à
la terre, en rendant un horrible son.
Les vieillards se placent pour juger, et
les trompettes vont donner le signal ;
mais une voix se fait entendre, et l' on
voit s' avancer un jeune marse d' une taille
haute et majestueuse, d' un visage noble
et doux. Il est couvert d' une superbe peau
de lion, dont les griffes d' or se croisent
sur sa poitrine. La tête de l' animal, où
sont encore attachées ses dents blanches
et luisantes, forme le casque de ce
guerrier. Des brodequins défendent ses
jambes demi-nues ; et son bras nerveux porte
une massue armée de noeuds et de
pointes de fer. Jeune et beau comme Apollon,
fier et grand comme le dieu Mars, il

p104

marche d' un pas léger jusqu' au milieu de
l' assemblée. Là, il s' arrête, s' appuie sur
sa massue ; et regardant les vieillards
avec respect, il leur adresse ces paroles :
tant que j' ai cru, sages sénateurs, que
la prudence et les talents guerriers
devoient être les premières qualités d' un
général, je me suis gardé de prétendre à
un honneur dont mon âge me rendoit
indigne. Vous décidez aujourd' hui que la
force seule doit donner ce rang ; je me
présente pour le disputer. Je ne puis,
comme mes nobles rivaux, me prévaloir
de ma naissance : marse, je n' ai point
d' aïeux. Mais cette peau de lion, dont
vous me voyez revêtu, a couvert le grand
Alcide, et cette massue terrassa l' hydre
de Lerne ; voilà mes titres de noblesse :
mon courage et ma force, voilà mes droits
pour tenter l' épreuve. Les romains
jugeront de l' un ; vous, marse, vous
jugerez de l' autre.
Ainsi parla le magnanime Léo, et toute
l' armée pousse des cris de joie. On tire
au sort le rang que garderont entre eux

p105

les cinq prétendants. Le nom de Penthée est le premier, ensuite celui d' Astor ; Liger le suit, Aulon vient après, et Léo sera le dernier.

Les trompettes sonnent : le vaillant Penthée saisit la chaîne, il la secoue fortement ; mais le tronc du peuplier reste immobile, et sa tête est à peine ébranlée. Penthée indigné s' épuise en vains efforts : couvert de sueur et plein de dépit, il quitte la chaîne, et va se cacher dans son bataillon.

Astor, l' aimable Astor s' avance ; et le desir brûlant de commander lui fait oublier d' invoquer son maître Apollon. Le dieu mécontent abandonne l' ingrat disciple ; et, sur-le-champ, le bel Astor perd la moitié de ses forces. C' est en vain qu' il se roidit en tirant à lui la chaîne ; les feuilles du haut peuplier n' en sont pas même agitées.

Liger, plein de joie, s' élance vers l' arbre ; et, passant une main dans un des anneaux de la chaîne, tandis que de l' autre il la saisit au-dessus de sa tête, il

p106

rassemble toute sa vigueur, et donne une secousse épouvantable. Toutes les branches de l' arbre en sont émues ; elles se choquent entre elles, comme battues par un grand vent : mais Liger, épuisé de l' effort, ne peut pas le redoubler. Les branches, en se balançant, reprennent doucement leur place ; et le vaillant Liger se retire plus lentement qu' il n' étoit venu. Aulon se leve, et tous les yeux se tournent vers lui. Il quitte son bouclier, dépouille sa cuirasse, et se plaît à montrer ses larges épaules et ses bras nerveux : il les élève sur sa tête, en les roidissant ; il fait deux fois le tour de l' arbre, en souriant d' un air farouche ; puis tout-à-coup il s' élance, saisit la chaîne aussi haut que ses deux mains peuvent l' atteindre, et retombe de tout son poids et de toute sa vigueur. Le peuplier cede, sa tête se courbe, et déjà l' armée applaudit : mais aussitôt l' arbre reprend son ressort ; et se relevant avec plus de force qu' il n' avoit été

plié, il enleve le terrible Aulon, qui reste
suspendu à la chaîne, balançant avec elle

p107

au gré du peuplier. Forcé d' abandonner
l' entreprise, il s' élance à terre en
écumant de rage, reprend précipitamment
ses armes, et va les revêtir derrière son
char.

Léo reste seul. Il s' avance ; et adressant
tout bas ses vœux à Hercule : fils de Jupiter,
lui dit-il, souviens-toi de l' hospitalité
que te donna l' aïeul de ma chère Camille :
regarde-moi du haut de l' olympé,
ce coup-d' œil me remplira de force ;
vainqueur ou vaincu, je te voue un sacrifice.
à peine a-t-il achevé sa prière, qu' il
sent couler dans tous ses membres une
nouvelle vigueur. Il passe un de ses pieds
dans le dernier anneau de la chaîne, la
saisit avec ses deux mains à la hauteur de
son front ; et, réunissant ainsi toutes ses
forces, il fait courber la tête du peuplier,
plus lentement, mais plus près de la terre
qu' elle n' avoit courbé sous la main
d' Aulon. à peine est-il sûr de cet avantage,
qu' il redouble son effort, invoque de
nouveau Hercule ; et, s' abandonnant à son
impulsion, il fait crier l' arbre, le rompt,

p108

tombe à terre avec la chaîne, et la tête
immense du peuplier vient l' ensevelir sous
ses branches.

Le peuple et l' armée poussent de grands
cris ; le sénat déclare Léo vainqueur. Léo
se relève, franchit d' un saut léger cet amas
de branches brisées ; et s' adressant aux
soldats : compagnons, leur dit-il, je suis
votre général. Vous avez juré d' obéir à la
force : mais la force doit obéir à la sagesse.
Je vous commanderai sans doute, mais
Sophanor me commandera. Sophanor a
fait plus de campagnes qu' aucun de vous
n' a vu de combats : c' est à son expérience
à guider nos jeunes courages. Sophanor,
sois notre tête, et que Léo soit ton bras.

En disant ces mots, il fléchit un genou
devant Sophanor, et lui demande ses
ordres.

Les marseis surpris croient voir un
dieu dans Léo. Sophanor verse des
larmes d'admiration : non, mon fils,
s'écrit-il, c'est à toi d'être notre chef.
Eh ! Que ne feront pas les marseis conduits par
un autre Alcide ? Mon fils, tu n'as pas méprisé

p109

ma vieillesse, tu as honoré mes cheveux
blancs ; va, les dieux t'en récompenseront
par des victoires. Je te les prédis d'avance,
et je rends grâce aux immortels de ce qu'ils
m'ont encore laissé un peu de sang pour
le répandre à tes côtés, et un peu de voix
pour célébrer tes louanges.

Mon père, lui répond Léo, c'est pour
toi que j'ai tenté l'épreuve ; c'est pour te
faire triompher que les dieux m'ont
accordé la victoire. Marche à notre tête ; je
te le demande, je t'en conjure : si mes
prières ne suffisent pas, souviens-toi que
tu as juré de m'obéir, et je t'ordonne de
me conduire.

Ces paroles décident le vieillard. Il accepte
le commandement ; mais il exige
que Léo soit son collègue. L'armée les
proclame tous deux. Le vieux Sophanor
paraît bientôt, couvert d'une antique
armure : son âge, son air vénérable, sa
longue barbe blanche inspirent le respect ;
son jeune collègue imprime la terreur.
Tous deux rangent les troupes, disposent
la marche, et n'attendent plus que les
alliés.

p110

Ils arrivent. Les pélagiens, les amiternes,
les peuples de Frentanie et de Caracene
descendent des Apennins, et viennent
se joindre aux marseis. Sophanor,
pour donner le signal du départ, fait
élever dans l'air l'image du dragon que les
marseis suivent aux combats.
Mais un horrible prodige arrête et glace

d'effroi toute l'armée. Un aigle paroît au milieu des cieux, tenant dans ses serres cruelles un épouvantable dragon, qui, tout sanglant, respirant à peine, se replie, se débat encore, lance son triple dard, et cherche à blesser l'oiseau de Jupiter. Tous les soldats immobiles attendent dans le silence quelle sera la fin de ce combat : mais, au bout de quelques instants, l'aigle victorieux perce de son bec terrible les écailles verdâtres de son ennemi, et le rejette sans vie au milieu des bataillons marse.

Quel présage pour ces guerriers ! Léo, qui les voit tous pâlir, saisit le premier arc qu'il rencontre ; il fixe l'aigle vainqueur, le suit de l'oeil dans la nue, lui

p111

décoche une fleche acérée, et le fait tomber à ses pieds. Ainsi j'abattraï l'aigle romaine, s'écrit-il ; ainsi je vengerai les peuples qu'elle voudroit asservir. Marse, ne redoutez plus rien : le meilleur des augures, c'est la justice de sa cause. Vous combattez pour la patrie, et Romulus pour l'ambition : marchez, les dieux sont pour nous.

Ces paroles, son action, chassent la crainte de tous les coeurs. Les marse ranimés font retentir les airs de mille cris : tous se croient invincibles avec Léo ; et l'armée pleine d'espoir et de joie s'avance à grandes journées.

Elle rencontre les romains dans la plaine de Lucence, bornée au nord et à l'orient par des collines, au midi et à l'occident par des forêts. Romulus, maître des bois, avoit dressé son camp sur leur lisière ; Sophanor et Léo viennent asseoir le leur au pied des montagnes : le fleuve Fucin sépare les deux armées.

Aussitôt Romulus s'avance jusques sur la rive, et reconnoît la position des

p112

ennemis. Il examine le terrain qu'ils

occupent, le compare avec le sien, mesure des yeux la plaine, remarque jusqu' au moindre buisson, fait sonder le Fucin, s' assure d' un endroit où il est guéable ; et, certain de toutes ses observations, il revient dans sa tente, assemble ses chefs, et leur annonce que le lendemain, au lever de l' aurore, il tentera le passage du fleuve. Ses capitaines paroissent surpris : mais Romulus, en peu de mots, leur explique l' ordre de l' attaque, la place où chacun combattrà, celle où il attirera l' ennemi, ce qu' il doit faire s' il est vainqueur, ses ressources s' il est repoussé ; il leur prouve enfin qu' il a tout disposé pour une victoire certaine, et tout prévu pour une défaite. Ses vieux généraux l' admirent : Numa, ivre de joie, ne peut contenir ses transports. Le voilà donc venu, ce jour qu' il desire depuis si long-temps ! Cet heureux jour où il pourra se montrer digne d' aimer Hersilie ! Le fougueux amant vole au quartier des sabins ; il parcourt leurs

p113

tentes, en appellant chaque chef, chaque soldat, par son nom : il leur annonce la bataille, les embrasse, les caresse, compte en soupirant les heures qui doivent s' écouler avant le combat ; et, dans l' ardeur qui l' enflamme, il murmure contre Romulus de ce qu' il n' a pas tenté, le soir même, le passage du fleuve. Tandis que Numa se livre sans réserve aux sentiments qui l' agitent, il voit rentrer dans le camp un détachement romain qu' on avoit envoyé surprendre un village. Hélas ! Cette cruelle commission n' avoit été que trop bien exécutée. Les romains ramenoient avec eux des femmes, des enfants, des vieillards éplorés. Les mains de ces malheureux étoient attachées derriere leur dos ; ils marchaient la tête basse, l' oeil morne et noyé de pleurs. La mere, la fille, l' époux, levoient l' un sur l' autre des regards timides ; ils n' osoient se parler : ils faisoient de vains efforts pour se rapprocher et mêler leurs larmes. Mais les farouches soldats leur refusoient cette foible joie ; ils pressoient leurs pas tardifs

avec des menaces, avec le bois de leurs lances, quelquefois avec le fer ensanglanté. Les barbares ! Ils étoient moins inhumains pour les animaux qu' ils conduisoient avec leurs captifs : ils maltraitoient des vieillards et des femmes, et ménageoient avec soin les boeufs et les moutons qu' ils leur avoient enlevés. Numa ne peut soutenir ce spectacle. Il quitte tout, il oublie tout, pour voler au secours de ces malheureux. Ils étoient déjà devant le pavillon royal, où, confondus avec leurs troupeaux, ils attendoient qu' on ordonnât de leur sort. Numa va se jeter aux pieds de Romulus : ô mon roi ! S' écrie-t-il, regarde les horreurs que l' on commet en ton nom : regarde ces infortunés, arrachés de leurs asyles, chargés de fers et d' outrages. Eh ! Qu' ont-ils fait ? Quel est leur crime ? Ah ! Terrassons tes ennemis, immolons ceux qui te résistent, que le sang coule dans les combats ; les périls excusent la cruauté. Mais attaquer des malheureux qui ne se défendent pas, mais vaincre des vieillards et des femmes,

et leur insulter quand ils sont vaincus ; c' est une lâcheté, c' est une barbarie, que les immortels doivent punir. Fils d' un dieu, c' est à toi d' en faire justice ; délivre ces captifs, renvoie-les dans leurs maisons, rends-leur... jeune homme, interrompt Romulus, j' ai pitié de ton ignorance. Ces esclaves, ces troupeaux, ne sont point à moi ; ils appartiennent à mes guerriers : c' est le prix de leur valeur, de leurs travaux et de leur sang. Avant d' être humain pour mes ennemis, il faut que je sois juste envers mes compagnons. Je dois partager ces esclaves entre les chefs de mon armée, ils en disposeront ensuite ; et pour qu' aucun n' ait à se plaindre, le sort réglera les portions. Eh bien ! Reprend Numa en se relevant, je suis un de vos chefs, je dois être admis au partage.

Romulus reconnoît ses droits. On
apporte l' urne des sorts, et l' on voit
s' avancer, pour avoir part au butin, les
différents chefs de l' armée : semblables à une
meute courageuse qui vient de forcer un

p116

jeune cerf, elle respecte sa victime tant
que son maître est auprès d' elle ; mais,
l' oeil ardent, la gueule béante, elle attend
qu' on la lui livre, en haletant de fatigue
et de joie.
Cérès, qui veilloit sur Numa et qui
applaudissoit du haut du ciel à son humanité,
Cérès dirigea les sorts, et lui fit
tomber en partage la plus nombreuse portion.
Numa s' empare de ses prisonniers, se
fait suivre de ses troupeaux, et marche
vers l' épaisse forêt qui environnoit le
camp. Là, il élève un autel de gazon, le
couvre de bois pour consumer la victime,
choisit une génisse blanche, répand du
lait entre ses cornes, l' immole, et, la
mettant toute entière sur le bûcher, il
adresse, avant d' en approcher le feu, cette
prière à Cérès : fille de Jupiter, je vous
offre cette victime ; mais malheur à
Numa s' il pensoit que le sang d' une génisse
suffit pour lui attirer votre appui ! Non,
ce n' est point en égorgeant les animaux
que l' on se rend les dieux favorables ; un
malheureux soulagé leur est plus agréable

p117

qu' une hécatombe. Recevez donc, ô
Cérès, une offrande plus digne de vous.
Alors il se retourne vers ses captifs :
infortunés, leur dit-il, je vous rends la
liberté. On vous a dépouillés de vos biens,
prenez du moins ceux que je possède ; je
vous donne tous ces troupeaux : partagez-les
entre vous, retournez dans vos maisons,
et bénissez le nom de Cérès ; c' est
elle qui vous délivre.
Il dit ; et ces malheureux ne savent si
c' est un songe : ils restent le cou tendu,
les mains jointes, la bouche ouverte.

Numa parloit encore, qu' une flamme céleste
descend sur sa tête, tourne trois fois
autour de sa chevelure, et va mettre le feu
au bûcher qui soutenoit la victime. Aussitôt
le bois pétille et s' embrase, sa flamme
longue et brillante s' élève vers le ciel, le
tonnerre gronde, fend la nue, et un
bouclier d' or tombe aux pieds de Numa. Au
même instant une voix forte comme le cri
d' une armée prononce ces paroles : le
possesseur de ce bouclier sera toujours
invincible. Numa, les dieux veillent sur toi : on

p118

ne leur plaît, on ne leur ressemble, qu' en
exerçant l' humanité. Alors le tonnerre se
tait, le calme revient dans les airs, la
victime n' est plus qu' un monceau de cendre,
et une odeur d' ambrosie répandue
tout-à-l' entour annonce que c' est une divinité
qui est venue parler à Numa.
Numa, le front prosterné contre la
terre, se relève le coeur rempli de cette
joie si douce que laisse toujours une bonne
action. Il prend dans ses mains, il
examine le bouclier céleste : il étoit d' or pur,
échancré à la maniere des thraces ; et
l' on y voyoit représenté, par un travail
admirable, tous les événements du regne
d' Astrée, de ce beau regne, plus effacé
qu' aucun autre de la mémoire des hommes,
parceque le bien s' oublie aisément.
D' un côté, l' on voyoit un peuple que la
famine affligeoit, recevant d' un peuple
voisin la moitié des biens qu' il possède :
là, c' étoient des freres diminuant de
concert leur héritage pour former un champ
à l' orphelin qu' ils ont rencontré : plus loin,
un pere de famille, à la tête de ses enfants,

p119

faisoit la moisson, et alloit secrètement
arracher des épis aux gerbes pour les
jetter sur le chemin des glaneurs. Par-tout,
le bouclier céleste présentoit des actions
de bienfaisance ou de vertu. L' ouvrier
immortel avoit jugé sans doute que c' est

sur-tout au milieu de la guerre qu' il faut
rappeller aux hommes l' humanité.
Pendant que Numa, surpris, admiroit
un si beau travail, les captifs qu' il avoit
sauvés formoient à ses pieds un tableau
digne d' être sur le bouclier céleste. à
genoux devant Numa, les mains
tendues vers lui, ils témoignoit, par leurs
larmes, par des mots entrecoupés, leur
reconnaissance et leur joie : les meres
élevaient leurs enfants pour qu' ils
vissent leur libérateur ; les épouses venoient
baiser ses habits ; les vieillards lui
présageoient les plus belles destinées ; tous le
bénissoient en pleurant ; et le plus âgé
d' entre eux, perçant la foule, s' approche,
courbé sur un bâton noueux, et tient ce
discours à Numa :
que les dieux te rendent, jeune homme,

p120

tous les biens que tu nous as faits !
Nous n' avons jamais été les ennemis de
ton peuple : nous sommes de pauvres
pasteurs vivant sur de hautes montagnes,
entre les marsees et les herniques,
indépendants de ces deux peuples, et souvent
opprimés par eux. Nous l' avons dit aux
soldats de Romulus ; mais ils nous ont
traités en ennemis, quoique certains que
nous ne l' étions pas : toi, tu nous as crus
tes ennemis, et tu nous traites en freres.
Va, les dieux te protégeront : ils
t' éprouveront peut-être ; mais tu ne
succomberas pas. Adieu ; souviens-toi des
rhéates, c' est ainsi que nous nous appellons :
si jamais tu viens dans nos montagnes, tu
entendras nos petits-enfants bénir le nom de
Numa.
Après avoir dit ces paroles, le vieillard
va présider au partage que les rhéates
font entre eux des troupeaux donnés par
Numa, tandis que ce jeune héros, se
dérobant à leur reconnaissance, emporte le
bouclier d' or, et rentre tout pensif dans
le camp.

p121

Il songeoit à Hersilie : son coeur, plein
d' espérance et de joie, se livroit tout
entier à l' amour. Il tourne ses pas, malgré
lui, vers la tente de la princesse. Arrivé
à la porte, il n' ose en franchir le seuil : il
s' arrête, soupire, et tremble d' aller plus
loin. Ce guerrier qui porte à son bras un
bouclier qui le rend invincible, ce héros
qui pénétreroit sans crainte dans le camp
des ennemis, n' ose entr' ouvrir le voile de
pourpre qui ferme le pavillon de celle
qu' il aime.

Enfin il souleve ce voile, et ses yeux
timides cherchent la princesse : elle
n' étoit pas dans sa tente. Numa en devient
plus hardi ; il s' avance d' un pas plus
ferme, pénètre dans cet asyle, et par-tout il
trouve Hersilie. Voilà ses armes, voici ses
javelots, son arc, et sa lyre d' or, et ses
vêtements, et la peau du lion qui lui sert
de lit. Numa demeure immobile, il n' ose
toucher à tout ce qu' il voit, il ne peut en
détourner les yeux. Une douce langueur
s' empare de ses sens ; il n' a plus la force
de se soutenir, il s' assied en tremblant

p122

sur le siege où Hersilie s' est assise, il
respire l' air qu' elle a respiré ; cet air
l' enivre, sa raison s' égare, sa poitrine est
oppressée, et des larmes brûlantes viennent
inonder son visage.

Tout-à-coup mille cris font retentir le
camp ; les trompettes sonnent ; on entend
un bruit effroyable dans le quartier de
Romulus. Hersilie, Hersilie elle-même,
l' air troublé, les cheveux épars, arrive en
criant : aux armes ! Elle saisit précipitamment
son casque et ses javelots ; et, sans
bouclier, sans cuirasse, elle veut
retourner au combat. Ah ! Princesse, lui dit
Numa en l' arrêtant, je cours faire armer
les sabins : mais du moins prenez ce
bouclier, bienfait d' une puissante déesse ;
c' est en vous couvrant qu' il défendra ma
vie. Il dit ; et, sans attendre de réponse,
il lui laisse le bouclier céleste et court
chercher ses braves soldats.

C' étoit Léo qui causoit cette alarme.
Dès que Léo s' étoit vu si près des

romains, il avait conçu le projet de les
attaquer le premier. Sage Sophanor, avait-il

p123

dit à son collègue, sois sûr que Romulus
nous attaquera demain : il est de notre
gloire de le prévenir. Dès que l' étoile du
soir aura paru, je sortirai du camp avec
trois mille hommes : je passerai le fleuve
à la nage, j' irai porter la flamme et la
mort jusques dans la tente de Romulus ;
et si le succès couronne mon entreprise,
j' en médite une plus importante.
Il dit, et Sophanor l' embrasse. Il court
avec lui choisir trois mille mases ; il les
arme de courtes épées, de casques sans
panache, de boucliers noircis : il leur fait
valoir l' honneur de marcher avec Léo.
Aussitôt que les ténèbres couvrent la
terre, Léo sort avec eux, remonte le
fleuve, le traverse, remet en ordre ses
soldats, les encourage, les excite, fait passer
dans leurs coeurs toute l' audace du sien ; et ces
braves guerriers, serrés les uns contre les
autres, gardant le plus profond silence,
certains de vaincre sous leur chef,
marchent d' un pas léger et rapide vers le
quartier de Romulus.
Ils arrivent aux gardes avancées ; ils

p124

les égorgent avant qu' elles aient pu
résister : celles qu' ils trouvent ensuite ont le
même sort. Sans être découverts, sans
être arrêtés, ils parviennent jusqu' aux
tentes du roi de Rome ; et c' est alors que,
jettant de grands cris et renversant tout
ce qu' ils rencontrent, ils portent le
carnage et l' effroi jusqu' au pavillon royal.
Romulus, seul dans sa tente, méditoit
en ce moment l' attaque du lendemain.
Au premier bruit, il se leve, écoute, et
frémit de colere en distinguant les cris
des vainqueurs. Furieux d' être surpris
par des barbares, il remet précipitamment
son casque, prend son bouclier,
saisit deux javelots, et court se jeter au

milieu du carnage. Il vole, il frappe, il appelle. Sa voix tonnante retentit aux deux bouts du camp. Ses guerriers accourent en foule ; Horace, Misene, Brutus, Abas, arrivent en armes, et trouvent leur vaillant roi résistant seul aux ennemis. Déjà sa main foudroyante a fait mordre la poussière au courageux Ophelte, au brave Aulastor, à Sopharis, à Corinée.

p125

Penthée, le malheureux Penthée vient d'acheter de sa vie l'honneur d'avoir atteint Romulus. Son javelot a percé la cuirasse du roi ; celui de Romulus a percé le cœur de Penthée. Les marsees étonnés sentent leur ardeur s'affaiblir : ils n'attaquent plus, ils se défendent ; et, poussés de toutes parts, ils cherchent, ils demandent Léo.

Léo, qui avait pénétré dans le foyer de Romulus, Léo reparait à l'instant. D'une main il tient sa massue, de l'autre un faisceau embrasé. à cette vue, les romains s'arrêtent, et les marsees jettent des cris de joie. Le fier Léo vole à leur tête ; il lance des brandons allumés à travers les tentes romaines ; le feu se communique avec fureur ; la toile s'embrase, le bois pétille. Léo, pour qui l'incendie est trop lent, l'augmente à coups de massue. Il s'élance à travers les flammes ; il immole Abas, Massicus, Tibur ; Talassius tombe sous ses coups : le brave Misene l'arrête un moment ; mais il foule aux pieds le corps de Misene. Léo porte la

p126

mort et le feu ; Léo se fraie un chemin de flamme. Ainsi la lave brûlante descend du sommet de l'Etna, roule à gros bouillons dans la campagne, emporte, consume, détruit les arbres et les rochers, et couvre de flots embrasés tout ce qu'elle trouve sur son passage. à ce spectacle, Romulus agite ses dards, jette son immense bouclier sur

ses épaules, et marche à travers le carnage pour s'opposer à Léo. Il le joint, il veut lui parler ; la fureur lui ôte la voix. Il le mesure avec des yeux étincelants ; il cherche la place où il doit le frapper, et, balançant le plus fort de ses javelots, il rassemble toute sa force, et le lance contre Léo. La peau du lion de Némée en eût peut-être été percée ; peut-être ce coup terrible terminoit pour jamais les exploits du jeune héros : mais le javelot de Romulus rencontre la pesante massue dont Léo frappoit les romains ; il pénètre à travers les noeuds et les pointes de fer dont elle est armée, s'attache à cette massue, et l'arrache des mains de son maître.

p127

Léo, désarmé, s'arrête ; et regardant autour de lui, il apperçoit une pierre énorme que l'on n'avoit pu enlever du camp, et qui servoit de borne aux laboureurs. Léo la saisit et l'arrache : il l'élève sur sa tête, et la lance à son ennemi. Romulus atteint tombe sous la pierre. Ses guerriers accourent et le dégagent. Mais le roi de Rome ne peut plus se soutenir : brisé par le coup terrible, vomissant un sang épais et noir, la tête penchée, les bras pendants vers la terre, sans force, sans mouvement, presque sans vie, il est rapporté dans sa tente, au moment où Hersilie et Numa viennent le secourir à la tête des sabins.

LIVRE 5

p129

Comme un immense quartier de roc, détaché de la cime d'une montagne, roule avec fracas vers la plaine, accroît en roulant sa violence, et brise ou emporte tout ce qu'il trouve sur sa route ; les nymphes, les bergers effrayés fuient avec de grands cris, les troupeaux éperdus se précipitent

dans la vallée, et le laboureur tremblant
reste immobile et glacé d' effroi : mais le
rocher, au plus fort de sa chute, rencontre
deux chênes robustes qui, nés tout près
l' un de l' autre, ont entrelacé depuis cent
ans et leurs racines et leurs troncs ; là il
s' arrête ; les deux arbres soutiennent le
choc, et les bergers et les troupeaux sont
sauvés : de même Léo s' arrête en rencontrant
Hersilie et Numa.

La fiere amazone, armée du bouclier
céleste, fut la première à l' attaquer.
Barbare ! Lui cria-t-elle, c' est Jupiter
qui te livre à moi ; voici ton heure fatale :
va te vanter dans les enfers d' avoir blessé le
grand Romulus.

p130

Elle dit, et lance de toute sa force
un javelot nouveau que sa fureur l' empêche
de diriger. Le fer vole, passe à côté de
Léo, et va percer le vaillant Télon, qui,
dans ce moment, dépouilloit Aruncus.
Léo, sans s' émouvoir, arrache le javelot
du corps de Télon ; et regardant Hersilie
avec un sourire amer : je te rends ton
arme, lui dit-il ; apprends à t' en mieux
servir. En disant ces mots, il lance le
javelot à la princesse ; et Numa, le tendre
Numa, se jette au-devant du fer : il oublie
que le bouclier céleste défend les jours
d' Hersilie ; son corps lui paroît un
bouclier plus sûr. C' est au milieu de sa
poitrine que vient tomber le javelot : sa pointe
cruelle perce l' or et l' airain de la brillante
cuirasse, et déchire encore le sein du
généreux amant ; une légère teinte de
pourpre se répand sur ses armes. Numa voit
couler son sang, et ne songe qu' à Hersilie :
plus ce coup a été terrible, plus il rend
graces au ciel d' en avoir préservé son
amante. Mais ce sentiment fait place au
desir de la vengeance : il s' élance vers Léo.

p131

Un flot de combattants les sépare : ils se
cherchent long-temps tous deux, et ne

peuvent plus se joindre.

Alors Numa se jette sur les mases, et les fait tomber sous ses coups, comme le moissonneur fait tomber les épis.

Toujours auprès d' Hersilie, il frappe d' une main, et de l' autre pare tous les coups qui menacent l' amazone. Celle-ci s' abandonne à sa fureur : elle immole Ocrès, Opiter, Soractor, et le jeune Alméron ; Alméron, le seul espoir, l' unique enfant de la malheureuse Almérie. Cette tendre mere l' avoit prévu.

Quand les mases s' étoient assemblés pour aller combattre les romains, Alméron, âgé seulement de quatorze ans, avoit fui de la maison de sa mere, pour aller joindre l' armée. Au moment du départ, cette triste mere arriva, cherchant son fils, le demandant à tous ceux qu' elle rencontroit. Le jeune Alméron l' aperçut, et voulut aller se cacher dans les derniers rangs. Mais où ne pénètre pas l' oeil d' une mere ? Almérie le découvre, vole à

p132

lui, le serre dans ses bras, l' arrose de ses larmes ; et tandis qu' Alméron, la pâleur sur le visage, les yeux attachés à la terre, n' ose lever son front vers celle dont il craint les reproches, elle lui dit avec des sanglots : mon fils, mon cher fils, mon unique bien, tu veux me fuir ! Tu veux quitter ta mere ! Eh ! Qu' iras-tu faire dans les combats ? Ton foible bras ne peut encore soutenir un javelot : les fleches que tu lances ont à peine la force de faire périr un jeune faon ; et tu veux aller te mesurer avec les plus fameux guerriers de Rome ! ô mon enfant, mon cher enfant, attends du moins, pour m' abandonner, que tu n' aies plus besoin de ta mere ; attends, pour me faire mourir, que tu puisses vivre sans moi. Tu pleures, tu m' embrasses, et tu ne me promets pas de renoncer à ce cruel dessein ! Et vous, mases, vous le souffrez, et vous avez eu une mere ! ... eh bien ! Qu' on me donne des armes, et je suivrai par-tout mon fils, je partagerai ses périls, je le couvrirai de mon corps ; et l' on jugera du courage que donne l' amour maternel.

Depuis ce jour, Almérie n' a pas quitté son fils chéri. Léo, qui les aimait tous deux, leur avait défendu de s' éloigner de lui ; et dès que le jeune Alméron avait décoché sa fleche, il revenait se mettre en sûreté entre sa mere et son général. Mais dans cette nuit désastreuse, ils furent séparés de Léo : la terrible Hersilie les rencontra ; et, malgré les cris, malgré les efforts d' Almérie, elle enfonça son épée dans la poitrine d' un foible enfant. Alméron tomba comme une tendre fleur moissonnée à sa premiere aurore ; ses yeux, avant de se fermer, chercherent les yeux de sa mere. Sa mere le vit, et mourut sans avoir été frappée. Numa, moins cruel, mais aussi redoutable, n' immole que ceux qui résistent. Hisbon, Marsenna, Privernus, ont expiré sous ses coups ; Nasamon et Seralpin ont tous deux mordu la poussiere. Liger, le brave Liger, ose attendre le héros, et lui lance de près son disque. C' en étoit fait de Numa, s' il n' eût baissé la tête dans ce moment : le disque tranchant coupe le

sphinx que l' on voyait briller sur son casque, et fait voler loin de lui les deux panaches couleur de pourpre. Numa se précipite sur Liger, et brise sa lance dans sa poitrine : s' armant alors de la terrible épée de Pompilius, il fend la tête à Orimanthe, coupe la main droite à Tarchon, fait tomber à ses pieds Quercens ; et poussant et pressant les marse mis en fuite, il parvient enfin à les chasser du camp. Léo seul y étoit resté. Abandonné de tous les siens, Léo ne regarde pas s' il est seul : il a retrouvé sa massue, il n' a plus besoin d' armée. Mais les sabins l' environnent, et le féroce Ufens s' avance, en lui criant d' une voix terrible : ce n' est pas ici l' assemblée des marse, où il suffit de plier un arbre pour être élu général : il faut mourir, tu ne peux échapper. Léo le regarde, et sourit : il évite d' un saut léger le javelot qu' Ufens

lui lance ; et, se jettant aussitôt sur lui, il
le saisit au milieu du corps, le serre,
l' étouffe dans ses bras nerveux, le jette
contre la terre, pose un pied sur ce cadavre

p135

palpitant ; et, levant fièrement la tête, il porte des yeux tranquilles sur ce cercle de lances et de glaives dont il se voit entouré. Inaccessible à la crainte, il promène des regards assurés, avant de choisir la place par où il veut s'élancer. Enfin, décidé à la retraite, il fond sur ceux qui lui ferment le passage : il les écarte, les écrase à coups de massue ; et s'éloignant lentement et à regret, comme un loup encore affamé s'éloigne d'une bergerie, trois fois il s'arrête, se retourne, et trois fois il fait reculer les bataillons qui le poursuivent. Bientôt il rejoint ses guerriers ; sa voix terrible les arrête : il les rallie, les remet en ordre ; et, remplissant seul l'intervalle qui les sépare des romains, il marche entre les deux armées, couvrant l'une et repoussant l'autre. Numa, irrité de ces exploits qu'il admire, Numa veut aller attaquer Léo : mais un bruit qu'il entend sur le bord du fleuve attire son attention. C'était le vieux Sophanor, à la tête de son armée, qui venoit protéger la retraite de son collègue. Les

p136

marses feignent de vouloir passer le Fucin : Numa, pour défendre la rive, est obligé d'abandonner Léo ; et ce terrible guerrier, avec tout ce qui lui reste des siens, s'éloigne sans péril de ce camp qu'il a rempli de carnage. Le prudent Sophanor, instruit dès long-temps au métier de la guerre, tint son armée au bord du fleuve, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Numa et les sabins, malgré les fatigues de cette nuit terrible, ne quitterent pas l'autre rive. Au point du jour, Sophanor, certain que Léo avoit eu le temps d'exécuter ses projets, retire ses troupes ; et Numa ramène les siennes sous leurs tentes. Dès ce moment il ne s'occupe que des blessés : marses ou romains, tous ceux que des secours peuvent sauver ou soulager sont également secourus par Numa. Il cherche dans tous les lieux où l'on a combattu ceux qui respirent encore, avec le même zèle, avec la même ardeur qu'il

cherchoit pendant le combat ceux qui
résistoient le mieux. Il ne songe plus à la

p137

gloire ; il ne songe qu' à être humain ; et
des ennemis vaincus sont devenus pour
lui des freres.

Après avoir rempli ces devoirs sacrés,
après s' être assuré lui-même que ses
braves sabins peuvent se livrer au repos,
Numa court à la tente de Romulus sans
se donner le temps de panser sa blessure :
le besoin de revoir Hersilie étoit plus
pressant pour lui. Il arrive au pavillon
royal ; il voit le roi de Rome couché sur
une peau de léopard, enveloppé de voiles
sanglants, et entouré de sa fille et des
chefs de son armée. Moins occupé de ses
maux que de la position de ses troupes,
il gardoit un sombre silence qu' il
interrompt en appercevant Numa : je
t' attendois, brave jeune homme ! S' écria-t-il : je
sais déjà tes exploits ; toi seul as sauvé
mon armée. Approche ; viens m' embrasser :
ta gloire soulage mes douleurs. Numa
tombe à genoux, et baise la main du
roi. Leve-toi, lui dit Romulus, et songe à
exécuter ce que je vais te prescrire.
Les barbares nous ont surpris. L' état

p138

où je suis me force de différer ma
vengeance. Peu de jours suffiront pour me
rendre mes forces ; mais pendant ce peu
de jours, il faut mettre mon camp à l' abri
de toute insulte. Va donc, brave Numa,
prends avec toi dix cohortes, et
mene-les couper dans la forêt cinquante mille
pieux, tous de la hauteur d' un homme,
et bien acérés par le bout. Vous, Métius,
pendant ce temps, faites creuser un fossé
large et profond qui, dans un quarré
parfait, entoure et ferme tout mon camp ;
vous ne laisserez qu' une entrée au milieu
de chaque côté. Vous emploierez à ce
travail mes légions latines ; ce sont celles qui
ont le moins souffert dans l' attaque de

cette nuit. Allez : que tout soit prêt avant la fin du jour ; et vous viendrez prendre mes nouveaux ordres.
Il dit ; et Métius et Numa ont obéi. Le prudent Romulus fait enfoncer les pieux dans le fossé, à peu de distance les uns des autres ; il les lie fortement ensemble pour qu' on ne puisse les arracher, les recouvre ensuite de terre ; et, mettant leurs

p139

pointes aiguës de niveau avec le terrain, il s' environne ainsi d' une forêt de dards. Métius et Numa achevent cet ouvrage en trois jours ; ils placent aux quatre portes huit redoutes pleines de soldats ; et les romains, aussi tranquilles dans ce camp que s' ils étoient au milieu de leur ville, admirent comment le génie d' un seul peut sauver ou perdre des milliers d' hommes. Sophanor, tranquille sur l' autre rive, avoit vu les travaux de Romulus et ne les avoit pas troublés. Le roi de Rome, inquiet de cette inaction, ne pouvoit comprendre le motif qui empêchoit les marseilles d' agir. Que fait donc ce terrible Léo ? Disoit-il. Ah ! Sans doute il doit être content d' avoir blessé Romulus : mais Romulus n' est pas vaincu ; la guerre est à peine commencée. Pourquoi ce vaillant guerrier, si propre aux exploits nocturnes, ne tente-t-il pas de venir une seconde fois brûler mon camp ? ô Jupiter ! ô Mars mon pere ! Encore quelques jours de douleur, et ce bras aura recouvré sa force ; ce bras ne se cachera plus derriere des retranchements.

p140

Ainsi parloit Romulus, quand il voit paroître un soldat campanien, couvert de sang et de poussiere. Il arrivoit, tout haletant, de la ville d' Auxence, où le roi de Campanie avoit été se renfermer. Quelle nouvelle m' apportes-tu ? S' écrit le roi de Rome : les samnites ont-ils franchi l' Apennin ? Mon allié est-il assiégé dans sa ville ? Votre allié est au pouvoir des

ennemis, répond le soldat. Léo, le terrible
Léo, a paru sous les murs d' Auxence, au
moment où nous le croyions occupé de
vous combattre. Il a pris la ville et le roi,
s' est emparé de ses trésors, de ses
troupes, de ses magasins ; et, non content de
ce succès, il a couru surprendre l' armée
qui arrêtoit les samnites à la descente de
l' Apennin. Il a dispersé cette armée, et a
ouvert le passage à ces redoutables
ennemis.

Romulus, à ces paroles, laisse tomber
sa tête sur sa poitrine, ne répond point,
et demeure immobile. Mais bientôt il est
rendu à lui-même par un bruit éclatant
de trompettes et de clairons qui retentissent

p141

au-delà du fleuve. C' étoit Léo,
c' étoit l' invincible Léo, conduisant au camp
de Sophanor le roi de Capoue prisonnier,
quatre mille captifs, un immense butin,
et la superbe armée des samnites. On les
voit s' avancer dans la plaine, au bruit de
mille fanfares : le roi de Campanie,
éclatant d' or, est monté sur un puissant
coursier : Léo, couvert de sa peau de lion,
marche à pied à côté de lui ; ses braves
marses l' environnent, et vingt mille
samnites, revêtus d' un acier brillant, ferment
sa marche triomphale.

Bientôt leurs tentes se dressent auprès
de celles de Sophanor. Les deux armées
sont réunies ; et, dès que la nuit a étendu
ses voiles, mille feux allumés sur le bord
du fleuve tiennent les romains dans
l' alarme, et leur font craindre d' être
attaqués.

Ces braves romains, à qui la vue de
l' ennemi faisoit toujours pousser des cris
de joie, observent un silence morne à
l' aspect de ce camp terrible. Les soldats
se regardent d' un air effrayé ; les chefs

p142

n' osent se communiquer leurs craintes ;
tout le monde tourne les yeux vers

Romulus. On double les gardes, on se tient prêt au combat ; et, malgré la force des retranchements, malgré la valeur et le nombre des troupes, l'inquiétude est peinte sur tous les visages.

Romulus lui-même est ému : mais il affecte un visage tranquille. Appuyé sur une longue javeline, et marchant doucement à cause de sa blessure, il visite ses quartiers, encourage ses soldats ; et, quoique le cœur rempli de tristesse, il remercie hautement les dieux de ce qu'ils lui livrent ensemble tous ses ennemis.

Cependant, par un ordre secret, le conseil est assemblé. Métius, Valérius, le sage Catille, le prudent Brutus, et plusieurs autres capitaines expérimentés, ont pris place auprès du monarque. La belle Hersilie y est appelée par sa naissance, le jeune Numa par ses exploits. Des licteurs veillent à la porte du pavillon royal, et en éloignent les indiscrets. Romulus quitte alors cette gaieté feinte qu'il avoit

p143

montrée aux soldats ; et regardant ses braves chefs avec des yeux pleins d'inquiétude : compagnons, leur dit-il, vos avis m'ont toujours été utiles, ils me sont aujourd'hui nécessaires. Nos ennemis, vainqueurs de mes lâches alliés, sont trois fois plus nombreux que nous. Je peux leur résister sans doute à l'abri de mes retranchements ; mais s'ils passent le fleuve, et qu'ils m'assiègent, avant huit jours nous manquons de vivres, et nous périssons sans combattre. Braves amis, que devons-nous faire ? Faut-il aller attaquer ces deux armées réunies, et éviter par la mort une capitulation honteuse ? Faut-il essayer une retraite qui doit encore avoir ses dangers ?

Romulus se tait ; et Métius se leve : il propose d'envoyer à Rome demander du secours à Tatius, et d'attendre, derrière les retranchements, que ce collègue de Romulus soit venu le dégager. Brutus veut au contraire que l'on sorte du camp, qu'on aille présenter la bataille aux ennemis, et que l'on fasse tout dépendre de

l' arbitre seul des combats. Hersilie s' oppose à ce projet : tant que mon pere ne peut combattre, dit-elle, gardez-vous d' espérer de vaincre : la victoire dépend du bras de Romulus ; ce bras ne peut encore nous la donner. Suivons l' avis de Métius ; restons dans notre camp, et envoyons à Rome chercher de nouveaux guerriers. Mais, pour effrayer l' ennemi, et l' empêcher de rien entreprendre, Numa et moi nous partirons au milieu de la nuit, nous pénétrerons dans le camp des samnites ; et, tandis qu' enivrés de leurs succès, et fatigués de leur marche, ils se livrent au repos, nous remplirons leurs tentes de carnage. Voilà mon avis : que mon pere l' approuve, à l' instant même nous partons.

Numa l' écoute avec transport : son oeil enflammé suit tous les mouvements d' Hersilie ; son coeur palpite de joie de se voir choisi par elle ; et cette nuit, où ils doivent combattre ensemble, lui paroît la plus belle époque de sa vie. Mais Romulus fait évanouir son espoir, en

s' opposant au dessein de sa fille. Tous les autres capitaines proposent des moyens, ou impossibles, ou plus dangereux que le mal même. On les discute, le conseil se prolonge ; et jusqu' alors on n' a fait qu' exposer tous les maux, sans trouver un seul remede.

Tout-à-coup le jeune Numa se sent inspiré par Minerve : il demande la permission de parler. Romulus la lui accorde, en jettant sur lui des yeux de complaisance.

Grand roi, lui dit le héros, je crois qu' il est un moyen, je ne dis pas de sauver l' armée, mais de t' assurer la victoire. Les montagnes des trébaniens sont derriere nous ; ces montagnes inaccessibles ont des gorges où cent mille hommes peuvent être aisément défaits par quelques troupes maîtresses des hauteurs. Qu' on me laisse partir cette nuit même avec la moitié des sabins ; demain, avant la fin

du jour, je serai maître des montagnes.
Vous, grand roi, pour la première fois,
vous fuirez devant l'ennemi : que ce mot
ne vous alarme pas, il vous assure la victoire.

p146

Les marse et les samnites vous
poursuivront, et vous les engagerez
aisément dans les gorges des trébaniens.
Alors vous les attendrez de pied ferme,
vous les attaquerez à votre tour ; et mes
sabins et moi nous les accablerons de
nos fleches, de nos javelots, et des rochers
que nous roulerons sur eux.
Ainsi parle Numa ; et Romulus
l'embrasse : vaillant jeune homme, lui dit-il,
je te devrai plus que la vie : tu auras sauvé
ma gloire. Cours exécuter ton projet :
prends avec toi tous les sabins, excepté
leur cavalerie qui te seroit inutile, et dont
j'aurai sur-tout besoin dans le commencement
de ma retraite. Une nuit d'avance
doit te suffire : pars à l'instant même ; et
si tout réussit selon tes desseins, voilà
quelle est ta récompense. En disant ces
mots, il lui montre Hersilie.
Numa demeure interdit : la surprise,
la joie, tous les sentiments qui l'agitent,
lui ôtent l'usage de la parole : ses yeux
errent à la fois sur Romulus, sur Hersilie.
Enfin il se précipite aux genoux du roi

p147

de Rome : fils d'un dieu, s'écrie-t-il, tu
viens de me rendre invincible. Que les
marse, que les samnites, que tous les
peuples de l'Italie, se réunissent contre
moi ; je me sens l'espoir de les vaincre.
Le nom, le seul nom d'Hersilie, me rend
presque égal à toi-même ; et l'honneur
de devenir ton gendre m'élève au rang
des demi-dieux.
En prononçant ces paroles, ses yeux
brillent d'amour et de courage ; il les
tourne vers son amante : il lit dans les
siens qu'elle confirme la promesse de
Romulus ; et, brûlant d'être en marche, il

court faire armer les sabins.
Aussitôt les légions latines, par l'ordre
de Romulus, sortent de leurs tentes, et
vont se former en bataille sur le bord du
fleuve, pour dérober aux ennemis le
départ du brave Numa. Les marse, qui se
croient attaqués, accourent à l'autre
bord. On se lance des fleches au hasard ;
les romains occupent ainsi leurs ennemis,
tandis que Numa s'échappe par les
derrieres du camp.

p148

Il marche, il traverse les épaisses forêts
qui s'étendent vers Sora ; il évite, par un
circuit, les dangereux marais d'Aratrie ;
et, dirigeant sa course vers Assile, au
point du jour il découvre les hautes
montagnes des trébaniens. Avant de s'y
engager, le prudent Numa se fait précéder
par quelques soldats armés à la légère, et
laisse derriere lui des guides qui doivent
conduire Romulus. Bientôt il pénètre
dans les montagnes, et s'avance par des
sentiers escarpés. Ses guerriers, fatigués
d'une marche précipitée, ont peine à
gravir sur les rocs : mais Numa les
encourage et les soutient ; Numa, toujours à
leur tête, saisit d'une main les arbres qui
peuvent l'aider à monter, de l'autre il
fait signe aux soldats de le suivre. S'il
rencontre un torrent, il le franchit le
premier, et n'ordonne de le passer que
lorsqu'il est à l'autre bord : si un rocher
ferme sa route, il enfonce dans les fentes
de la pierre son épée ou son javelot, pose
le pied sur ce foible appui, s'élance sur
des précipices ; et, parvenu seul à la cime,

p149

il appelle ses compagnons. L'image d'Hersilie
marche devant lui, et rend tous les
chemins faciles ; Numa précède son
armée, et son exemple fait tout surmonter.
Enfin il arrive au sommet des
montagnes, et il voit avec étonnement des
champs cultivés, des terres labourées,

des pâturages remplis de troupeaux. On lui amène quelques bergers, que Numa rassure par ces paroles : je ne viens point vous opprimer ; ne tremblez ni pour vous ni pour vos biens : conduisez-nous seulement à votre principale habitation ; faites-nous fournir des vivres dont vous recevrez le prix, et laissez-nous occuper pour trois jours les défilés de vos montagnes. À ces mots, les bergers, sans crainte, servent de guides aux sabins, et les conduisent à leur village. Quelle est la surprise, quelle est la joie de Numa, en reconnaissant dans les habitants ces mêmes rhéates qu'il avait délivrés ! Le vieillard qui lui avait parlé le jour du sacrifice s'avance ; et l'envisageant : ô jour heureux ! S'écrit-il ; mes

p150

amis, mes enfants, voilà notre libérateur, voilà ce héros si sensible qui nous rendit la liberté ; voilà Numa ! ... à ce nom, un cri général interrompt le vieillard ; tous les rhéates à genoux se pressent autour de Numa. Quoi ! C'est vous, lui disait l'un, qui m'avez rendu ma mère ! Je vous dois mon époux, disait l'autre. Sans vous, s'écriait un enfant, sans vous je serais orphelin ! Fils des dieux, car les bienfaiteurs des hommes sont les vrais fils des immortels, que de grâces nous leur devons, puisqu'ils nous donnent la joie de vous revoir, de baiser ces mains qui ont brisé nos chaînes, de contempler un héros qui sait pardonner ! Ah ! Disposez de nous, de nos biens, de nos vies ; tout est à vous ici : vous êtes notre roi, notre père ; vous êtes plus encore, puisque vous fûtes notre libérateur.

Numa ne peut entendre ces paroles sans verser des larmes d'attendrissement. Ses braves sabins sont émus comme lui ; déjà la douce amitié les unit à ce bon peuple. Les soldats et les habitants se

p151

mêlent, s'embrassent, donnent et reçoivent tout ce que l'hospitalité, tout ce que l'amitié peut offrir. Les maisons, les chaumières, se remplissent des guerriers de Numa ; les femmes, les époux, les enfants, sont empressés de les servir, de leur porter ce qu'ils possèdent. Sabins, rhéates, ce n'est plus qu'un peuple, ce n'est plus qu'une même famille. Tous aiment et respectent Numa : ce seul sentiment les a rendus frères.

Après avoir accordé quelques heures à ce spectacle si doux, le héros donne le signal pour rappeler ses guerriers ; et tous les habitants viennent se rendre au son des trompettes. Chacun s'est armé de ce qu'il a pu trouver : l'un porte une épée que la rouille ronge depuis long-temps ; l'autre, un bouclier couvert de poussière ; celui-ci, un soc de charrue dont il a fait un javelot ; la plupart ont des massues qu'ils viennent d'arracher aux arbres. Nous voulons combattre pour vous, disent-ils au jeune Numa ; nous voulons être de votre armée ; et

p152

croyez que, si le cœur suffit pour faire un soldat, vous n'en commanderez jamais de plus braves.

En parlant ainsi, ils se rangent d'eux-mêmes, en s'efforçant d'imiter les sabins. Ils se serrent les uns contre les autres dans des rangs mal alignés ; et cette phalange bruyante demande à marcher la première au poste le plus périlleux. Numa, le sensible Numa, veut en vain réprimer leur zèle. En vain il refuse d'exposer des hommes qui n'ont de motif pour combattre que l'amour qu'il leur a inspiré : cet amour est plus fort que l'autorité de Numa ; et, malgré ses ordres, malgré ses prières, le fils de Pompilius est forcé de voir doubler son armée. Alors il leur explique ses projets ; il leur confie qu'il veut se rendre maître des hauteurs et des postes d'où il pourra écraser l'ennemi.

Les rhéates aussitôt guident eux-mêmes les sabins dans les défilés, dans les passages les plus dangereux : ils leur

marquent les places qu' ils doivent occuper,

p153

s' y établissent avec eux, coupent des arbres, roulent des rochers, pour en accabler les marse ; et, mêlés avec les soldats de leur bienfaiteur, décidés à partager tous leurs périls, ils attendent impatiemment l' armée des romains.

Romulus arriva bientôt. Par une retraite savante, il étoit sorti de son camp, attirant et repoussant toujours les marse et les samnites. Plus il approchoit des montagnes, plus l' habile Romulus affectoit de désordre dans sa marche. Son arriere-garde fuyoit par son ordre ; et l' entrée des romains dans les montagnes ressembloit à une déroute. Sophanor, Léo lui-même, sur-tout le chef des samnites, s' y tromperent ; et cette armée d' alliés, composée de guerriers plus braves qu' habiles, s' engagea dans les défilés, croyant poursuivre des fugitifs.

Romulus, instruit par les envoyés de Numa, guida lui-même les ennemis dans les gorges les plus dangereuses. Alors il cessa de fuir ; alors, à la tête d' une colonne terrible, il attend les marse de pied

p154

ferme, et les appelle au combat. Léo, le brave Léo, s' élance sur les romains ; et les samnites et les marse se disputent à qui chargera les premiers, quand une grêle de rochers et de troncs d' arbres tombe du haut des montagnes, et vient écraser leurs bataillons. Les chefs, les soldats effrayés, s' arrêtent, levent les yeux, et voient toutes les hauteurs garnies de lances. Cette vue les glace d' effroi ; ils n' osent faire un pas contre Romulus : ils ne peuvent retourner en arriere : le prudent Numa leur a coupé le chemin. Enfermés de toutes parts dans un champ de bataille étroit, embarrassés de leur nombre, écrasés sous les rochers que les rhéates et les sabins roulent sans cesse

des montagnes, les alliés, vaincus sans
pouvoir combattre, jettent leurs armes et
demandent à capituler.

Qui pourroit peindre la fureur de Léo ?
Semblable à la tigresse d' Hyrcanie tombée
dans un piège qu' on a tendu près de
son repaire, et qui se voit enlever ses
petits sans qu' elle puisse les défendre ; elle

p155

rugit, elle s' agite, elle brise dans ses dents
les pierres qu' elle peut saisir, elle les broie
avec fureur, et dévore de ses yeux brûlants
l' ennemi qu' elle ne peut atteindre :

Léo sent redoubler sa rage, en entendant
les cris de son armée vaincue. Non, non,
leur dit-il d' une voix terrible, tant que
Léo vous commandera, n' espérez pas
qu' il consente à une lâcheté. Marses et
samnites, avant de demander la vie à
genoux, ayez le courage de me voir mourir.
Il dit, et, s' élançant à travers les armes, à
travers les rocs, malgré les pierres,
malgré les troncs d' arbres qui roulent de la
montagne, il entreprend seul de gravir
jusqu' au sommet.

Les rhéates et les sabins se réunissent
aussitôt dans l' endroit où il menace
d' atteindre ; là ils rassemblent un amas de
rochers pour les précipiter sur lui. Mais
Numa court vers eux et s' y oppose ; il fait
cesser ce déluge qui alloit accabler Léo :
amis, s' écrie-t-il, respectez son audace :
j' ai opposé l' avantage du poste à l' avantage
du nombre ; mais à la valeur d' un

p156

seul homme je n' oppose que ma valeur.
Arrête-toi, Léo, je vais t' épargner la
moitié du chemin.

Il dit, et descend d' un pas tranquille,
repousse loin de lui les sabins qui veulent
l' accompagner, et rencontre son terrible
adversaire sur une roche aplanie, environnée
de précipices, et qui ne leur
laissoit que la place de s' immoler. Là ils
s' arrêtent tous deux, se regardent sans se

parler ; et ce silence mutuel semble être
causé par leur admiration réciproque. Les
deux armées cessent tout combat : l'oeil
fixé sur les deux héros, chaque soldat
s'oublie lui-même pour ne s'occuper que
d'eux seuls ; et le hasard, qui les place sur
ce théâtre étroit et élevé, semble les
donner en spectacle aux deux peuples dont
ils vont faire le destin.

Léo fut le premier qui rompit le silence :
brave jeune homme, dit-il à Numa,
j'estime le courage que tu fais paraître, et je
me décide avec peine à m'éprouver contre
toi. Retourne, crois-moi, dans tes
bataillons, et laisse-moi assouvir ma rage

p157

sur des guerriers moins braves que toi.
Il n'en est point dans notre armée, lui
répond Numa ; le dernier des romains
m'égale : et tu vas connaître bientôt si je
dois faire naître ta pitié. Il dit ; et, ne
pouvant lancer son javelot à cause du peu
d'espace, il le saisit à deux mains et le
pousse avec fureur dans la poitrine de
Léo. Le coup fut terrible ; mais la pointe
d'acier rencontra la peau de lion à
l'endroit où les griffes croisées formoient une
triple cuirasse. Ce rempart impénétrable
émousse le fer de Numa, et la violence du
coup brise le javelot dans ses mains.
Léo chancelle ; mais sa fureur augmente.
Il leve sa redoutable massue, et, la
faisant tourner sur sa tête, il en décharge un
coup terrible sur le bouclier de Numa.
Le bouclier vole en mille pièces ; Numa
tombe un genou à terre, et se relève
aussitôt. Il a tiré son épée, l'épée de
Pompilius ; il n'a plus qu'elle pour
défense. Léo veut l'atteindre d'un second coup ; mais
le léger Numa l'évite. Tous deux, les yeux
fixés sur leur arme, attentifs à leurs mouvements,

p158

tournant autour l'un de l'autre,
et forcés de ne pas sortir d'un terrain
bordé de précipices, ils s'alongent, ils se

replient, se portent cent coups inutiles,
évitent cent atteintes mortelles ; semblables
à deux serpents d' eau, jettés dans un
étroit bassin, se liant et se déliant sans
cesse sans pouvoir se piquer de leur dard.
Enfin Léo, indigné d' une si longue
résistance, prend sa massue à deux mains,
et courant sur son ennemi, il tient la
mort sur sa tête. Numa ne peut plus
l' éviter : il se couvre avec son épée, foible
secours qui n' auroit pas sauvé sa vie, si
Cérès n' eût veillé sur lui. Cérès, du haut
de l' olympe, considéroit cet affreux
combat. Elle voit la massue levée, tremble,
vole, et arrive avant que Numa soit
atteint. Son invisible bras détourne le coup ;
et Léo, entraîné par l' effort et par le poids
de la massue, le grand Léo tombe comme
un pin de cent ans déraciné par le tonnerre.
Numa se précipite sur lui ; d' une
main il le saisit à la gorge, de l' autre il
pose sur son coeur la pointe de son épée :

p159

ta vie est à moi, lui dit-il ; mais je ne puis
donner la mort à un si vaillant guerrier.
Viens signer la paix : j' aime mieux être
ton ami que ton vainqueur.
En disant ces mots, Numa se leve, et
remet son glaive dans le fourreau. Léo
est à peine debout qu' il embrasse son
généreux ennemi ; et tous deux, se tenant
par la main, descendent vers les bataillons
marse, occupés déjà de nommer des
vieillards pour aller traiter avec
Romulus.
Numa, suivi de Léo, les conduit
lui-même au roi de Rome. Numa sollicite en
faveur des marse ; et Romulus accorde
la paix. Vous remettrez en liberté, dit-il,
mon allié le roi de Campanie ; vous lui
rendrez ses trésors et ses captifs. Quant
aux terres des auronces, que ce monarque
vous redemandoit, elles seroient toujours
dans ses mains ou dans les vôtres
un sujet éternel de discorde ; elles
resteront en mon pouvoir. Pour vous
dédommager de ce sacrifice, le roi de Capoue
vous laissera la ville d' Auxence, et son

fils Capis demeurera chez vous en ôtage jusqu' à l' exécution du traité.

Les marse, plus favorisés par cette paix que le roi de Campanie, l' acceptent sans balancer ; et Romulus, qui devient maître d' un nouveau pays, compte pour rien les intérêts d' un allié qu' il méprise. Mais il veut récompenser Numa : vaillant jeune homme, lui dit-il, tu triompheras à ma place ; tu entreras dans Rome sur mon char, à la tête de mon armée : Léo marchera devant toi ; et tu recevras la main de ma fille à l' autel de Jupiter.

Grand roi, lui répond Numa, c' est à vous seul que le triomphe est dû ; la main d' Hersilie suffit à ma gloire. Quant au brave Léo, je ne suis point son vainqueur. Romains, ce n' est pas sous moi qu' il a succombé ; Cérès a quitté l' olympe pour me donner la victoire. Retournez vers votre peuple, Léo ; vous êtes libre et invincible, car vous n' avez cédé qu' aux immortels.

Il dit, et les romains et les marse croient entendre parler un dieu. Léo se

précipite dans ses bras, le serre contre son sein, en pleurant d' admiration. Il veut désavouer Numa, il veut avoir été vaincu. Mais Numa rend compte aux deux armées du secours qu' il a reçu de Cérès : il remercie hautement la déesse de lui avoir sauvé la vie, et se couvre d' une gloire immortelle, en refusant lui-même celle qu' il ne méritoit pas.

Cependant la paix est signée. Le roi de Campanie est libre ; Romulus a livré Capis, et déjà des troupes sont parties pour s' emparer du pays des auronces. Numa et Léo ne peuvent se quitter sans se jurer une éternelle amitié : ces deux héros se font des présents. Numa fait accepter à son ami le superbe coursier de Thrace que Tatius lui a donné. Léo présente à Numa un casque forgé par Vulcain, qu' il tient du chef des samnites : garde-le toujours, lui dit-il, et

garde-moi sur-tout ton amitié ; je te donne ma
foi de te consacrer ma vie, aussitôt que
j' en pourrai disposer. Tels furent les
adieux de ces deux héros.

p162

Romulus, qui se dispose à reprendre le chemin de Rome, fait monter Numa sur le même char qu' Hersilie, et veut qu' ils marchent tous deux à la tête de son armée. Numa, au comble de ses vœux, ne peut contenir ses transports. Il est auprès de celle qu' il aime ; il est sûr de la posséder. Cette idée lui ôte à la fois et la parole et la raison. Numa, couvert de gloire, Numa, le favori de Romulus, et le sauveur de l' armée, tremble encore auprès d' Hersilie. Il la regarde et n' ose lui parler ; c' est en vain qu' il l' a obtenue, il ne peut croire qu' il l' a méritée. L' armée romaine avoit déjà repassé le Liris, quand un courier couvert de poussiere demande à grands cris Numa, et se présente à lui avec un visage baigné de larmes. Numa inquiet l' interroge, et craint quelque funeste événement pour Tatius. Je ne viens point de Rome, lui dit l' envoyé, je viens de la forêt sacrée, et du temple de Cérès. Le vénérable Tullus n' a pu soutenir votre absence ; il n' a pu sur-tout soutenir votre oubli : il touche

p163

aux portes du trépas, et vous demande la grace de vous voir encore avant de mourir. à cette parole, Numa jette un cri, s' élance du char ; et, sans se donner le temps, ni de dire adieu à Hersilie, ni de parler à Romulus, il prend un coursier de sa suite, et vole vers la Sabinie.

LIVRE 6

p165

Numa pressoit les flancs de son coursier, et suivoit en pleurant le cours de l' Anio : il fuyoit une maîtresse adorée au moment de devenir son époux ; il renonçoit aux honneurs du triomphe. Mais ce

n' étoient point ces sacrifices qui faisoient couler ses larmes ; c' étoit le danger de Tullus, c' étoit le repentir d' avoir presque oublié ce vieillard, pour ne songer qu' à l' amour. Il redoutoit les reproches qu' il alloit en recevoir ; il craignoit davantage de ne plus le trouver vivant. Hélas ! Se disoit-il à lui-même, si je ne l' avois pas quitté, j' aurois peut-être prolongé ses jours, j' aurois du moins soulagé ses maux : c' étoit à moi de rendre à sa vieillesse les soins qu' il avoit donnés à mon enfance. Je suis un ingrat : ce reproche empoisonnera ma vie ; la gloire ne pourra pas m' en consoler. Ah ! Qu' importent les louanges du monde entier, quand notre coeur nous fait un reproche !

p166

Ainsi parloit Numa, et il a déjà traversé les campagnes de Carséoles. Sans perdre un moment, il laisse derriere lui l' aimable Tibur, la cascade de l' Anio, la forêt d' érétyum, et il commence à découvrir le bois sacré et le faite du temple. ô combien cette vue lui fait naître de sentiments tristes et doux ! Combien son ame est émue en revoyant les lieux de sa naissance ! Mais un intérêt plus puissant l' entraîne ; il court, il arrive à la maison du pontife, le cherche, le demande, et le découvre enfin sur son lit de douleurs, entouré de prêtres et de pauvres. à cette vue, Numa jette un cri, se précipite, tombe à genoux, saisit la main de Tullus, la couvre de baisers et de larmes. Le vieillard, dont les foibles paupieres étoient baissées, les relève, et apperçoit Numa... aussitôt un rayon céleste semble descendre sur son front ; ses yeux s' animent, son visage se colore : ô mon fils, s' écrie-t-il, mon cher fils, je te revois ! Les dieux ont exaucé ma priere ! Viens te jeter dans mes bras : viens, hâte-toi ; je

p167

crains de mourir de joie avant de t' avoir

embrassé. En disant ces mots, il se souleve avec peine, et tend à Numa ses mains tremblantes. Il le saisit, il le presse contre sa poitrine, il ne peut plus ni lui parler ni le détacher de son sein ; et le jeune homme, qui baigne de pleurs la longue barbe blanche de son pere, ne lui répond que par des sanglots.

La secousse qu' éprouve Tullus épuise ses foibles organes. Il retombe sans mouvement, presque sans vie, mais tenant toujours la main de Numa. On s' empresse autour du vieillard ; la voix de son fils le ranime : il ouvre les yeux, et à peine a-t-il retrouvé l' usage de la parole, qu' il ordonne qu' on le laisse seul avec son fils. Alors l' embrassant de nouveau : tu m' es donc rendu ! Lui dit-il. Ah ! Que les dieux à présent disposent de mes jours ; que la cruelle Parque en coupe la trame : je t' ai revu, je meurs content. Si j' avois plus de moments à jouir de ta présence, je pourrois te faire quelques reproches ; mais le peu d' heures qui me restent ne

p168

suffiront pas pour ma tendresse. Ne parlons que d' elle et de toi. Raconte-moi, mon fils, raconte-moi ce que tu as fait : le bonheur t' a suivi sans doute ; car tu n' as pas eu le besoin de me confier tes peines. Apprends-moi tous tes succès : ce récit retiendra mon ame fugitive ; ou du moins ma mort sera plus douce, si les derniers mots qui frappent mon oreille sont l' assurance que je te laisse heureux.

Ah ! Mon pere, lui répond Numa, il n' est plus de bonheur pour moi, si les dieux ne prolongent pas votre vie, s' ils ne l' accordent pas à mes larmes, au repentir, à la douleur où je suis d' avoir pu vous abandonner, d' avoir pu oublier mon pere, et...

tu me parles toujours de moi, interrompt le vieillard, tandis que toi seul m' intéresses. Tu ne m' as point oublié, puisque tu m' aimes, puisque tu m' aimas toujours. Je suis content de ton coeur ; ne sois pas plus difficile que ton ancien maître. Parle-moi de mon fils : voilà le plus pressant besoin de mon ame. Si tu as

commis quelques fautes, ne crains pas de me les révéler : tu connois bien ton pere, ce n' est pas au moment de te quitter que tu le trouveras plus rigide. En disant ces mots il tend la main à Numa ; et, malgré les douleurs aiguës qu' il éprouve, il le regarde avec un tendre sourire. La rougeur de Numa se dissipe peu-à-peu, ses traits reprennent leur sérénité, ses yeux noyés de larmes se tournent vers le vieillard avec douceur et avec confiance : ainsi la rose vermeille, dont un orage a courbé la tige, relève doucement sa tête humide aux premiers rayons du soleil.

Alors Numa raconte son arrivée dans Rome, et l' accueil qu' il reçut de Tatius ; l' amour brûlant qui le consume, et tout ce que cet amour lui fit entreprendre. La simple vérité préside à son récit : Numa se reconnoît coupable de n' avoir pas suivi les conseils du pontife, et d' avoir quitté Tatius ; il ne cherche pas à déguiser ses fautes, il oublie plutôt ses exploits. Tullus l' écoute, et ne sent plus ses

maux : sa tendresse suspend ses douleurs. Mais il leve les yeux vers le ciel, en apprenant qu' Hersilie enflamme le coeur de Numa : cruel amour ! S' écrie-t-il, je reconnois bien là tes coups ! Tu fais brûler ce vertueux jeune homme pour la fille de ce roi impie qui nous força, par la plus cruelle injure, de devenir ses alliés ; qui se servit du nom des dieux pour nous attirer dans le piege et pour plonger la Sabinie dans l' opprobre et dans le deuil ! ô mon cher fils, de quels périls je te vois environné ! Tu te crois au comble du bonheur, parceque Romulus t' a promis sa fille : et moi je pleure sur les maux affreux que va causer cet hyménée. à peine seras-tu le gendre de Romulus, que tu perdras l' amour des sabins : tu seras suspect à Tatius même ; tu deviendras peut-être son ennemi. Car ne te flatte pas de voir

durer toujours l' intelligence qui subsiste
entre les deux rois ; la haine vit au fond
de leurs coeurs : la moindre étincelle fera
éclater l' incendie ; et tu seras forcé de
choisir entre le pere de ton épouse, ou le

p171

parent, l' ami de ton pere ; entre ton roi
légitime, le plus juste, le plus vertueux
des hommes, et un roi de brigands qui
n' a jamais connu de droit que la force,
de vertu que la valeur, dont le premier
exploit fut d' égorger son propre frere, et
qui scella son alliance avec les sabins par
le sang de Pompilius... tu frémis ! Voilà
pourtant quel est celui que tu dois
appeller ton pere. Dieux immortels !
Détournez mes funestes présages, ou arrachez
de ce coeur innocent le trait empoisonné
qui doit détruire en lui la vertu, la piété,
et l' amour sacré de la patrie.
Ainsi parloit le vieillard ; et Numa, les
yeux baissés, n' osoit répondre : le seul
nom de Pompilius l' avoit interdit. Tullus
a pitié de sa douleur ; il craint de trop
l' affliger par ses réflexions sévères ; et,
rompant ce pénible entretien, il remet à
un autre instant les vérités qu' il veut
encore lui dire. Ainsi le disciple d' Esculape
divise le remede salulaire, mais violent,
qui doit guérir son foible malade.
Dès ce moment, Numa se charge lui

p172

seul de tous les soins qu' on rend au
pontife. Le jour, la nuit, toujours à ses côtés,
toujours occupé de l' espoir de le sauver,
ou de la crainte de le perdre, il veille sur
tous ses instants, il souffre de tous ses
maux : la tendre mere qui garde son fils
au lit de mort n' a pas plus de zele, plus
d' attention, plus de patience, que Numa.
Si Tullus prend un breuvage, c' est de la
main de son fils ; si Tullus dit une parole,
c' est toujours son fils qui répond. Il le
plaint et l' encourage, dévore ses pleurs
pour lui sourire, affecte sans cesse une

joie, une espérance, qu'il n'a pas. Il remplit à la fois près de lui l'office d'ami, de fils et d'esclave, suffit seul pour tous ces devoirs ; et le vainqueur de Léo n'a pas trouvé dans sa victoire un plaisir si doux, si touchant pour son âme, qu'il en éprouve à servir son bienfaiteur.

Mais en peu de jours le mal augmente ; et la dernière heure de Tullus approche. Ce moment n'a rien qui l'effraie : le vénérable pontife a toujours vécu pour mourir. à chaque moment de sa vie, il

p173

a toujours été prêt à paraître devant le redoutable juge ; tous ses jours se sont ressemblés, et l'instant qui va finir ses maux va commencer sa récompense. Il n'est occupé que de Numa ; il fait éloigner tous les témoins, prend sa main qu'il serre dans la sienne, et lui dit ces paroles : mon fils, je vais mourir. Les soins que tu m'as rendus ont fait plus que t'acquitter avec moi : c'est Tullus qui te doit de la reconnaissance ; et il est doux pour lui d'emporter au tombeau ce sentiment. Mais dans une heure je n'aurai plus besoin de Numa ; et Numa aura peut-être bientôt besoin de Tullus. ô mon fils, que cette idée me rend la mort douloureuse ! Ton amour pour Hersilie remplit mes derniers moments d'amertume et d'effroi. Ton cœur s'est abusé, n'en doute point : pressé du besoin d'aimer, il s'est enflammé pour le premier objet qui l'a séduit ; et d'un court moment d'ivresse il a fait une longue erreur. Numa, il est deux amours, nés pour le bonheur et pour le malheur du monde.

p174

L'un, le plus commun, le plus brûlant peut-être, est celui qui te consume. Son empire est fondé sur les sens ; il naît par eux, et vit par eux : il n'habite pas notre cœur, il coule dans nos veines ; il n'élève pas notre âme, il la subjugue ; il n'a pas

besoin d'estimer, il ne desire que de jouir.
Cet amour méprisable n'a rien de commun
avec notre ame : juge si la félicité
peut venir de lui. Non, mon fils, les dieux
ne lui ont donné de pouvoir sur l'homme,
que pour humilier notre orgueil.
L'autre amour, présent céleste, naît
de l'estime, et vit par elle. Il est moins
passion que vertu ; il n'a point de
transports fougueux, il ne connoît que les
sentiments tendres. Celui-là réside dans
l'ame ; il l'échauffe sans la consumer,
l'éclaire et ne la brûle pas : il lui fournit
la seule nourriture qui lui soit propre, le
desir d'atteindre à toutes les perfections.
Ses plaisirs sont toujours purs ; ses peines
mêmes ont des charmes. Au milieu des
plus grandes souffrances, il jouit d'une
douce paix ; et c'est cette paix qui seule

p175

rend heureux. Tu l'éprouveras, mon fils ;
tu sentiras que les honneurs, les richesses,
la volupté, la gloire même, ne remplacent
point cette paix que donne la seule innocence ;
et la vieillesse, qui détruit tout,
semble en augmenter la douceur.
C'est à toi, mon fils, de me dire
auquel de ces deux amours ressemble celui
que tu sens. Ô Numa, crois un pere qui
t'aime, et qui ne regrette de la vie que le
plaisir de veiller sur ton bonheur. Tu ne
le trouveras jamais ce bonheur, tant que tu
ne pourras pas commander à toi-même,
tant que tu n'auras pas sur tes passions
un empire souverain. Garde-toi sur-tout
de penser que cet empire soit
impossible à notre foiblesse. Descends dans
toi-même, mon fils, et tu trouveras toujours
une vertu toute prête à combattre le vice
qui veut te séduire. Si la beauté enflamme
tes sens ; la sagesse est là pour te
défendre : si de trop grands travaux te lassent ;
le courage vient te soutenir : si l'injustice
te révolte ; l'amour de l'ordre te rend
soumis : et si le malheur t'accable ; la

p176

patience vient à ton secours. Ainsi, dans toutes les situations de ton ame, le ciel t' a muni d' un consolateur ou d' un soutien. Profite donc des bienfaits du créateur, et cesse de te croire foible pour te réserver le droit de tomber.

Mais je sens que la mort s' approche, et que ma voix va s' éteindre. ô mon cher fils, je t' en conjure, étouffe un fatal amour qui doit te rendre à jamais malheureux. Je n' ai plus qu' un mot à te dire : tu conviens toi-même que cette passion, à peine naissante, te fit oublier Tullus ; qui peut te répondre qu' elle ne te fera pas oublier la vertu ? J' ai vu que tu m' aimois autant qu' elle !

Telles furent les dernieres paroles de Tullus. Il expira bientôt dans les bras de Numa, en lui parlant encore de sa tendresse, en lui adressant son dernier soupir.

Quelque prévue que fût cette mort, elle pensa coûter la vie au fils de Pompilius. Il fallut l' arracher de dessus le corps du pontife ; il fallut veiller sur son désespoir.

p177

épuisé par les veilles, par la douleur, noyé dans les larmes, et se refusant toute nourriture, Numa voulut porter lui-même sur le bûcher le corps de son bienfaiteur.

On le vit s' avancer à la tête des prêtres et de tous les habitants de la Sabinie, pâle, hâve, baigné de pleurs, et chargé de ce fardeau si cher. Il le pose sur le bûcher, il le regarde long-temps d' un oeil fixe, l' embrasse mille fois, et ne peut se résoudre à s' en éloigner.

ô mon pere ! S' écrioit-il avec des sanglots, je ne vous reverrai donc plus ! Je ne vous reverrai jamais ! Cette bouche ne m' assurera plus de votre amour ! Ces yeux ne se rouvriront plus pour me regarder avec tendresse ! ô dieux, qui m' aviez déjà privé des auteurs de mes jours, pourquoi me faire éprouver deux fois cet affreux malheur ? Oui, c' est aujourd' hui que je perds encore et Pompilius, et ma mere, et mon maître, et mon bienfaiteur : tous les biens que le ciel donne à l' homme

pour le soutenir, pour le consoler, tous
me sont ravis dans Tullus. La terre est

p178

vuide pour moi : je n' y retrouverai plus
Tullus ! Venez, venez vous joindre à moi,
vous, pauvres, vous, infortunés, qui
restez aussi orphelins ; notre malheur nous
rend freres : venez, venez baiser encore
ces restes froids et inanimés du bon pere
que nous avons perdu.
à ces mots, tous les pauvres s' avancent,
tous les sabins jettent des cris. On
ne peut plus distinguer de paroles, on
n' entend que des sons inarticulés et de
profonds gémissements. Ils redoublerent
dès que l' on vit la flamme s' élever en
ondoyant. Numa, par un mouvement involontaire,
s' élance pour reprendre le corps ;
mais on l' arrête, et le feu a
bientôt consumé la dépouille mortelle du plus
juste des hommes. Alors un profond
silence succede aux cris douloureux. Les
sabins, les prêtres, Numa lui-même,
regardent d' un oeil morne cet amas de
cendres, seul reste de celui qu' ils
pleurent : tous considerent avec une douleur
muette la poussiere de l' homme de bien.
Cependant on éteint avec du vin les

p179

restes du bûcher, on recueille la cendre
de Tullus, on la dépose dans une urne ;
et Numa la porte dans le même caveau,
sur la même tombe, où repose l' urne de
sa mere. Soyez unies, dit-il, cendres que
j' adore ; soyez-le après le trépas, comme
les ames qui vous animoient l' étoient
pendant votre vie. Puissent ces ames
pures et heureuses se féliciter dans l' élysée,
sinon des vertus de leur fils, du moins
de sa tendresse et de sa piété ! Alors il
coupe sa longue chevelure blonde, et la
consacre aux mânes de Tullus. Il immole
dix brebis noires à l' érebe ; et ce sacrifice
finit des funérailles si touchantes.
Après avoir rempli ces tristes devoirs,

Numa se met en marche pour rejoindre
l'armée, méditant les conseils de Tullus.
Mais c'est en vain qu'il s'avoue à lui-même
la vérité de ses avis, les dangers dont il
va s'entourer, la douleur qu'il va causer
à Tatius et à son peuple ; c'est en vain
qu'il éprouve une secrète horreur, en
songeant qu'il sera le gendre de celui qui
causa la mort de ses parents : l'image

p180

d'Hersilie, la crainte de la voir passer
entre les bras d'un rival, tous les transports
de l'amour, tous les tourments de la
jalousie, se réunissent pour l'emporter sur
sa pitié, sur sa raison. Numa gémit de
désobéir aux derniers préceptes du pontife ; il
conjure, en pleurant, ses mânes de lui
pardonner sa foiblesse : car depuis la mort
de Tullus Numa crut toujours que son
ombre étoit le témoin assidu de toutes
ses actions, de ses plus secrètes pensées ;
et c'est cette crainte salutaire qui lui
valut tant de vertus.

Numa espéroit retrouver l'armée sur les
frontières des herniques : mais il apprit à
Trébie, que Romulus, avec la moitié de
ses troupes, étoit allé surprendre
Préneste ; tandis qu'Hersilie, avec l'autre
moitié, marchoit contre le roi des
herniques. Le refus qu'avoit fait ce prince de
laisser passer les romains, quand ils
alloient attaquer les marse, avoit semblé
un outrage à l'implacable Romulus. Il
avoit prescrit à sa fille d'en prendre une
affreuse vengeance ; et la cruelle
princesse ne lui avoit que trop obéi.

p181

Numa, qui croit voir des dangers dans
l'expédition d'Hersilie, brûle d'être
auprès de son amante, et marche le jour
et la nuit pour la rejoindre plutôt. Quelle
est sa surprise, quelle est sa douleur, en
mettant le pied sur les terres des herniques !
Hersilie a marqué son passage par
la ruine et la désolation. Ses foibles

ennemis ont fui devant elle ; Hersilie les a
poursuivis le fer et la flamme à la main.
Les épis couchés sur la terre ont été
broyés par les pieds des chevaux ; les
arbres sont coupés à hauteur d' homme, et
leurs branches dispersées attestent par
quelques fruits leur ancienne fertilité :
les villages réduits en cendres fument
encore de l' incendie. Le glaive a immolé
tous ceux qui n' ont pas fui assez tôt : le
cadavre du laboureur est auprès de sa
charrue brisée ; la mere dépouillée et
meurtrie tient son enfant mort sur son
sein ; l' époux et l' épouse égorgés sont
étendus l' un auprès de l' autre, et leurs
bras sanglants et roidis sont restés
entrelacés. De longs ruisseaux de sang vont

p182

se perdre dans des monceaux de cendres ;
et des vautours affamés, seuls êtres
vivants dans ces demeures désolées, se
disputent à grands cris les affreux
présents d' Hersilie.
ô dieux immortels ! S' écrit Numa ; et
voilà celle dont je serois l' époux ! Et voilà
la pompe de mon hyménée ! Hersilie !
Est-il possible que vous ayez commis ces
horreurs ! Romulus les avoit prescrites :
mais étoit-ce à vous, étoit-ce à sa
fille de s' en charger ! Ah ! Quel que soit
le respect que l' on doive à son pere, à
son monarque, on en doit davantage à
soi-même, à l' humanité ; et quand un
roi ordonne le crime, on meurt plutôt
que d' obéir. Et moi, qui venois la
défendre, moi, qui volois pour la
défendre, moi, qui volois pour la
secourir, je ne marche que sur ses victimes !
Je foule une terre humide du sang qu' elle
a répandu ! Exécrable droit de la guerre,
voilà donc ce que tu permets ! Voilà ce
qu' ont produit mes exploits, et les suites
de cette gloire pour laquelle j' ai tout
quitté ! Oui, j' ai oublié Tullus, j' ai

p183

abandonné Tatius, pour devenir le compagnon
des tigres qui ont versé tant de sang : j' ai
égalé leur fureur dans les combats ; et je
me suis cru un héros ! ô Tullus,
pardonne-moi cette affreuse erreur : je la
rejette à jamais de mon ame. Le vrai
héros est celui qui défend sa patrie
attaquée ; mais le roi, mais le guerrier qui
répand une seule goutte de sang qu' il
auroit pu épargner, n' est plus qu' une bête
féroce, que les hommes louent,
parce-qu' ils ne peuvent l' enchaîner.
Numa s' éloigne alors de cette scene
de carnage ; il renonce à suivre les
traces d' Hersilie, de peur d' avoir encore à
rougir de son amante : il revient sur ses
pas, sort du pays des herniques ; et, le
coeur flétri, humilié d' être un guerrier, il
prend le chemin de Rome.
Déjà toute l' armée y étoit rentrée. Au
moment de l' arrivée de Numa, Romulus
remercioit les dieux au capitole de tout
le mal qu' il avoit fait aux hommes, et
s' efforçoit, pour ennoblir ses cruautés,
d' y associer les immortels.

p184

Numa se rend au capitole, où Tatius,
sa fille, et les sabins, étoient aussi. Il
monte ; et du plus loin que le bon roi
l' aperçoit, il court, aussi vite que son
âge le lui permet, et presse dans ses bras
le fils de Pompilius. Le vieillard pleure
de joie de le revoir ; il pleure bientôt de
tristesse, en apprenant la mort de Tullus.
Ô malheur de la vieillesse ! S' écrit-il, on
survit donc à tout ce qu' on aime ! Numa,
je n' ai plus que ma fille et toi : je vais
réunir sur vous deux tous les sentiments
de mon ame, et j' ai du moins l' heureuse
espérance de finir mes jours avant vous.
En disant ces mots, il prend la main
de sa fille, la joint à celle de Numa, et les
serre contre son coeur. Tatia rougit, et
sent trembler sa main en touchant celle
de Numa : elle baisse les yeux vers la
terre, et n' ose regarder le héros.
Mais le héros cherchoit Hersilie ; il la
découvre auprès de Romulus. Cette vue
rend à son amour toute sa force, toute
sa violence, et détruit en un moment

l' effet des conseils de Tullus. Numa se

p185

hâte de rendre au bon roi ses tendres caresses ; et, se dégageant de ses bras, saluant froidement sa fille, il se presse de joindre Romulus.

Le roi de Rome l' embrasse ; et, le présentant à son peuple, il commande le silence.

Romains, s' écrie-t-il, vous m' avez vu triompher ; mais c' étoit à Numa de triompher à ma place : c' est à Numa que je dois ma victoire ; et je lui donne pour récompense celle que tant de rois ont vainement brigüée, celle qui dédaigna tant de héros, ma fille.

à cette parole, les romains poussent des cris de joie : les sabins gardent un morne silence ; Tatius demeure immobile, comme un homme qui vient de voir tomber la foudre à ses pieds ; Tatia pâlit, et se rapproche de son pere.

Hersilie la remarque, et fixe sur elle des yeux mécontents. Numa, couvert de rougeur, promene des regards inquiets sur Tatia, sur Hersilie, sur les sabins, et sur Tatius. Romulus, sans être ému, continue :

p186

demain cet auguste hyménée s' accomplira sur cet autel chargé des dépouilles de l' Italie : je le consacrerai par des jeux solennels, qui dureront dix jours.

Au mot de jeux, les sabins se regardent en fronçant le sourcil, Tatius leve les yeux au ciel, Numa baisse les siens vers la terre.

Romains, poursuit Romulus, après avoir acquitté les dettes de la reconnaissance, je m' occuperai de nouveau de vos intérêts. Je viens de conquérir le pays des auronces ; mais cette augmentation de votre territoire vous doit être peu avantageuse, tant que vous en serez séparés par les volsques. Il est un moyen de la rendre utile, c' est de soumettre les

volsques ; et dans dix jours je marche contre eux. Romains, vous êtes nés pour la guerre : vous ne pouvez vous agrandir, vous soutenir même, que par elle. La paix seroit pour vous le plus grand des fléaux : elle amolliroit vos courages, elle affoiblirait vos bras invincibles. Jugez de l' avantage que vous aurez toujours sur les

p187

autres nations, lorsque, ne quittant jamais les armes, vous perfectionnant sans cesse dans l' art difficile des héros, vous attaquerez un ennemi énervé par une longue paix : quand même, ce qui est impossible, son courage seroit égal au vôtre, il ne pourra vous opposer ni des forces ni une expérience égales. Avant que ces foibles adversaires se soient aguerris en combattant contre vous, avant qu' ils aient appris de vous l' art terrible dans lequel vous serez maîtres, ils seront défaits et soumis. Ainsi, attaquant tour-à-tour tous les peuples de l' Italie, les divisant pour mieux les vaincre, vous alliant avec les foibles, et les accablant après vous en être servis, vous parviendrez en peu de temps à la conquête du monde, promise à Rome par Jupiter. Toutes les voies sont permises pour accomplir les volontés des dieux ; et la victoire justifie tous les moyens qui l' ont procurée. Romains, ne songez qu' à la guerre ; qu' elle soit votre unique science, votre seule occupation. Laissez, laissez les autres

p188

peuples cultiver un sol ingrat qu' ils arrosent de leurs sueurs ; laissez-les s' occuper du soin d' acquérir des trésors par le commerce, par l' industrie, par toutes ces viles inventions de la faiblesse : vous moissonnerez le blé qu' ils sement, vous dissiperez les richesses qu' ils amassent. Ils sont les enfants de la terre, c' est à eux de la cultiver : vous êtes les fils du dieu Mars, votre seul métier c' est de vaincre.

Romains, guerre éternelle avec tout ce qui refusera le joug. L' univers est votre héritage, tous ceux qui l' occupent sont des usurpateurs de vos biens : n' interrompez jamais la noble tâche de reprendre ce qui est à vous.

Ainsi parle Romulus, l' armée applaudit, et le peuple murmure. On entend dans l' assemblée un bruit semblable au bourdonnement des abeilles, quand elles sortent en foule d' une ruche que l' on veut dépouiller de son miel.

Tatius se recueille un moment, regarde le peuple avec des yeux attendris ; et, debout sur le tribunal où il siégeoit vis-à-vis

p189

de Romulus, il leve son sceptre d' or, et demande qu' on l' écoute. Son air vénérable, ses cheveux blancs, la bonté, la douceur, peintes dans ses yeux, impriment un saint respect. Romulus inquiet et surpris jette sur lui des regards farouches ; ses sourcils noirs se rapprochent, la colere est déjà sur son front. Tel, dans l' assemblée des dieux, le terrible Jupiter regarderoit Saturne s' opposant à ses décrets.

Roi, mon égal et mon collègue, lui dit le bon Tatius, il n' est pas un seul romain qui admire plus que moi ta valeur, tes talents guerriers, et ton amour pour la gloire. Je jouis de tes triomphes autant que toi-même, et j' aime à me rappeler que, dans le long cours de ma vie, je n' ai pas vu de héros que je puisse te comparer. Mais ce beau titre de héros ne suffit pas quand on est roi : il en est un plus doux, et encore plus glorieux, c' est celui de pere. Regarde cette portion de tes sujets couverts de cuirasses et armés de lances ; ce sont tes enfants sans doute, et tu les

p190

traites comme tels : mais regarde cette portion, dix fois plus nombreuse, couverte de misérables lambeaux,

parce-qu' au lieu de se vêtir ils ont payé ces cuirasses brillantes ; ce sont aussi tes enfants, et tu les traites en ennemis : tu leur enleves leur pain, leurs époux et leurs fils ; tes lauriers sont baignés de leurs larmes, et chacune de tes victoires est achetée de leur substance et de leur sang. Romulus, il est temps de les laisser respirer ; il est temps que tu permettes de vivre à ceux dont les peres sont morts pour toi. Cesse donc de faire égorger des hommes, et cesse sur-tout de dire que c' est pour accomplir les décrets des dieux. Les dieux ne peuvent vouloir que le bonheur des humains : leur premier don fut l' âge d' or ; et quand l' olympe assemblé donna la victoire à Minerve, ce fut pour avoir produit l' olivier. Un seul de ces dieux, Saturne, a régné dans l' Italie : souviens-toi comment il régna ; et ne calomnie plus les immortels, en disant qu' ils ordonnent le carnage.

p191

Tu prétends que les romains ne peuvent subsister que par la guerre. Montre-moi donc une seule nation qui subsiste par cet affreux moyen ; et dis-moi par où sont périés les peuples qui ont disparu de la face du monde. Est-ce par la guerre que la malheureuse Thebes a conservé sa grandeur ? Elle vainquit cependant les sept rois de l' Argolide, et sa victoire causa sa ruine. Est-ce par la guerre que tes ancêtres les troyens ont maintenu leur puissance en Asie ? La guerre est la maladie des états : ceux qui en souffrent le plus souvent, finissent par succomber. Roi, mon collègue, je t' en conjure au nom de ce peuple qui a tant prodigué son sang pour toi, laisse à ce sang le temps de revenir dans ses veines épuisées. Personne ne nous attaque ; tes conquêtes sont assez grandes : occupons-nous de rendre heureux les peuples que ton bras a soumis. Hélas ! Malgré ma vigilance, je ne puis suffire à punir toutes les injustices, à soulager tous les infortunés : aide-moi dans ce noble emploi.

Parcourons ensemble nos états, déjà si grands
par ta vaillance ; et, quand nous aurons
séché tous les pleurs, enrichi tous les
indigents, quand enfin il n' y aura plus de
malheureux dans notre empire, alors
je te laisserai partir pour en reculer les
frontieres.

Il dit, et Romulus frémissait ; tout le
peuple pousoit des cris, l' armée même
étoit émue. Romulus se prépare à
répondre ; et l' on peut juger à son air que ce
n' est pas pour accorder la paix. Mais
tout-à-coup le peuple se presse, arrive en
foule près de lui, et ne le laisse pas
commencer son discours. Femmes, vieillards,
enfants, tous sont à genoux, tous lui
tendent les bras, en criant, la paix ! La paix !
Fils des dieux, donne-nous la paix ! Nous
demandons grace ; prends nos biens si
tu veux, mais accorde-nous la paix.
ô mes enfants ! Leur dit Tatius baigné
de pleurs et hors de lui-même, vous
l' aurez ; je vous la promets. Je l' ai demandée
à Romulus au nom de la tendresse et de
l' amitié, je l' exige à présent comme son

collegue, comme son égal en pouvoir et
en dignité. S' il me la refuse, romains,
j' irai, j' irai à votre tête me placer à la
porte de Rome : là, nous l' attendrons
avec son armée, nous embrasserons la
terre, et nous verrons si ces barbares
oseront fouler aux pieds leur roi, leurs
meres et leurs enfants.

à ces mots, toute l' armée jette un cri :
non, jamais ! Non, jamais ! Dit-elle.

Chaque soldat jette ses armes, chaque
soldat se mêle avec le peuple, tombe à
genoux, embrasse sa mere, son fils, et
crie avec eux : la paix !

Le terrible Romulus, forcé de céder
pour la premiere fois de sa vie, dissimule
sa fureur, accorde une treve, d' un air
farouche, et se retire précipitamment dans
son palais. Il étoit toujours suivi de ses
gardes, nommés Céleres, qu' il avoit créés
pour être sans cesse près de lui.

à peine a-t-il quitté l'assemblée,
qu' exhalant la colere qui surchargeoit son
coeur, il éclate en imprécations contre
Tatius, et laisse échapper dans son

p194

transport ces paroles indiscrettes qui causerent
tant de malheurs : jusques à quand ce
vieillard importun mettra-t-il des entraves
à ma gloire ? Je n' ai donc pas un ami
qui puisse m' en délivrer ! Ces mots
affreux ne furent que trop entendus
par les céleres.

Hersilie avoit suivi Romulus, et Numa
n' avoit pas osé suivre Hersilie. Appuyé
contre une colonne, les yeux baissés,
pensif, comparant en lui-même les
vertus de Tatius avec les fureurs de
celui qui alloit devenir son pere, il
demeuroit enseveli dans une profonde rêverie.

Tatius s' approche de lui : gendre de
Romulus, dit-il en lui tendant la main,
veux-tu me faire aussi la guerre ?
Ces paroles font couler les pleurs de
Numa ; il tombe aux genoux du bon roi :
ô mon pere ! S' écrie-t-il, je n' ose vous
envisager ; pardonnez...

je te pardonne tout, interrompit le
vieillard, si tu me promets de m' aimer
toujours. Tu as disposé de toi, sans me
le dire ; tu as contracté une alliance peu

p195

agréable à nos sabins ; je doute que le
vénérable Tullus te l' ait conseillée : mais
enfin, si elle te rend heureux, nous
devons tous l' approuver. Numa, je voulois
être ton pere ; c' est Romulus qui jouira
de ce bonheur : je ne puis te cacher que
je le lui envie. Ah ! S' il n' en remplit pas
bien les tendres fonctions, si son coeur
ne sent pas assez le prix d' un nom qui
m' eût été si doux, Numa, mon sein
paternel te sera toujours ouvert ; et Tatius
te devra de la reconnoissance, si tu le
choisis pour ton consolateur.
En disant ces mots, il s' éloigne, et laisse

Numa interdit, plein de trouble, de remords et d' amour.
Numa dans cette agitation espere trouver du calme auprès d' Hersilie ; il court au palais de Romulus, et voit les apprêts de son hyménée. Cette vue le transporte de joie : mais cette joie n' est pas pure ; un sentiment de crainte la corrompt. Il parle à celle qu' il aime, il entend de sa bouche l' aveu qu' il en est aimé ; et le ravissement que cet aveu lui cause ne peut chasser de

p196

son coeur un secret effroi qui le glace. Il contemple Hersilie, il trouve dans ses yeux l' amour ; mais il ne peut y trouver la paix. Numa se tourmente et s' agite ; il se répète cent fois que le lendemain est le jour de son bonheur : une voix s' élève au fond de son ame, et lui crie que le bonheur est loin de lui. Cette voix lui fait des reproches : Numa s' assure en vain qu' ils ne sont pas mérités ; son coeur désavoue toujours les raisons que son esprit lui donne.

Enfin, accablé de soucis, glacé de crainte, consumé d' amour, il porte ses pas vers le bois d' égérie, où il trouva pour la premiere fois celle dont il va devenir l' époux. Il veut revoir ces lieux chers à son ame ; il se rappelle le songe mystérieux qu' il a fait : il espere qu' en portant ses voeux au temple de Minerve, cette déesse lui rendra ce calme dont il sent qu' il a tant besoin.

Il marche : le jour étoit sur son déclin. à peine à l' entrée du bois, Numa entend des cris plaintifs : il croit reconnoître cette

p197

voix mourante ; et, le glaive à la main, il vole à ces douloureux accents... quel spectacle frappe sa vue ! Tatius mourant sous les poignards de quatre assassins. Numa jette un cri, et immole deux de ces scélérats ; les autres épouvantés prennent la fuite. Mais Tatius est frappé ; son

sang coule en abondance : le malheureux
vieillard n' a plus qu' un instant à vivre.
Numa l' embrasse en poussant des cris :
il visite ses blessures, déchire ses habits,
étanche le sang ; et soutenant le bon roi,
il le souleve, et veut le porter jusqu' à
Rome.

Arrête, arrête, mon fils, lui dit
Tatius : tes soins me sont inutiles. Je sens
que je vais expirer, et je remercie les dieux
de rendre mon dernier soupir dans tes
bras. Numa, je meurs des coups de
Romulus. J' ai reconnu les meurtriers : ils
sont du nombre des céleres ; et, en me
frappant, ils m' ont dit que c' étoient là les
prémices de la paix que j' avois procurée
aux romains. Ton amour pour Hersilie,
ton alliance avec mon assassin, te défendent

p198

de venger ma mort : mais j' attends
de toi une grace plus chere. Il me reste
une fille, Numa ; et cette infortunée n' a
plus de parent, n' a plus d' appui, que toi
seul. La noblesse de sa race, ses droits au
trône des sabins, la rendront criminelle
aux yeux de Romulus : si tu ne la défends,
elle périt. Jure-moi donc, ô mon cher fils,
de veiller sur les jours de ma fille, d' être
son protecteur, son soutien, de lui tenir
lieu de frere. Hélas ! J' avois espéré qu' elle
t' appelleroit d' un autre nom : dès le
premier instant où je te vis, j' avois formé le
projet de te donner Tatia, de te placer sur
mon trône, et de vieillir entre vous deux
sans autre dignité que celle de votre pere.
Douce illusion, trop tôt détruite, et qui
rendroit ma mort tranquille, si elle
m' abusoit encore ! Ah ! Du moins, ne refuse
pas ma priere ; prends pitié d' un vieillard
mourant, qui fut ton parent, ton ami,
l' ami de Tullus et de ton pere. Numa,
j' embrasse tes genoux ; sois le défenseur
de ma fille ; promets-moi de sauver ses
jours de veiller...

p199

je vous jure, interrompt Numa
fondant en larmes, et je prends les mânes
de ma mere et celles de Tullus pour
garants de mon serment ; je vous jure
d' exécuter votre volonté premiere, de devenir
l' époux de Tatia, de vivre et de mourir
pour elle, de partager tous ses périls, et
de détester à jamais la famille de votre
meurtrier.

J' en étois sûr ! Lui répond Tatius avec
un transport de joie ; embrasse-moi,
vertueux jeune homme : je compte sur ta
foi ; je meurs content.

Il dit, serre Numa, et expire. Numa
s' évanouit sur son corps.

LIVRE 7

p201

La nuit avoit déjà répandu ses voiles
sombres, lorsque Numa reprit ses sens.
L' aspect du cadavre sanglant de Tatius
le glace d' une nouvelle horreur, et lui
rappelle le serment qu' il a fait. Sans se
repentir, sans se plaindre, il ne songe
qu' à ce qu' il doit au bon roi ; et craignant
que son corps ne soit enlevé s' il
l' abandonne un seul instant, il le charge sur ses
épaules, et regagne la ville à pas lents.
Arrivé aux premieres gardes, il appelle
des soldats sabins, leur remet son
fardeau, leur ordonne de le porter avec
respect jusqu' au palais de Tatia ; et, d' un
pas rapide, il les precede, pour préparer
cette malheureuse princesse à l' affreuse
nouvelle qu' elle doit apprendre.
Hélas ! La tendre Tatia, inquiete de
l' absence de son pere, sembloit prévoir
son malheur. Seule, à la lueur d' une
lampe, filant un vêtement de pourpre pour
le plus chéri des rois, cent fois elle

p202

interrompoit son ouvrage, et comptoit, en
souponnant, les heures écoulées depuis

qu' elle n' avoit vu Tatius. Mille funestes
présages venoient l' effrayer ; une terreur
secrete glaçoit son ame ; sa main laissoit
échapper ses fuseaux, et ses yeux tristes
et mornes s' attachoient à la terre.
Tout-à-coup Numa paroît devant elle.
La douleur peinte sur son front, ses
pleurs, ses vêtements souillés de sang,
tout redouble l' effroi de Tatia. Elle se
leve tremblante ; elle n' ose l' interroger.
Fille de Tatius, lui dit le héros d' une voix
entrecoupée, c' est aujourd' hui que vous
avez besoin de cette force d' ame, de cette
patience inaltérable dont votre coeur a
pris l' habitude. Je viens le frapper du plus
rude coup : mais songez que, pour
soutenir les maux de cette triste vie, les
immortels nous ont donné la vertu et
l' amitié.
Comme il achevoit ces paroles, les
sabins arrivent, portant le corps de leur roi.
Tatia jette un cri, se précipite sur son
pere, le serre dans ses bras, et tombe

p203

privée de tout sentiment. On s' empresse ; on
la rappelle à la vie. Elle ouvre des yeux
égarés ; elle les porte sur Tatius, regarde
ses larges blessures, et ne répand pas une
larme : sa langue, attachée à son palais,
ne prononce pas une plainte ; un poids
terrible oppresse sa poitrine : fixe,
immobile, elle ne peut ni pleurer ni
respirer.
Numa, effrayé de cette douleur muette,
fait éloigner le corps de Tatius ; et alors
Tatia jette des cris perçants, et verse un
torrent de larmes : c' étoit l' espoir de
Numa. Sûr que ces larmes la soulagent, il
laisse la princesse entre les mains de ses
femmes, et va donner des ordres pour
que le corps du roi, après avoir été lavé
dans des liqueurs parfumées, soit déposé
sur un lit de pourpre. Il place lui-même
des gardes autour du palais de Tatia ; et
après s' être acquitté de ces tristes devoirs,
il se dispose au plus pénible de tous, à
celui d' aller annoncer à Romulus qu' il ne
peut plus être son gendre.
ô combien de sentiments l' agitent,

tandis qu' il marche vers le palais du roi !
 Il va perdre pour jamais celle qu' il adore,
 celle que personne ne peut lui ravir que
 lui-même ; il va renoncer volontairement
 à elle, le lui dire, passer à ses yeux pour
 un perfide, et supporter toute la douleur
 du sacrifice et toute la honte de paroître
 inconstant. Cette idée affreuse fait
 chanceler sa vertu : mais sa vertu reprend
 l' empire. L' ombre de Tullus, l' ombre de
 Tatius, marchent à ses côtés : elles le
 soutiennent, elles lui crient que ce sacrifice
 si douloureux est nécessaire, et qu' il ne
 trouveroit que l' opprobre et le désespoir
 dans une alliance avec le meurtrier de son
 roi, avec l' ennemi de sa famille, dans un
 hymen fondé sur un parjure, et commencé
 sous de si affreux auspices.
 Enfin il pénètre dans le palais de
 Romulus, et il trouve ce monarque à table,
 environné de ses courtisans. Les noirs
 soucis étoient sur son front ; l' inquiétude
 et le chagrin étoient peints sur son
 visage : juste et première punition du crime.
 Romulus étoit déjà instruit de l' assassinat

de Tatius : il craignoit d' être soupçonné ;
 et, tourmenté par cette crainte bien plus
 que par le remords, il gardoit un
 sombre silence que ses courtisans imitoient.
 Hersilie, debout près du roi, cherchoit à
 dissiper son chagrin par les accents de sa
 lyre, et lui chantoit la victoire du pere
 des dieux sur les titans.
 Numa se présente devant Romulus,
 et ne peut s' empêcher de frémir : l' aspect
 de l' assassin de Tatius lui cause une
 horreur dont il n' est pas maître. Cependant
 il fait un effort, baisse les yeux, comme
 s' il eût été le coupable ; et, se souvenant
 du respect dont les crimes mêmes des
 rois ne peuvent affranchir un sujet, il
 adresse ces mots au monarque :
 Romulus, des scélérats ont fait périr
 ton collègue. Mes yeux ont vu Tatius
 tomber sous quatre assassins. J' ai immolé
 deux de ces barbares ; mais les autres

m' ont échappé, et resteront peut-être
impunis, jusqu' à ce que les dieux en
prennent vengeance. Tu connois les liens du
sang qui m' attachoient au roi des sabins ;

p206

tu ne connois peut-être pas assez le
tendre respect que j' avois pour ses vertus.
Ces deux sentiments m' imposent des
devoirs grands et pénibles : j' espere les
remplir tous. Roi de Rome, j' adore Hersilie,
la vie ne m' est rien sans elle : mais j' ai
promis, j' ai juré à Tatius expirant, de
devenir l' époux de sa fille ; j' accomplirai
mon serment. Je viens te rendre ta
parole, je viens renoncer au seul bien qui
m' est cher, et te demander ton consentement
pour que je sois à jamais malheureux.
Ainsi parle Numa ; et ses yeux restent
attachés à la terre. Romulus étonné
demeure un moment sans répondre ;
Hersilie interdite laisse échapper sa lyre de
ses mains ; et les courtisans immobiles
attendent, pour se réjouir ou s' affliger, que
Romulus ait manifesté ses sentiments.
Enfin le terrible roi se leve ; et jettant
sur Numa un regard plein de fureur :
jeune homme, lui dit-il, je savois la mort
de mon collegue ; et mes ordres sont déjà
donnés pour arrêter et punir les coupables.

p207

Quel que fût ton amour pour Tatius,
tu peux t' en rapporter à un roi du soin
de venger l' assassinat d' un roi. Mais si je
sais punir le crime, je ne sais pas moins
réprimer les ambitieux. Numa, je te
défends d' épouser la fille du roi des sabins ;
ses droits au trône de son pere,
confondus avec les tiens, pourroient m' être un
jour redoutables : je lui destine un autre
époux que toi. Quant à l' affront de
refuser ma fille, il pourroit offenser tout
autre que le fils de Mars ; mais je veux bien
considérer ton âge, l' immense distance
qui nous sépare, et me souvenir sur-tout
que tu fus utile à mon armée.

Après avoir prononcé ces mots avec
un accent qu' il s' efforçoit de rendre
tranquille, Romulus sort sans attendre la
réponse de Numa. Ce malheureux amant
veut parler à Hersilie ; mais la fiere
amazone le regarde d' un oeil dédaigneux ;
passe auprès de lui sans répondre, et va
rejoindre son pere, suivie de tous les
guerriers.
Cette fierté, ce mépris d' Hersilie,

p208

percerent le coeur de Numa, mais lui
rendirent plus facile un sacrifice si
douloureux. Indigné contre Romulus, en courroux
contre sa fille, résolu d' exposer ses jours
pour rester fidele à son roi, Numa, plus
ferme et plus tranquille, retourne
précipitamment au palais de Tatia.
Fille du meilleur des monarques, lui
dit-il en l' abordant, pardonnez si, au
milieu de votre deuil et de vos larmes, je
viens vous parler d' hyménée. Votre pere,
en expirant, vous a confiée à ma foi. Sa
grande ame a été consolée du serment
que je lui ai fait de devenir votre époux ;
et Romulus me le défend ! Romulus n' en
a pas le droit. Nés sabins, vous et moi,
nous dépendions du roi des sabins : lui
obéir pendant sa vie étoit notre premier
devoir ; lui obéir après sa mort est un
devoir bien plus sacré. Je ne veux point vous
cacher que j' adorois Hersilie : mais,
depuis la mort de Tatius, l' exil, le supplice,
avec vous, me paroissent préférables au
trône avec la fille de son assassin. Si ce
sentiment vous suffit, préparez-vous à

p209

braver avec moi les menaces de Romulus ;
préparez-vous à voir la flamme du
bûcher de votre pere nous servir de
flambeau d' hymen.
Il dit : Tatia l' écoute avec une tendre
admiration. Tatia, qui depuis si
long-temps nourrissoit pour le héros une
passion secreta et malheureuse, lui répond,

en rougissant, qu' il est le maître de son sort. Numa lui engage sa foi ; et devenu plus sûr de lui par les menaces de Romulus que par tous les efforts qu' il avoit faits sur lui-même, il ne s' occupe plus que des funérailles du bon roi.

L' aurore se montre à peine, que Numa se dispose à partir avec un corps de sabins pour aller couper sur les hautes montagnes les arbres qui serviront au bûcher : sa douleur est soulagée par ces soins pieux qu' il ne confie à personne. Mais, au moment de son départ, Hersilie se présente à lui, Hersilie lui demande un entretien secret.

Ce n' est plus cette fiere amazone dont les regards tranquillement dédaigneux

p210

confondoient le téméraire qui osoit fixer sa beauté ; ce n' est plus cette héroïne de qui le bras invincible a fait mordre la poussiere à tant d' ennemis : c' est une amante au désespoir, dont les joues sont sillonnées par les larmes qu' elle a répandues, dont les yeux, fatigués de pleurer, brillent encore à travers le nuage qui les couvre ; ses cheveux, ses vêtements, sont en désordre, et l' empreinte de douleur qui a terni ses attraits leur donne cependant encore une grace plus touchante. Numa, dit-elle au héros, tu vois où me réduit l' amour : Hersilie vient te chercher dans ton palais ; Hersilie suppliante vient peut-être essayer un refus. Ah ! Si tu connois ma fierté, tu dois juger combien tu m' es cher, tu dois apprendre... mais tu ne le sais que trop, ingrat : je veux m' épargner l' humiliation de te le dire peut-être en vain ; je veux, sans m' occuper de moi-même, ne te parler que de toi seul.

Je te connois, Numa ; je suis sûre que la défense de mon pere te fera presser

p211

ton hymen avec la fille de Tatius : mais

tu ne connois pas mon pere, si tu penses
qu' il te le pardonne. Sois certain qu' à
l' instant même où tu oseras braver ses
ordres, ta tête tombera sous la hache des
licteurs. Cette crainte ne t' arrêtera pas
sans doute : mais tu ne périras pas seul ;
le sang de Tatia doit couler avec le tien.
Et crois-tu que ce Tatius, dont la
mémoire t' est si chere, ne te demanderoit
pas à genoux de sauver les jours de sa
fille ? Lorsqu' il te fit promettre de
devenir son époux, il crut lui donner un
protecteur, il crut l' arracher à tous les
périls : mais si cet hyménée est pour Tatia
un arrêt de mort, si ta fidélité cause sa
perte, tu manques le premier aux intentions
de son pere, tu commets un crime
envers Tatius même.
Je ne te parle pas de moi ; de moi,
ingrat, qui croyois être aimée ; de moi,
pour qui tu prodiguas ton sang. Hélas !
Moins heureuse, je n' ai rien fait pour
Numa ; mais il a tant de droits à ma
reconnaissance, que je regarde ses propres

p212

bienfaits comme des gages éternels qui
doivent l' attacher à moi. Oui, Numa,
c' est pour Hersilie que tu devins un
héros ; c' est à elle que tu donnas ce bouclier
céleste qui l' a rendue invincible ; c' est
elle dont tu sauvas les jours, en te jettant
au devant du trait de Léo ; je te dois ma
gloire, je te dois la vie : et tu voudrois
m' abandonner, après m' avoir imposé le
devoir, l' obligation de t' adorer ! Pourquoi
donc sauvois-tu mes jours ? Pourquoi
devenois-tu pour moi seule le plus grand, le
plus aimable des héros ? Réponds-moi :
dis ; t' ai-je déplu ? As-tu quelque reproche
à me faire ? Ne t' ai-je pas marqué assez
d' amour ? Ah ! Pardonne à la fille de
Romulus, à (...) qui n' avoit jamais baissé les
yeux vers les rois qui l' ont adorée ;
pardonne-lui d' avoir voulu cacher les
premiers feux dont elle ait brûlé. Va, j' en
ai souffert plus que toi ; la violence que
je faisois à mon coeur me punissoit assez
de mon orgueil. Cet orgueil, tu vois ce
qu' il est devenu : regarde-moi, je suis à
tes pieds, je pleure à tes genoux. Numa,

baisse les yeux, reconnois Hersilie ; et ose te plaindre de sa fierté.
 Numa, respirant à peine, craignoit de regarder Hersilie. Il ne se sentoit que trop affoibli par le seul son de sa voix. Numa voyoit à ses pieds celle qu' il aimoit plus que sa vie ; il l' entendoit lui répéter qu' elle n' adoroit que lui seul. à mesure qu' elle parloit, toutes les résolutions du héros s' évanouissoient peu à peu, comme les neiges qui couvrent une montagne se fondent et disparaissent à mesure que le soleil en éclaire le sommet.
 Numa, le sage Numa, commençoit à goûter les raisons d' Hersilie ; son coeur, brûlant d' amour, attendri, pénétré des dernieres paroles de la princesse, alloit peut-être céder, quand le vieux Métius, le général des sabins, vient interrompre ce dangereux entretien.
 Fils de Pompilius, dit-il d' une voix triste et sévère, nos sabins en deuil vous demandent ; ce peuple, qui a perdu son pere, veut voir l' héritier de ses vertus. Venez, prince, venez soulager leur juste

douleur, en leur promettant de les aimer comme Tatius les aimoit, en leur jurant de soutenir et de défendre la digne fille du meilleur des rois.
 Aussitôt on entend aux portes du palais les cris, les gémissements, de tout le peuple. à travers les accents de douleur, le nom de Numa se distingue. Qu' il vienne ce vertueux Numa ! S' écrioient-ils ; qu' il paroisse, notre héros, notre ami, le seul qui reste de nos princes, l' unique espoir d' un peuple désolé ! Venez, Numa, venez nous instruire des dernieres volontés de notre bon roi : vous nous verrez mourir pour les suivre.
 Ces paroles, ces cris, la présence de Métius fondant en larmes, le sang de Tatius dont la tunique de Numa est encore teinte, et qui semble demander vengeance, tout rend à lui-même le héros, au moment où le héros alloit s' oublier.

Hersilie ! S'écrite-t-il, Hersilie ! Je vous adore ; vous m'êtes cent fois plus chère que la vie : mais mon devoir m'est plus cher que vous. Les dieux qui ont les yeux sur moi,

p215

ce peuple à qui je dois l'exemple, mon cœur que je ne puis tromper, tout m'impose la loi terrible d'accomplir le serment que j'ai fait. J'en ai pris à témoin les mânes de ma mère ; quelque douloureux qu'il soit, le sacrifice se consommera. Je sens que j'en mourrai ; mais... non, barbare ! Non, tu n'en mourras pas, interrompit Hersilie avec l'accent de la fureur : je détournerai sur une autre la colère de mon père ; je lui marquerai la victime qu'il doit frapper : toi, tu vivras ; tu vivras pour souffrir une plus longue punition de ton crime, pour me donner le temps et les moyens d'assouvir ma juste vengeance. Perfide, tu n'oses rompre un serment que t'arracha Tatius ! Comptes-tu pour rien ceux que tu m'as faits ? Te les avois-je demandés, ingrat, qui, sous l'apparence de la vertu, caches l'ambitieux projet de te faire roi des Sabins, et d'arracher un trône à mon père ? Tremble du sort qui te menace ; tremble des maux que tu te prépares : ne te flatte pas de leur échapper. Le seul nom de Romulus

p216

t'environnera par-tout d'ennemis. Errant, persécuté, banni, tu traîneras ton infortune et ta fausse vertu chez tous les peuples de l'Italie, qui te rejeteront de leur sein. En proie aux remords dévorants, pour avoir causé la mort de ton épouse, pour avoir abandonné ton amante, tu pleureras à tous les instants le crime de ton inconstance. Tu regretteras Hersilie, tu tendras vers elle des mains suppliantes ; Hersilie n'en sera que plus animée à te persécuter. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je te poursuivrai, la flamme à la main : et si ton abandon me

donne la mort, mon ombre ira se joindre
aux cruelles furies, pour ajouter à
l'horreur de ton supplice.

En disant ces mots, elle quitte Numa,
qui, honteux de ses emportements, n'ose
lever les yeux sur Métius, et va consoler
les sabins. Mais cependant, alarmé des
menaces d' Hersilie, et craignant encore
un crime de la part de Romulus, il
ordonne au vieux général de veiller avec
des gardes sur le palais de Tatia. Bientôt

p217

il part, suivi d' un corps de troupes, pour
aller dépouiller les montagnes de leurs
pins consacrés à Cybele, des frênes, qui,
façonnés en javelots, s' abreuvent du sang
des mortels, et des peupliers élevés, et des
mélezes odoriférants. Tout retentit des
coups redoublés de la hache. Les tristes
cyprés roulent dans les vallées ; les aulnes
chérissés de Neptune, les hêtres aimés des
bergers, descendent avec fracas. On les
dépouille de leurs verts branchages ; leurs
troncs noueux sont roulés vers les bords
du Tibre, où déjà, non loin de la ville,
s' élève le bûcher qui doit réduire en
cendres le corps de Tatius.

Le lendemain on voit arriver ce corps
revêtu de la pourpre royale, et porté par
les principaux des sabins. Mille jeunes
guerriers le précédent. Ils s' avancent les
armes renversées, la tête basse,
marchant d' un pas lent au son lugubre d' une
trompette aiguë. L' inconsolable Tatia,
enveloppée de voiles funebres, couronnée
de cyprés, jette sur le cercueil des
fleurs trempées de ses larmes. Numa,

p218

vêtu de deuil comme elle, soutient ses
pas chancelants, la console en pleurant
lui-même, et veille sur son désespoir.
Tout le peuple sabin, qui se presse autour
d' eux, fait retentir la campagne de cris
et de lamentations.
Métius sur-tout, le vieux Métius,

depuis soixante ans l' ami, le compagnon
de son roi, Métius se frappe la poitrine,
arrache ses cheveux blancs, en se laissant
tomber sur la terre : ô mon maître,
s' écrie-t-il, ô le meilleur des monarques, la
cruelle Parque ne m' a donc épargné que
pour te voir descendre au tombeau, pour
perdre à la fois mon ami, mon pere,
mon roi ! ô Tatius, Tatius, toi que j' ai vu
dans ma jeunesse affronter tant de fois
la mort ; toi que j' ai vu, entouré
d' ennemis, trouver toujours la gloire, et
jamais le trépas ; c' est au milieu de ton peuple,
c' est au milieu de tes enfants, que es
aricides t' ont frappé ! Ce coeur, sans cesse
ouvert aux malheureux, a été percé par
des ingrats : et les dieux ne t' ont pas
secouru ! Les dieux ont laissé périr celui qui

p219

étoit sur la terre l' image de leur
bienfaisance ! ô Tatius, Tatius, je suis encore
le moins à plaindre de tous ceux qui te
pleurent ici, j' ai l' espoir de te survivre le
moins long-temps.
Tels étoient les regrets de Métius :
tout le peuple, qui s' arrêtoit pour les
entendre, lui répondoit par des sanglots et
par de longs gémissements.
Enfin on dépose le corps sur le bûcher ;
on immole les victimes ; Numa répand
sur la terre deux vases remplis de vin,
deux de lait, deux de sang : libations
agréables aux mânes. Ensuite il appelle
à grands cris l' ame de Tatius ; et,
détournant son visage, il baisse les flambeaux,
pour mettre le feu au bûcher. La flamme
pétille aussitôt, en s' élevant à travers les
méseles. Le peuple redouble ses cris ; les
soldats élevent leurs boucliers : mais
Numa commande le silence ; et regardant
avec un respect religieux le visage pâle de
Tatius qui n' étoit pas encore atteint par
les flammes :
ô le plus juste des rois, s' écrie-t-il, je

p220

t' ai promis à ton dernier moment de
devenir l' époux de ta fille ; je t' ai juré de
vivre pour l' aimer, pour la défendre : je
viens accomplir mon serment. Ce bûcher
sera notre autel ; et c' est sur cet autel
sacré, en présence de tes mânes, devant ce
peuple qui te pleure, à la lueur de ces
torches funéraires, sous les yeux des
divinités redoutables au parjure, que j' engage
ma foi à Tatia. Oui, sabins, que les dieux
vengeurs, que vous-mêmes, que tous les
amis de Tatius me punissent, si, pendant
tout le cours de ma vie, je ne suis pas
occupé de rendre heureuse la digne épouse
que Tatius m' a donnée ! Puisse
retomber sur ma tête le sang du meilleur des
rois, si je ne cherche pas à m' acquitter
envers son auguste fille de tout ce que je
dois à son pere !

En prononçant ces mots, il joint sa
main à celle de Tatia, et veut les étendre
toutes deux vers le bûcher. Mais Tatia
ne peut se soutenir, elle chancelle, ses
membres se roidissent ; elle tombe dans
les bras de Numa ; une sueur froide

p221

découle de son front ; sa langue épaissie ne
peut prononcer une seule parole ; ses
levres devenues violettes éprouvent
d' affreuses convulsions : Tatia tombe sur la
poussière, se débat, se roule en faisant
de vains efforts ; et, malgré les secours
de Numa et des sabins, elle expire en
poussant des cris affreux.

Tout le peuple est ému de ce spectacle.
Les marques du poison sont certaines :
déjà le bruit s' en répand, déjà l' on entend
un murmure confus, semblable au vent
des tempêtes lorsqu' il commence d' agiter
la mer. Les soldats, les citoyens, se
regardent ; l' indignation est sur leurs visages ;
la colère enflamme leurs coeurs : les noms
de Romulus et d' Hersilie sont prononcés
avec imprécation. Bientôt un cri général
se fait entendre ; tous les sabins se
pressent autour de Numa : vengez-nous !
S' écrient-ils ; vengez Tatius et sa fille ! Ils sont
morts des coups de Romulus : conduisez-nous
contre ce roi barbare ; la nature,
la religion, vous l' ordonnent. Marchons

tout-à-l' heure vers Rome, détruisons

p222

cette ville impie, toujours si funeste aux
sabins.

Numa, le vertueux Numa, entouré,
pressé par ce peuple au désespoir, excité
par le spectacle de la mort affreuse de
Tatia, emporté par cette juste horreur
que donne le crime à une ame pure,
Numa oublie que c' est aux dieux seuls à
punir les rois ; et, dans un premier transport
dont il n' est pas maître, il marche vers
Rome à la tête des sabins furieux.

Mais le prudent Romulus avoit prévu
cet orage. Instruit que, malgré sa défense,
Numa rempliroit ses serments ; excité
par la cruelle Hersilie ; voulant venger à
la fois sa fille et son autorité méprisées,
le roi de Rome avoit fait mêler un
poison trop sûr dans le peu de nourriture
qu' avoit pris la fille de Tatius. Ainsi les
crimes naissent des crimes ; ainsi toujours
un premier forfait conduit à un forfait
plus grand. Romulus, qui craignoit
une sédition, ne voulut pas se trouver aux
funérailles, pour mettre Rome en sûreté.
Déjà les portes sont fermées, les murs

p223

bordés de soldats. Et le barbare Romulus
imagine un rempart plus sûr encore
pour arrêter les révoltés : il fait saisir dans
leurs maisons les femmes, les enfants, les
vieillards sabins, qui n' ont pu suivre le
corps de leur roi ; il les place sur les
murailles, couvre de leurs corps ses soldats,
et attend les séditieux.

Ils arrivent, guidés par la fureur, criant
vengeance ! Brandissant leurs javelots.
Mais ils s' arrêtent, saisis d' effroi, en
reconnoissant ces vieillards, ces meres, ces
enfants, qu' il faut percer de leurs traits
avant d' atteindre aux soldats du roi de
Rome. Un silence profond succede
tout-à-coup à leurs cris ; ils se regardent, ils
demeurent immobiles, la bouche

ouverte, le bras tendu : les armes tombent
de leurs mains.
Ce seul moment rend à lui-même le
sage Numa. Il voit l' étendue des maux
que son entreprise va causer, il frémit du
danger où il a laissé courir ce bon
peuple ; et se précipitant dans tous les rangs :
amis, s' écrie-t-il, plus de vengeance ; elle

p224

coûteroit trop cher à nos coeurs. Sauvez
vos peres et vos enfants ; ce devoir est
plus sacré que celui de venger vos rois.
Quoi ! Vous deviendriez parricides,
par amour pour Tatius ? Quoi ! Ces vieillards,
ces tendres meres, seroient les victimes
que vous lui enverriez dans les enfers ?
Ah ! Vous qui l' avez connu, jugez si son
ombre en seroit consolée. Sabins, sabins,
par-tout ailleurs la gloire seroit de
vaincre ; ici elle est d' être vaincus. Métius,
prends un rameau d' olivier, et va trouver
le roi de Rome : dis-lui que tu viens lui
répondre de la soumission des sabins ;
dis-lui qu' ils sont prêts à livrer des
ôtages, à le reconnoître pour seul
souverain, pourvu qu' il jure de leur pardonner.
S' il exigeoit une victime, elle est prête :
ce sera moi. Seul, je me charge du crime
de tous ; seul, je m' excepte de l' amnistie.
Va, cours, ne perds pas un moment, signe
la paix ; promets ma tête s' il le faut :
il est doux de périr pour le salut de son
peuple.
Ainsi parle Numa. Métius veut lui

p225

répondre : mais le héros refuse de l' entendre ;
il le pousse vers les murs de Rome.
Métius marche, se fait ouvrir les portes ;
bientôt il revient annoncer la paix et le
pardon, pourvu que Numa sorte à l' instant
même des états de Romulus.
à cette parole, les sabins jettant des
cris, veulent reprendre les armes. Mais
Numa les apaise, les conjure, leur
ordonne de se soumettre, leur représente

les maux affreux dont lui seul seroit la cause : il les menace de s' immoler à leurs yeux s' ils n' acceptent pas cette paix ; et s' éloignant aussitôt avec Métius qu' il embrasse :

mon digne ami, lui dit-il, seche tes pleurs : cet exil qui sauve ma nation est nécessaire à mon repos. Aurois-je pu revoir Romulus ? Aurois-je pu soutenir la présence de cette cruelle Hersilie, dont la fureur est sans doute complice du dernier crime dont nous frémissons ? Ah ! Métius, mon coeur est guéri d' une fatale passion qui empoisonnoit ma vie : mais combien de temps ma blessure doit-elle

p226

saigner encore ! Ami, le plus grand des malheurs, le plus sensible des maux, c' est d' être forcé de rougir du sentiment qui nous fut le plus cher. Pardonne-moi les pleurs que je répands ; ce sont les derniers que je donne à l' amour, tous les autres seront au repentir. Je te charge, mon cher Métius, de recueillir les cendres de notre roi et de sa malheureuse fille : elles doivent reposer ensemble sur la tombe de ma mere, à côté de celles de Tullus. Promets-moi de les porter toi-même, et de ne confier à personne ce soin que Numa t' envie. Adieu, mon respectable ami : que les immortels prolongent ta vieillesse ! Songe que tu restes seul à nos sabins : leur bon roi n' est plus, Tatia vient d' expirer, Numa va vivre loin d' eux ; Métius doit les consoler de leurs pertes. Je te les recommande, mon respectable ami ; j' espere te remercier un jour du bien que tu leur auras fait. Il dit. C' est vainement que Métius veut suivre ses pas et s' attacher à sa fortune. Songe à ce peuple, lui dit le héros,

p227

à ce peuple que toujours l' on oublie. En disant ces paroles, il s' éloigne d' un pas rapide, et prend le chemin du pays des

marses.

C' étoit ce même chemin où, peu de mois auparavant, avoit passé le brillant Numa, revêtu d' armes éclatantes, à la tête des sabins, ivre d' amour, brûlant d' être un héros, et ne doutant pas que la gloire ne le conduisît au bonheur. Il avoit trouvé cette gloire ; il repasse dans les mêmes lieux, sans suite, banni, accablé de douleur, fuyant le roi qu' il a servi, rougissant de celle qu' il a tant aimée, et forcé d' aller demander un asyle au peuple qu' il a vaincu.

Il marche, sort bientôt des états de Romulus ; et il lui semble qu' il est soulagé d' un poids terrible. Arrivé aux environs de Vitellie, il entre dans un vallon où couloit un ruisseau limpide, bordé de saules et de peupliers : Numa suit le cours du ruisseau ; bientôt, au pied d' une colline, il découvre une grotte profonde. Attiré par le bruit de la source qui

p228

formoit le tranquille ruisseau, Numa pénètre dans la grotte. Quelle est sa surprise d' y trouver un jeune guerrier couvert d' une peau de lion, endormi sur sa massue ! Numa l' envisage, il le reconnoît : c' est le brave Léo, c' est celui qu' il alloit chercher au pays des marses, celui dont il a éprouvé le courage, dont il doit éprouver l' amitié.

Léo, réveillé, regarde Numa, et se précipite dans son sein. Les deux héros se serrent avec tendresse : ô mon ami ! Se disent-ils ensemble, j' allois te chercher. Tu venois à Rome ? Interrompt Numa. Oui, lui répond Léo avec l' air de la franchise et de la joie : je suis banni ; je n' ai plus d' asyle, j' allois en demander un à mon vainqueur.

Ah ! Ne parlons plus de vaincre ! S' écrie Numa ; parlons d' aimer. La fortune semble vouloir resserrer les noeuds de notre amitié, en nous faisant subir les mêmes épreuves. Je suis banni comme toi ; j' allois aussi te demander un asyle. Tu te souviens de ce que j' ai fait pour le

barbare Romulus ; moi seul, je l' ai sauvé
 lui et son armée : pour prix de mes services,
 il a fait assassiner mon parent et mon
 roi ; la fille de Tatius a été empoisonnée ;
 et, si j' osois paroître dans Rome, il
 faudroit l' inonder de sang, ou présenter ma
 tête aux licteurs. Ami, voilà la justice
 des rois, voilà comment ils savent payer
 les services.

Numa, lui répond Léo, j' ai servi des
 républicains ; tu m' as vu faire la guerre
 pour eux ; peut-être, n' as-tu pas oublié
 l' incendie du camp des romains et la
 prise de la ville d' Auxence : les marse
 ne se sont souvenus que de la journée des
 monts trébaniens. Quand la paix a été
 signée, et l' armée de retour dans nos foyers,
 le fier sénat, qui m' avoit donné le
 commandement, m' a fait comparoître pour
 rendre compte de ma conduite. Ils ont
 déposé le vieux Sophanor avec ignominie ;
 ils m' ont chassé de leur pays pour
 m' être laissé tromper par les manoeuvres
 de Romulus, pour avoir engagé l' armée
 dans le piège que tu m' avois tendu. Ami,

telle est la justice des républiques ; ou
 plutôt telle est la justice des hommes : ils
 sont tous des ingrats ; tous sont indignes
 d' être aimés. Mais il n' en faut pas moins
 les servir, pour plaire aux dieux et pour
 satisfaire son propre coeur.

Nous avons rempli cette tâche, lui
 dit Numa ; nous avons versé notre sang
 pour la patrie. Elle nous rejette ; elle nous
 rend le droit de vivre pour nous. Viens,
 Léo, viens avec moi dans un désert de
 l' Apennin ; nous le défricherons de nos
 mains, nous cultiverons la terre, bien
 plus reconnoissante que les hommes ;
 nous vivrons loin d' eux ; et l' amitié nous
 donnera les seuls plaisirs dignes d' une
 grande ame.

Un feu divin brilloit dans ses yeux en
 prononçant ces paroles. Léo se jette à son
 cou en versant des pleurs de joie : oui,
 lui dit-il, je te suivrai ; je ne te quitterai

plus ; je te voue mon coeur et ma vie.
L' amour a trop long-temps rempli mes
jours d' amertume ; il est temps de vivre
pour l' amitié.

p231

ô ciel ! S' écrie Numa, tu parles de
l' amour ! En connois-tu donc les tourments ?
N' est-il aucun mortel dont ce dieu
terrible n' ait troublé les jours ? écoute les
maux qu' il m' a causés, et daigne me
confier à ton tour les malheurs d' un ami sans
lequel je sens bien que je ne pourrai plus
vivre.

Le brave Léo prête alors une oreille
attentive ; et Numa lui raconte son
histoire depuis sa naissance jusqu' à ce jour.
Ce récit, auquel président la candeur,
la modestie, charme le sensible Léo,
et l' attache encore davantage au digne
ami que son coeur a choisi. Il pleure la
mort de Tullus, celle du bon roi des
sabins ; et, détestant le féroce Romulus, il
félicite Numa d' avoir pu surmonter sa
passion pour la coupable Hersilie.

Ami, lui dit-il, le sacrifice a été
douloureux ; il a fallu choisir entre l' amour
ou la vertu : tu as préféré la vertu ; te
voilà banni de Rome, errant, fugitif,
sans asyle, traînant encore le trait qui
a déchiré ton coeur. Mais j' ose le

p232

demander à toi-même : si, oubliant ton
serment, si, foulant aux pieds la cendre
de Tatius, tu étois devenu l' époux
d' Hersilie ; si tu te voyois assis sur un trône
avec l' objet de ton amour ; le remords
n' habiteroit-il pas ton coeur ? Le gendre
de Romulus, l' héritier de sa puissance,
le possesseur d' une maîtresse adorée, ne
seroit-il pas plus malheureux, plus
tourmenté, que Numa vertueux et banni ?
Numa, Numa, je l' ai éprouvé moi-même ;
car le ciel, qui nous créa tous deux pour
nous aimer, semble avoir mis entre nos
malheurs le rapport qui est entre nos

ames : j' ai tout sacrifié pour mon devoir.
J' ai perdu de grands biens sans doute ;
mais tous ces biens réunis ne valent pas
la paix, la tranquillité, que je porte sans
cesse avec moi. Mon coeur est pur,
comme cette source d' eau vive ; voilà le
premier moyen d' être heureux : le second,
c' est d' avoir un ami ; de ce jour je l' ai
trouvé. écoute le récit de mes aventures :
puissent-elles t' inspirer le tendre intérêt
que j' ai ressenti en t' écoutant !

p235

à ces mots, Numa embrasse de
nouveau son digne ami ; et le héros marse
commence ainsi son histoire.

LIVRE 8

Je suis né au pays des marse, dans les
montagnes de l' Apennin. Ma mere,
pauvre et infirme, n' avoit pour tout bien
qu' un troupeau, une chaumiere et un
jardin. Elle s' appelloit Myrtale ; elle avoit
perdu son époux peu de mois après ma
naissance ; elle m' aimoit, comme une
mere seule sait aimer.
Dès mes plus tendres années, couvert
d' une peau de loup que Myrtale avoit
ajustée à ma taille, armé d' un petit
javelot que je savois déjà lancer, j' allois
garder le troupeau de ma mere, toujours
suivi de deux chiens terribles, prêts à
défendre les brebis et le berger. Je ne
craignois point les bêtes farouches ; je
desirois au contraire d' exercer contre elles
mon jeune courage. Je gravissois les
rochers les plus escarpés ; je traversois à la
nage les torrents les plus rapides, pour
aller surprendre de jeunes chamois, pour
aller enlever au haut d' un pin de tendres

p236

ramiers dans leur nid. C' étoit pour ma
mere : cette idée me rendoit tout facile ;
et quand je pensois que cette nourriture

délicate pourroit prolonger ses jours, ou
raffermir sa santé, j' étois plus heureux
d' avoir conquis des pigeons, qu' un roi
ne l' est d' avoir gagné des provinces.
Le soir, je ramenois les brebis à notre
chaumière ; le cœur palpitant de joie,
je montrais de loin les colombes ou le
faon que je portois en triomphe. Ma mère
me faisoit de tendres reproches, me
menaçoit, en m' embrassant, de ne plus me
laisser sortir, refusoit quelquefois mes
dons, ou ne les acceptoit qu' après
m' avoir fait promettre cent fois de ne plus
exposer ma vie.

Mon cher enfant, me disoit-elle, que
ne puis-je te suivre dans la montagne !
Je ne craindrois pas un péril que je
partagerois avec toi. Mais, faible,
languissante, enchaînée par la douleur dans
cette cabane que je trouve si grande
aussitôt que tu n' y es plus, mon cœur et
ma pensée volent après toi ; juge de mes

p237

terreurs. Tantôt, je te vois suspendu à la
cime aiguë d' un pin, et l' arbre entier me
semble trop faible pour pouvoir te
soutenir : tantôt, je te vois franchir un
torrent ; ton pied retombe sur une pierre
polie, tu tends les bras, et l' onde
écumante t' engloutit. ô mon cher fils,
contente-toi de garder notre troupeau ; le lait
de nos brebis, les légumes de notre jardin,
suffisent pour notre nourriture. Ne prive
pas les biches et les tourterelles de leurs
enfants chéris, de peur que les sangliers
et les ours ne me privent à leur tour du
mien. Ah ! Promets-moi du moins de ne
jamais entrer dans les cavernes où ces
bêtes cruelles cachent leurs petits.

Jure-le moi, mon cher Léo ; si ce n' est pour
toi, que ce soit pour ta mère. Songe que je
ne vis que par mon fils ; songe que, le jour
où tu passeras d' une heure l' instant de
ton retour accoutumé, tu trouveras ta
mère expirante d' inquiétude et de
douleur.

C' étoit ainsi que me parloit Myrtaë.
Je la rassurois en la caressant ; je lui

promettois d' éviter les dangers qu' elle redoutoit : alors elle me pressoit contre son coeur, me demandoit le récit de tout ce que j' avois fait dans ma journée, me racontoit à son tour, en apprêtant notre repas, des histoires de sa jeunesse. La soirée étoit bientôt écoulée dans cette douce conversation. Ma tendre mere, avant de se livrer au sommeil, me préparoit ma provision du lendemain, me répétoit de nouveau d' être prudent, m' embrassoit mille fois, et caressoit mes deux chiens fideles, comme pour leur recommander de veiller sur son fils, et de le défendre.

La vie agreste que je menois développa bientôt mes forces. à l' âge où l' on est encore enfant, j' étois déjà grand et robuste. à quinze ans, je ne craignois plus ni les ours ni les sangliers ; mon javelot s' étoit teint de leur sang, et je l' avois caché à Myrtale. Mes chiens, qui avoient défendu mon enfance, étoient devenus vieux et sans force, je les défendois à mon tour. Tranquille, heureux en

gardant mon troupeau, je jouois de la flûte, ou je poursuivois les hôtes des bois. Je ne desirois rien, je n' aimois rien que ma mere. Mon seul chagrin étoit de voir les années affoiblir chaque jour davantage sa santé frêle et chancelante.

Un jour que j' étois assis sur le sommet d' un rocher, d' où s' élançoit une cascade qui tomboit à cent pieds sous moi avec un bruit épouvantable, j' aperçois tout-à-coup un cerf blessé d' une fleche, qui fuit en perdant son sang, et vient se jeter dans le torrent formé par la cascade bruyante. Bientôt paroît une jeune amazone, couverte d' une peau de lion, le carquois sur l' épaule, l' arc à la main, pressant les flancs d' un coursier superbe qui vole après le cerf blessé. Diane seule est aussi belle. De longs cheveux noirs flottoient sur ses épaules : le courage et l' ardeur brilloient dans ses yeux ; et

cependant la douceur de ses traits n' en
étoit pas altérée. Tandis que, saisi
d' admiration, je la regarde en respirant à
peine, je vois son fougueux coursier

p240

s' élancer dans le torrent, dont la rapidité
l' emporte. Vainement elle s' efforce de le
ramener à l' autre bord, les flots écumants
s' y opposent. Bientôt son coursier
s' échappe sous elle, et roule avec le torrent ;
elle-même est emportée, et disparoît à
mes yeux.

J' étois déjà au milieu des ondes. Je
nage long-temps sans trouver celle que
je voulois sauver ; enfin ma main saisit
ses longs cheveux, et je la ramene au
rivage, privée de tout sentiment.
Désespérant de lui voir reprendre ses sens, je
la porte à notre chaumière, où les soins
de ma mere lui font enfin ouvrir les
yeux. Hélas ! Ces yeux si beaux et si doux
allumerent dans mon sein un feu qui ne
devoit plus s' éteindre. J' osai
contempler cette beauté céleste que sa pâleur
rendoit encore plus touchante, et je
ressentis une agitation, un trouble, qui
m' étoient inconnus. Malgré ce trouble, je ne
pouvois me rassasier de la regarder, je
ne pouvois m' éloigner d' auprès d' elle ; et
lorsque, retrouvant la parole, sa bouche

p241

me remercia, je rougis, je balbutiai ; elle
me demanda mon nom, ma mere fut
obligée de répondre.
Cependant la belle amazone, après
quelques heures de repos, se dispose à
quitter notre chaumière, sans nous dire
qui elle étoit. Elle offrit de l' or à ma mere :
cette offre nous affligea. Elle s' en
aperçut ; aussitôt, reprenant son or, elle
détache une chaîne précieuse qu' elle
portoit à son cou, et la passe au cou de
Myrta. Ensuite, me regardant avec une
tendre reconnoissance, elle se dépouille
de la peau de lion qu' elle portoit sur sa

robe de pourpre, et me la présente, en disant : le grand Alcide l' a portée : il en fit don à mon aïeul, en reconnaissance de l' hospitalité qu' Alcide en avoit reçue. J' en fais le même usage qu' Hercule ; je la donne au sauveur de mes jours : si j' en crois mon pressentiment, cette peau terrible qui couvrit le fils de Jupiter ne passe pas en des mains indignes. Après ces paroles, elle embrasse ma mere, me jette un coup-d' oeil doux et

p242

timide, me défend de suivre ses pas, et s' éloigne précipitamment. Ma mere et moi nous nous regardions. L' état où nous l' avions vue pouvoit seul nous faire penser que cette inconnue n' étoit pas une divinité. Immobile d' admiration et de surprise, je considérois cette peau de lion, encore trempée de l' eau du torrent : l' idée qu' un demi-dieu s' en étoit servi la rendoit moins précieuse à mes yeux, que de l' avoir vue sur les épaules de l' amazone. Ses traits, ses gestes, tous ses mouvements, étoient gravés dans mon esprit ; ses paroles retentissoient à mon oreille : pour la première fois de ma vie, distrait et rêveur en écoutant ma mere, je lui cachai le sentiment qui remplissoit déjà mon coeur. Le lendemain, au point du jour, j' étois avec mon troupeau sur le rocher de la cascade : j' avois revêtu la superbe peau de lion ; dès qu' elle avoit touché mon coeur, j' avois senti couler dans moi-même une force nouvelle, un courage indomtable, et sur-tout un feu dévorant.

p243

Son ardeur sembla s' augmenter, dès que je fus dans le même lieu où j' avois vu la belle amazone. Je descends au bord du torrent ; je cherche l' endroit où je l' avois sauvée ; je me plais à m' asseoir sur le même gazon où je l' avois posée évanouie. Je soupire, je m' agite, je regarde autour de moi ;

et ces montagnes, cette cascade, ce beau spectacle qui me ravissoit autrefois, n'arrêtent seulement pas mes yeux. Je trouve ces rochers déserts, cette solitude me paroît horrible ; mon troupeau ne m'intéresse plus, ma flûte me devient importune, j'oublie mon javelot : cependant je ne puis quitter ces lieux devenus chers à ma tristesse.

De retour chez ma mere, je n'éprouve plus cette douce paix que je trouvois toujours près d'elle. Les heures que je passe dans sa chaumière me paroissent longues ; je réponds à peine à ses questions ; je prends mille détours pour la faire parler de l'inconnue ; je n'ose en parler moi-même : cette chaîne que Myrtaile porte à son cou attire sans cesse mes regards ;

p244

j'embrasse plus souvent ma mere, pour pouvoir baiser cette chaîne. Déjà trois jours s'étoient écoulés : chaque matin, au lever de l'aurore, je revenois à la cascade ; là j'attendois le coucher du soleil, les yeux fixés vers l'endroit de la montagne par où l'amazone avoit paru la première fois. Enfin, le quatrième jour, je la revois. Elle étoit armée de même ; elle montoit un coursier à la tresse dorée ; et la rougeur couvrit son front en m'apercevant sur le rocher.

Je suis bientôt auprès d'elle. Elle s'élance de son coursier, l'attache à un arbre, s'assied sur un roc ; et m'invitant à m'asseoir : brave berger, me dit-elle, j'étois presque certaine de vous trouver ici ; c'est pour vous que j'y viens. Vous avez sauvé mes jours ; je veux rendre les vôtres heureux : tel est le motif qui m'amène. Parlez-moi donc avec franchise : que vous faut-il pour jouir du bonheur ? Que manque-t-il à votre mere ? Songez que ma reconnaissance est extrême, et que mon pouvoir égale presque ma reconnaissance.

p245

Je lui répondis, en baissant les yeux :
ô vous que je ne sais comment nommer,
vous qui m'inspirez ce respect que je n'ai
senti que pour les dieux, vous avez
daigné vous souvenir d'un berger ! Vous avez
daigné revenir le voir ! Ah ! Cette bonté
est plus grande que le service que je vous
ai rendu ; dès ce moment, c'est moi qui
vous dois de la reconnaissance. Vous
me demandez ce qui me manque pour
être heureux : avant de vous avoir vue, il
ne me manquait rien. Nous sommes
riches, ma mère et moi : nous avons une
chaumière qui nous garantit des injures
de l'air, un jardin qui nous nourrit, un
troupeau qui nous habille : encore
vais-je souvent dans les villages voisins porter
le superflu de notre laine, vendre
quelques agneaux qui grossiroient trop le
troupeau ; et je rapporte à ma mère des
pièces d'argent, bien inutiles pour nous,
mais que nous donnons avec joie aux
vieillards pauvres qui, de temps en temps,
viennent nous demander l'hospitalité.
Vous n'avez donc qu'un seul moyen de

p246

rendre mes jours plus heureux : c'est celui
que vous prenez aujourd'hui ; car voici
le plus beau jour de ma vie.

L'amazone sourioit en m'écoutant.

Eh bien ! Me répondit-elle, puisque ma
présence seule vous manque, je viendrai
vous voir quelquefois ; la reconnaissance
m'y oblige. Mais je ne vous dirai pas qui
je suis : contentez-vous de savoir que je
m'appelle Camille ; et, quel que soit le
mystère de ma naissance, croyez qu'il
est doux pour Camille de devoir la vie à
Léo.

Après avoir dit ces derniers mots avec
une voix attendrie, elle se leva, détache
son coursier, s'élance sur son dos, me
regarde, et disparaît.

Je demeurai ivre de joie. L'intérêt
touchant qu'elle m'avoit marqué, le
coup-d'oeil qu'elle avoit jetté sur moi à son
départ, sa promesse de revenir, tout
transportoit et enflammoit mon cœur. Je
répétois le nom de Camille ; je me

préparois à l' apprendre à tous les échos des
montagnes ; je voulois le graver sur

p247

l' écorce de tous les arbres. Camille seule
remplissoit mon ame ; je ne voyois plus
que Camille dans toute la nature.
Dès ce moment, plus de tristesse, plus
d' ennui : ces déserts me parurent des
lieux enchantés ; ces arbres, ces rochers,
cette cascade, tout prit de nouveaux
charmes à mes yeux, tout s' embellit de mon
amour. Il me sembloit que la nature avoit
rassemblé toutes ses beautés dans cette
solitude charmante : je craignois qu' elle
ne me fût disputée ; j' aurois voulu
pouvoir la fermer à tous les humains. Ma
chaumiere me sembla plus riante ; je
rejoignis ma mere avec plus de plaisir que
je n' en avois jamais senti. Nos
embrassements furent plus doux, notre entretien
plus aimable et plus tendre.
Camille tint parole ; elle revint deux
jours après. Oh ! Combien furent rapides
les instants qu' elle me donna ! Cent fois
l' aveu de mon amour fut prêt à
m' échapper, toujours il expira sur mes levres.
Quand je regardois Camille, j' étois sur
le point de parler ; dès que Camille me

p248

regardoit, le respect enchaînoit ma
langue.
Bientôt Camille vint tous les jours à
la cascade. Sans lui avoir dit que je
l' aimois, sans avoir entendu de sa bouche
l' aveu que j' étois aimé d' elle, nos
entretiens étoient ceux de deux amants.
Toujours, avant de nous quitter, nous
convenions de l' instant de nous revoir, et
chacun de nous arrivoit avant cet
instant. Avec quelle joie nous nous
retrouvions ! Avec quel plaisir nous nous
rendions compte de tout ce que nous avions
pensé ! Camille ne me parloit que de moi ;
je ne lui parlois que de Camille. Ces
douces conversations étoient toujours les

mêmes, et nous sembloient toujours
différentes.
Camille n'avoit qu'un secret pour Léo ;
c'étoit celui de sa naissance. Que
t'importe mon rang, disoit-elle, pourvu que
tu connoisses bien mon coeur ? Pourvu
que ce tendre coeur n'ait pas un sentiment
qui ne soit pour toi ?
L'aimable Camille s'occupoit encore

p249

à polir, à cultiver mon esprit. Elle étoit
instruite, elle m'instruisoit : elle me
racontoit le regne de Janus, l'expédition
des argonautes, les sieges de Thebes et de
Troie ; elle m'apprenoit des vers
d'Hésiode et d'Homere. Je retenois si bien ses
leçons ! Tout ce qui sortoit de sa bouche
venoit se graver dans mon ame ; je ne
pouvois plus oublier ce que Camille avoit
dit une fois. Quel charme j'éprouvois en
l'écoutant ! Combien je me sentois
enflammer au récit des exploits d'Achille ! Et
quand Homere peignoit Vénus, je
trouvois Camille plus belle.
Ainsi s'écouloit ma vie. Tous les jours
étoient à l'amour, tous les soirs à la
tendresse filiale ; car ma passion pour
Camille, loin d'affoiblir mes sentiments pour
Myrtale, sembloit en redoubler la
force. Mon coeur ne se partageoit point
entre ma mere et mon amante, chacune
d'elles l'avoit tout entier ; et c'est sans
doute un bienfait des immortels, que
l'amour le plus violent, quand il est
vertueux, donne encore plus d'activité à
toutes les vertus de notre ame.

p250

Ma félicité ne dura pas long-temps.
Un jour se passa tout entier sans que
Camille parût. Le lendemain, demi-mort
d'inquiétude, j'attendois en gémissant
qu'elle se montrât à mes yeux. Elle vint,
mais la pâleur couvroit son front : mon
ami, dit-elle en m'abordant, notre
bonheur est fini : nous allons payer par nos

larmes les trop courts instants qu' il a duré. Jusqu' à présent je t' ai caché qui je suis, je craignois qu' en apprenant mon rang, tu ne fusses effrayé de m' aimer ; et je trouvois doux de l' être sans que tu connusses ma naissance. Il est temps de t' en instruire : j' ai le malheur d' être fille d' un roi.

à cette parole, une sueur froide découla de tout mon corps, mes genoux tremblants fléchirent, ma langue glacée ne put prononcer un seul mot. Camille me prit par la main, me fit asseoir auprès d' elle ; et, après avoir tenté de dissiper l' effroi subit que j' avois ressenti, elle continua dans ces termes :
mon pere est le roi des vestins. Le

p251

trajet est court d' ici à Cingilie sa capitale ; l' amour de la chasse me sert de prétexte pour te voir tous les jours. J' espérois jouir long-temps de ce bonheur : mais je suis l' unique enfant de mon pere ; son royaume doit être ma dot, et tous les princes de l' Italie ont déjà demandé ma main. Deux rois, sur-tout, nous menacent de la guerre, si je ne fais pas bientôt un choix. L' un est le roi des maruces ; ses états touchent aux miens, son peuple fut toujours l' ennemi du nôtre. Mon hymen avec son fils, éteignant à jamais ces guerres, formeroit un état puissant. La politique, la raison, l' humanité, parlent en faveur du prince des maruces, qui, absent depuis sa tendre enfance, parcourt les isles de la Grece, sans autre suite qu' un sage gouverneur, pour s' instruire et se former dans le grand art de régner. Il est en chemin pour rejoindre son pere. Son rival le plus redoutable est Télémante, roi des salentins. Sa puissance, ses richesses, la noblesse de sa race, (il descend de Télémaque et d' Antiope), tout

p252

lui donne l' avantage sur le prince des

maruces : mais nous craignons peu les
salentins, séparés de nous par tant de
peuples ; et les ambassadeurs de Télémante
l'emporteront difficilement sur le roi des
maruces, qui est venu lui-même à la
cour de mon pere me demander pour son fils.
Des deux côtés le malheur est égal
pour moi, puisqu'il faudra renoncer à une
liberté que je voulois conserver pour
pouvoir t'aimer toujours. Mais tu sais mieux
qu'un autre, Léo, ce qu'un enfant doit à
son pere : le mien est vieux, hors d'état
de se défendre ; il me presse de faire un
choix ; il me conjure par ses cheveux
blancs de ne pas lui attirer une guerre
qu'il ne pourra soutenir, qui doit
causer son malheur et celui de tout son
peuple. Que dois-je faire ? Je te demande
conseil.

Camille, lui répondis-je, (car votre
rang et votre naissance ne peuvent
m'inspirer plus de respect que le nom seul de
Camille), un coeur qui sait aimer doit tout
immoler à l'amour ; mais un coeur

p253

vertueux doit immoler l'amour à son devoir.
Mon courage me dit bien que je
défendrais vos états ; qu'armé de cette massue,
couvert de la peau du lion de Némée,
je repousserais de vos murs les maruces,
les salentins, et tous les peuples de
l'Italie. Mais quand je serois le plus grand des
héros, quand mes exploits égaleroient
ceux d'Alcide, pourrais-je prétendre à
devenir votre époux ? Non, jamais je ne
puis vous posséder ! M'écriai-je en
fondant en larmes ; vous êtes la fille des rois,
je ne suis qu'un malheureux pasteur.
Insensé que je fus ! ... ô Camille ! Camille !
Combien je vais payer mon erreur !
Suis-je moins à plaindre que toi ?
Interrompit Camille ; penses-tu que mon
triste coeur ne souffre pas autant que le
tien ? Mais j'ai encore un rayon d'espoir ;
je connois le roi des maruces, ce sont mes
états et non Camille qu'il desire pour son
fils. Je vais tout lui déclarer : je jurerais
dans ses mains de lui abandonner mon
royaume après la mort de mon pere, s'il
veut ne pas presser mon choix, s'il veut

nous défendre contre Télémanthe. L' espoir de régner sur deux peuples flattera son coeur ambitieux, et je m' estimerai trop heureuse d' acheter par une couronne le droit si doux d' aimer Léo.

En vain je m' opposai à cette résolution : Camille me quitta, décidée à tout hasarder. J' attendis, dans une douloureuse impatience, le retour de ma chere Camille.

Elle revint après trois jours ; la joie brilloit sur son visage, le doux sourire étoit sur sa bouche. Nous serons heureux ! S' écria-t-elle, nous serons heureux ! J' ai tout dit au roi des maruces : je n' ai pas craint de lui déclarer que mon coeur étoit à toi. Il a été sensible à ma confiance ; l' offre de ma couronne l' a décidé à nous servir. écoute ce que ce monarque propose. Son fils, qui revenoit des isles de la Grece, seul avec son gouverneur, est mort dans la Crete ; comme il voyageoit inconnu, tout le monde ignore sa mort. Le gouverneur de ce jeune prince, après en avoir fait instruire en secret le

malheureux pere, n' a pas osé reparoître devant lui, et s' est arrêté dans la Dalmatie. Le roi des maruces pleure son fils ; mais il regrette encore un hymen qui assuroit le repos de son peuple, et qui doubloit ses états : sa douleur seroit soulagée si son ambition étoit satisfaite ; et pour ne pas voir passer ma couronne sur la tête de Télémanthe, il ne lui reste qu' un seul moyen. Son fils étoit inconnu dans sa cour, il l' a quittée dès l' enfance ; son fils est cru vivant, et attendu tous les jours : le roi des maruces t' adopte à sa place.

Qu' il parte, m' a-t-il dit, qu' il aille dans la Dalmatie joindre le gouverneur de mon fils, lui porter mon anneau royal et des tablettes sur lesquelles je tracerai mes ordres. Qu' il revienne ensuite avec lui ; je le recevrai comme mon véritable fils : mes peuples trompés le reconnoîtront ;

vous le choisirez pour époux ; vous serez
heureuse ; et la paix de deux nations,
votre bonheur, mon repos, seront le prix
d' un mensonge excusable, puisqu' il ne

p256

nuit à personne en faisant le bien de
plusieurs.

Voilà l' heureuse nouvelle que je
t' apporte ! Nous serons unis, Léo ; tu
régneras sur deux royaumes ; nous ne nous
quitterons plus ; la fortune et l' amour
se réuniront pour embellir nos jours.
Quoi ! Tu n' es pas transporté de joie ! Tu
ne tombes pas à genoux pour remercier les
dieux ! Avec quelle froideur, avec quelle
tristesse, tu reçois l' assurance de notre
bonheur ! Quel chagrin peut encore
troubler ta vie ? ... à quoi penses-tu ?
à ma mere, lui répondis-je. Il faut vous
perdre, ou faire mourir de douleur celle
qui me donna le jour. J' en appelle à
vous-même, à vous que j' ai vue prête à
immoler notre amour au repos de votre pere.
Dois-je abandonner Myrta ? Dois-je la
priver du seul appui qui lui reste ? Nous
la comblerons de bien, interrompit
Camille. Mais vous lui ôterez son fils !
M' écriai-je ; mais vous forcerez ce fils à la
renoncer pour sa mere ! Cette seule idée me
fait horreur. Non, Camille, il n' est point

p257

de royaume, il n' est point de bien au
monde qui vaille ce sentiment, premier
bienfait de la nature, premier plaisir
qu' éprouvent nos coeurs. Je ne puis consentir
à le bannir du mien, à feindre même qu' il
en soit banni.

Mais ce ne seroit pas le seul crime que
je commettrais en prenant le nom du
prince des maruces. Quoi ! Les peuples
m' obéiroient par une fraude ! Je serois
roi par un mensonge ! Ah ! Si les rois
légitimes ont de si grands devoirs à
remplir, s' ils sont responsables envers la
divinité de tout le bien qu' ils n' ont pas fait,

de tout le mal qu' ils ont laissé faire,
combien seroit plus effrayant le compte que
j' aurois à rendre, moi, parvenu au trône
sans y être appelé par les dieux ! Moi,
pour ainsi dire, voleur de mon rang, et
pour qui chaque hommage du dernier de
mes sujets seroit un reproche de mon
mensonge !

Non, Camille, non : vous êtes le
premier des biens ; le ciel et mon coeur me
sont témoins que je donnerois ma vie

p258

entiere pour vivre un seul jour votre
époux. Mais ce bonheur si grand, ce
bonheur dont la seule idée enivre ma
raison, n' en seroit plus un pour moi, si
ma conscience n' étoit pas tranquille.
Heureusement pour la vertu, on ne peut
goûter aucun plaisir sans la paix qu' elle
seule donne : assis sur le trône avec vous,
j' y serois malheureux par mes remords ;
j' aime mieux l' être par la fortune.
Abandonnez-moi dans ce désert : il est plein
de vous, j' y pourrai vivre. Ici, je vous
pleurerai toujours : mais je ne pleurerai
que vous ; ma vertu me sera restée. Adieu,
Camille : retournez dans le palais de
votre pere ; oubliez un infortuné ; et que le
plaisir que trouve une grande ame à
remplir son devoir, vous rende moins
sensible à la pitié qu' un malheureux vous
inspire.

En disant ces paroles, je baissois les
yeux, et je m' efforçois de cacher mes
pleurs. Camille m' écoutoit
attentivement, me regardoit avec des yeux
fixes, et fut long-temps sans me répondre.

p259

Enfin saisissant ma main, qu' elle
pressoit avec force : je t' adore, me dit-elle,
et ta vertu met le comble à l' amour
extrême, à l' amour éternel que tu m' as
inspiré. Mais je t' approuve, Léo ; et dès ce
moment je renonce à toi. Oui, j' y renonce,
en te répétant, en te jurant, que

j' emporterai dans le tombeau le sentiment qui nous unit ; que ton image vivra dans mon coeur, tant que ce triste coeur palpitera : et si je succombe à ma douleur, comme je le demande aux dieux, je t' adresserai mon dernier soupir. En disant ces mots, elle me quitte, s' élance sur son coursier, prononce adieu d' une voix étouffée, le répète trois fois en me tendant les bras, se met en marche, et se retourne pour regarder encore, avec des yeux noyés de pleurs, ce rocher, cette cascade, cette place où nous nous étions si souvent assis ; elle semble aussi leur dire adieu. Enfin, me jettant encore un dernier coup-d' oeil de tendresse, et de douleur, elle disparaît... ami, depuis ce jour fatal, je n' ai jamais revu Camille.

p260

Léo s' arrête en cet endroit : deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux ; un poids terrible l' oppresse. Numa le serre contre son sein : les deux héros restent embrassés sans prononcer une parole. Enfin Léo fait un effort, dévore ses soupirs, étouffe ses sanglots, et continue son récit :
je voulus cacher à ma mere le sacrifice que je lui avois fait : il n' auroit pu augmenter sa tendresse, il auroit augmenté ses peines. J' employai tous mes efforts pour lui déguiser ma douleur. Je passois les jours à pleurer sur ce même rocher, dans ces mêmes lieux où j' avois vu Camille : dès que je regagnois la chaumiere, je m' efforçois de prendre un air serein, je composois mon visage ; et quand je ne pouvois dérober ma tristesse aux yeux clair-voyants d' une mere, j' inventois un motif qui n' affligeât pas trop Myrtales, j' imaginai un chagrin dont elle pût me consoler.
Ainsi se passerent deux mois, sans recevoir de nouvelles de Camille, sans

p261

que mes maux fussent moins douloureux
que le premier jour. Hélas ! J'eus bientôt
d'autres peines. Ma mère tomba malade ;
j'essayai pour la guérir tous les simples
de nos montagnes. Mais son heure étoit
arrivée : elle se sentit près de sa fin ; et
m'appellant d'une voix faible, elle me
dit ces paroles, qu'il me semble encore
entendre : je t'ai trompé, Léo, je ne suis
point ta mère. Je te demande, au lit de
la mort, de me pardonner un mensonge
qui fit la douceur de ma vie. Contrainte
de quitter ma cabane pour fuir les cruels
péligniens qui nous faisoient alors la
guerre, j'arrivai sur les bords du fleuve
Aternus, dans le village d'Avia que ces
barbares venoient de brûler : au milieu
des affreux débris de l'incendie et du
carnage, parmi des monceaux de corps
morts, je t'aperçus dans ton berceau,
pâle, couvert de sang, et percé d'un
poignard qui étoit resté dans ton sein. Ta
beauté m'intéressa ; je mis ma main sur
ton cœur, je sentis qu'il battoit encore.
Je t'emportai dans ton berceau ; je te

p262

guéris de ta blessure ; je pris soin de tes
faibles jours : tu m'appellas ta mère ; et
je n'eus jamais la force de renoncer à ce
doux nom. Il m'abandonnera, me disois-je,
s'il apprend qu'il n'est pas mon fils :
j'ignore quels sont ses parents, ils ne
pourroient l'aimer davantage ; laissons
durer une erreur qui, sans le rendre
malheureux, me fait seule supporter la vie.
Voilà quel fut mon motif. Pardonne-moi
ma faiblesse : tu m'aimois si bien,
mon cher fils, que tu me rendois
toi-même impossible un aveu qui m'auroit
coûté ta tendresse.
à ces mots, je la serrai dans mes bras,
je la baignai de mes larmes. Mon cher
enfant, me dit-elle, il faut nous quitter :
seche tes pleurs ; ils rendent cette
séparation plus cruelle. Songe, pour te
consoler, que toi seul m'as rendue heureuse ;
songe que c'est par toi seul que mes jours
se sont prolongés. Hélas ! Que ne puis-je
être sûre que les tiens couleront
paisibles ! Tant que j'ai vécu, j'ai tremblé que

ta véritable mere ne vînt m' enlever mon

p263

filis : à présent que je vais mourir, je
voudrais pouvoir te la rendre. Prends cette
pierre précieuse, sur laquelle est gravé
un nom en caracteres qui me sont inconnus.
Cette pierre étoit à ton cou, le
jour où je sauvai ta vie. Je te l' ai cachée
jusqu' à ce moment : puisse-t-elle te faire
reconnoître l' heureuse mere qui te porta
dans son sein ! Ah ! Si tu la revois jamais,
dis-lui combien j' ai envié son bonheur ;
dis-lui que ma tendresse m' en rendoit
peut-être digne ; et pardonnez-moi tous
deux de t' avoir appelé mon filis. Adieu,
mon filis, mon cher filis ; permets-le moi
encore ce doux nom. Approche-toi,
viens : que ta main ferme mes yeux, et
qu' avant d' expirer je t' entende encore
une fois m' appeller ta mere.
ô ma mere ! M' écriai-je, ma tendre
mere ! Je suis toujours votre filis, je le
serai toute ma vie : c' est en vain... elle
n' étoit déjà plus ; déjà l' impitoyable mort
s' étoit emparée de sa proie.
Je ne te peindrai point ma douleur :
nos coeurs se ressemblent, Numa, et tu

p264

n' as pas oublié ce que tu souffris à la
mort de Tullus. Mes mains dresserent
un simple bûcher, où le corps de Myrtale
fut réduit en cendres. Je recueillis ces
cendres dans une urne que je creusai
moi-même ; je l' enterrai dans un tombeau de
gazon que j' élevai non loin de ma
cabane ; et j' écrivis sur une pierre dont je
couvris le tombeau : ici repose Myrtale.
Passant, si tu aimas ta mere, pense à
elle, et pleure ici. Ensuite fermant ma
chaumiere, que je laissai sous la garde
des nymphes, et abandonnant mon
troupeau, je sortis de ces montagnes, et je
portai mes pas, malgré moi, vers la
capitale des vestins.
Arrivé dans Cingilie, j' appris que la

belle Camille, après avoir résisté
long-temps à son pere, s' étoit enfin
déterminée à prendre pour époux le roi de Salente,
et qu' elle s' étoit embarquée avec les
ambassadeurs de ce prince. Frappé de cette
nouvelle, comme si je n' avois pas dû
m' y attendre, je regagne précipitamment
l' Apennin. Errant çà et là sans tenir de

p265

route fixe, j' arrive à l' armée des marse
à l' instant où l' on alloit élire un général.
La vue de cette armée m' inspira l' amour
de la gloire ; je résolus de périr ou de
devenir un héros. Je me présentai pour
disputer le commandement : un hasard heureux
me le donna. Tu sais comment j' ai
fait la guerre, et tu vois quel en est le
prix.
Léo finit là son récit. Pendant le
temps qu' il avoit parlé, Numa étoit resté
immobile, les yeux attachés sur lui. Tous
les sentiments que le héros marse exprimait
passoient dans l' ame du héros sabin :
lorsque Léo peignoit ses premières
années et les détails de sa tendresse pour sa
mere, un doux sourire embellissoit le
visage de Numa ; lorsque Léo parloit de
Camille et de son amour, Numa sentoit
couler ses larmes.
Cependant le soleil alloit se cacher
dans le sein de Thétis ; les deux amis
résolurent de passer la nuit dans cette
grotte. Ils allerent cueillir quelques fruits dans
le vallon, et revinrent attendre le sommeil.

p266

Notre voyage est fini, disoit Numa,
puisque nous nous sommes trouvés.
Demain nous déciderons de quel côté nous
tournerons nos pas. J' avois quelque desir
de voyager dans la Grece, pour m' instruire
des moeurs des différents peuples, et
devenir par cette étude plus sage et plus
vertueux.
Ami, lui répondoit Léo, si les hommes
aimoient la vertu, sans doute on

gagneroit à les connoître, et je te dirois :
parcourons le monde ; à notre retour, nous
serons meilleurs. Mais que verrons-nous
dans la Grece ? Que trouverons-nous
par-tout ailleurs ? Des royaumes composés
d' esclaves, et gouvernés par des tyrans ;
des républiques qui se déchirent, et dont
les citoyens, pour prouver qu' ils sont
libres, s' égorgent mutuellement ; quelques
grands hommes, persécutés, chassés,
bannis, et regrettant moins la patrie, que
les honneurs qu' ils aimoient plus qu' elle ;
des philosophes qui se disent sages, et
qui troublent sans cesse leur vie par de
vains arguments dont eux-mêmes ne sont

p267

pas sûrs ; par-tout enfin les peuples
opprimés, les vertus négligées, et l' ambition
ou la vanité régnant en despotes sur les
hommes que l' on admire le plus. Numa,
qu' aurons-nous gagné dans nos voyages ?
Nous en reviendrons peut-être avec des
vices de plus. Va, le créateur de l' univers
n' a pas voulu que, pour devenir sage,
l' homme eût besoin de parcourir le
monde, et de consumer la plus belle moitié
de sa vie en s' efforçant d' acquérir des
vertus pour une vieillesse incertaine. Il a
donné à chacun de nous, en naissant, un
livre et un juge : notre conscience. Vivons
en paix avec elle, nous savons tout.
Eh bien ! Lui dit Numa, ne quittons
point l' Italie ; retournons dans tes
montagnes, allons habiter ta chaumière,
allons retrouver ton troupeau. Je
labourerai tes déserts, je garderai tes brebis, je
pleurerai avec toi sur le tombeau de
Myrtale, je te parlerai tous les jours de
Camille à cette cascade que je connois déjà ;
et si la tendresse maternelle t' a fait
passer d' heureux jours dans cet asyle, la

p268

consolante amitié peut y adoucir tes
chagrins.
Il dit. Léo l' embrasse ; tous deux

se mettent en marche. Ils traversent le pays des eques dans toute sa longueur ; ils passent le rapide Tolonius, s'engagent dans les forêts des albences, et gagnent enfin l'Apennin.

Les deux héros, qui ne vivoient que de leur chasse, s'égarèrent en poursuivant les hôtes des forêts. Ils franchirent les rochers les plus escarpés, s'enfoncèrent dans les lieux les plus sauvages, et découvrirent enfin un vallon riant, environné de monts inaccessibles, d'où découloient plusieurs sources qui alloient arroser le vallon. Des tilleuls, des aulnes, des hêtres, nés sur le bord de ces ruisseaux, étoient mêlés avec des oliviers, des ormes couronnés de pampres, et d'autres arbres chargés de fruits. Un épais gazon parsemé de mille fleurs formoit par-tout un tapis émaillé. Tout respiroit la paix, l'abondance : l'air étoit pur, les ruisseaux limpides ; l'on n'entendoit

p269

d'autre bruit que le murmure des ondes et le chant de mille oiseaux, qui, voltigeant dans les feuillages, sembloient célébrer à l'envi le bonheur dont ils jouissoient.

Les deux amis, charmés à cette vue, se hâtent de descendre dans le vallon. Ils marchent, ils admirent, ils jouissent du plaisir le plus pur que les dieux nous aient accordé, du spectacle de la belle nature : ils suivent le cours du principal ruisseau sans rencontrer de trace d'homme. Ils arrivent à un endroit où le ruisseau se divise en deux : après s'être promis de se rejoindre dans ce même lieu, ils se séparent pour suivre chacun une des branches du ruisseau.

Léo marcha long-temps ; mais il ne trouva que des arbres, des fleurs et des fruits.

Numa, plus heureux, aperçut un troupeau qui paissoit sans chiens et sans berger, auprès d'un petit bois de lauriers. Il pénètre à pas lents dans ce bois, regarde, examine, et découvre, sous un

berceau de jasmin sauvage, une jeune fille vêtue de blanc, assise sur un banc de gazon. Elle sembloit profondément occupée d'un livre qu'elle tenoit sur ses genoux. Ses cheveux blonds, qui retomboient sur son front et sur ses épaules, étoient soulevés doucement par le zéphyr, et laissoient voir son visage ; jamais il n'en fut de plus beau. Mais cette beauté que la nature lui avoit donnée empruntoit son principal éclat de la candeur, de la franchise, qui se peignoient dans ses traits. Ce visage doux et serein sembloit respirer le calme du bonheur, la paix de la vertu ; il avoit quelque chose de céleste qui éloignoit toute idée de volupté, et remplissoit l'ame d'un sentiment plus pur, plus délicieux : il n'inspiroit point de desirs ; il faisoit naître un saint respect, un penchant plus tendre, plus vif que le desir même.

Numa la voit, et s'arrête. Il n'est point surpris, il n'est point troublé ; son coeur ne palpite pas avec plus de vitesse : il éprouve un plaisir doux qui n'égare pas

sa raison : l'idée de l'amour est loin de sa pensée. Il ne prend point cette bergere pour une déesse ; ses sens calmes et ravis ne lui exagèrent rien : en ne voyant que la vérité, il voit dans cette inconnue la plus belle des mortelles, et sans doute la plus vertueuse.

Il pénètre doucement à travers les arbustes : il s'approche d'elle, et veut regarder le livre qu'elle tenoit dans ses mains ; mais les caracteres lui en sont inconnus.

Numa se retire avec précaution : toujours caché derriere les feuillages, il voit s'avancer un vieillard vénérable, appuyé sur un bâton noueux : des cheveux blancs couvroient son front, sa longue barbe descendoit sur sa poitrine, son visage sillonné de rides conservoit un air de grandeur que les chagrins et la vieillesse n'avoient pas encore effacé. Ma fille, dit-il à la bergere, voilà le coucher du soleil,

allons remplir les préceptes de notre
divine loi. à ces mots, la bergere se
leve, et fait voir à Numa sa taille
majestueuse. Ses yeux bleus regardent son

p272

pere ; elle lui tend la main en souriant :
le vieillard, appuyé sur son bras,
retourne à pas lents vers une cabane
bâtie dans l' intérieur du bois.
Numa, qui n' ose les suivre, examine
tous leurs mouvements. Il les voit laver
leurs mains dans une source d' eau pure ;
ensuite ils entrent dans la cabane, et
le vieillard en sort bientôt avec un autre
habit que celui qu' il portoit. Sa longue
robe a fait place à une courte tunique ;
une ceinture de plusieurs cordons est
passée autour de ses reins ; son visage
est à demi voilé. Il tient un vase d' airain
dans lequel brûle un feu ardent ; il le
pose avec respect sur une pierre polie.
Sa fille le suit, portant des parfums, des
racines, et un léger faisceau de branches
seches. Tous deux, à genoux, jettent ces
offrandes dans le feu, l' attisent avec des
instruments d' or, et prononcent une
priere dans une langue inconnue.
Bientôt le vieillard se releve ; il
emporte le vase avec le même respect. La
jeune bergere va rassembler le troupeau

p273

dispersé dans la prairie, l' enferme dans
un parc formé par des claies, et retourne
auprès de son pere, tandis que Numa,
plein de surprise et de joie, se presse de
rejoindre Léo.

LIVRE 9

p275

Numa retrouve bientôt son ami, et lui raconte ce qu' il a vu. Il guide ses pas vers la cabane : ils arrivent, frappent à la porte. La jeune bergere vient ouvrir, et les regarde avec inquiétude. Rassurez-vous, lui dit Léo, nous sommes des hommes de paix : daignez nous donner l' hospitalité ; demain, au lever de l' aurore, nous reprendrons notre route, après avoir remercié les dieux de votre bienfait. à ces mots, la jeune fille marche devant eux pour les annoncer à son pere. Il étoit au fond de la cabane, assis sur un lit de natte, tenant dans ses mains la quenouille et les fuseaux que sa fille venoit de quitter. Quelques sieges grossiers, une table mal assurée, des vases de bois pendus par leur anse à côté d' une lyre d' ébene, telles étoient toutes les richesses de cette humble demeure. à peine le vieillard apperçoit les voyageurs, qu' il se leve, et vient au devant

p276

d' eux, en les invitant à se reposer. Anaïs, dit-il à sa fille, fais tiédir de l' eau, prépare pour nos hôtes ce que nous avons de meilleur. La modeste Anaïs lui obéit : elle ranime le feu du foyer, va chercher un vase d' airain, le remplit d' eau, et court au verger, tandis que la flamme environne le vase.

Anaïs reparoit bientôt, portant des raisins, des olives, d' autres fruits, un rayon de miel, et des fleurs : elle les entremêle sur la table avec les fruits, va chercher des tasses de hêtre, remplit un vase d' argille d' un vin qui n' est pas vieux ; et versant l' eau tiede dans un grand bassin de bois, elle le présente à son pere. Le vieillard, malgré les refus, malgré les instances des voyageurs, leur lave lui-même les pieds ; ensuite il s' assied à table avec eux.

L' émotion que ressentoient les deux héros leur laissoit à peine la liberté de remercier le vieillard. Numa, toujours les yeux sur Anaïs, admiroit sa beauté, ses graces naïves, sa politesse douce et franche ;

mais il étoit sur-tout frappé de la piété filiale, de l' adorable candeur qui, sans chercher à paroître, paroissoit, malgré la bergere, jusques dans ses moindres actions. Oh ! Combien l' on est heureux d' être son frere ! Disoit en lui-même Numa. Son respect pour Anaïs ne lui permettoit pas d' autre voeu.

Léo étoit plus occupé du vieillard que de sa fille ; il se sentoit entraîné vers lui par un charme secret dont il ne pouvoit se rendre compte : ces cheveux blancs, ce visage vénérable où l' on voyoit à la fois l' empreinte du malheur et de la vertu, cette gravité noble qui n' avoit rien de sévère, tout inspiroit à Léo un sentiment de respect mêlé de tendresse. Le vieillard, de son côté, fixoit sur lui sa débile vue : il le considéroit avec attention, regardoit ensuite Anaïs, et sembloit comparer leurs traits. Au milieu de cet examen, il soupiroit ; le fruit qu' il tenoit échappoit de sa main ; ses yeux se remplissoient de larmes que le tendre vieillard se hâtoit d' essuyer pour regarder encore le héros marse.

Anaïs, qui n' étoit jamais un seul instant sans veiller sur son pere, s' aperçut de l' émotion qu' il éprouvoit : l' attribuant à de tristes souvenirs, elle prend sa lyre pour le distraire. Ses mains délicates l' ont bientôt mise d' accord ; sa voix douce et touchante se fait entendre : Numa, Léo, le vieillard lui-même, écoutent dans le ravissement.

La belle Anaïs chante le monde créé par la parole d' Oromaze ; le soleil allumé par son souffle pour féconder la terre, faire naître les moissons, les arbres, les plantes, tous les végétaux salutaires ; l' homme créé pur, immortel, déchu de cet heureux état, et corrompu par Arimane, auteur de tout le mal qui est dans l' univers ; cet ennemi du genre humain, aussi ancien qu' Oromaze, empoisonnant les sources du bonheur, mêlant des maux

sans nombre à tous les bienfaits de
l' être-suprême ; enfin le législateur envoyé par
le ciel même pour combattre et vaincre
Arimane, pour soutenir l' homme abattu,
pour le ramener au vrai culte, et faire

p279

revivre dans son ame le germe de la vertu
que les vices avoient étouffé.
En cet endroit, le vieillard jette un
coup-d' oeil sur Anaïs : Anaïs ne prononce
pas le nom du législateur.
Numa et Léo se regardent, admirent
les merveilles qu' ils ont entendues,
reconnoissent quelques dogmes communs
avec leur religion. Mais leur ame est
sur-tout émue de la touchante simplicité, de
la sublime morale qu' Anaïs a su mêler à
son récit : sa voix tendre, son
recueillement, son air de respect, en ont encore
doublé le charme. Numa se croit
transporté dans le palais des dieux mêmes ; il
lui semble entendre Minerve annoncer
des mysteres nouveaux.
Cependant les deux voyageurs vont
se livrer au sommeil ; et, le lendemain,
dès l' aurore, ils se disposent à partir. Un
intérêt, une amitié secrete, leur font
regretter cette cabane : ils voudroient y
passer leurs jours ; Anaïs et son pere le
voudroient aussi. Anaïs va dépouiller le
verger pour donner des fruits à Numa :

p280

le vieillard oblige Léo d' emporter du vin
dans une outre. Tous deux instruisent
les voyageurs des sentiers les plus faciles ;
ils leur recommandent sur-tout de
revenir dans ce vallon. Numa et Léo s' y
engagent ; enfin ils se mettent en marche,
le coeur oppressé de soupirs.
Les deux héros, sans se parler,
retournent souvent la tête vers la cabane
qu' ils regrettent. Chacun d' eux, en
silence, rappelle à sa mémoire tout ce qu' il
a vu, tout ce qu' il a entendu : cette
religion inconnue dont Anaïs a chanté

quelques mysteres, cette priere devant le feu
dans un langage sacré, tout confond
leurs idées, tout dérange leurs
conjectures. Léo s' étonne de l' intérêt secret
qu' il éprouve pour un inconnu qui semble
n' être pas né dans l' Italie ; Numa ressent
pour Anaïs une amitié plus tendre que
l' amour même.

Enfin Numa rompt le silence, et
propose à son ami de retourner sur leurs
pas, pour se fixer auprès d' Anaïs. Léo le
desire autant que lui ; mais Léo veut

p281

revoir son ancienne chaumiere, et pleurer
encore une fois sur le tombeau de
Myrtale. Numa respecte ce desir. L' émotion
qu' ils éprouvent tous deux leur rappelle
des souvenirs tristes : Léo parle de
Camille ; Numa compare Hersilie avec la
modeste Anaïs. Une tendre mélancolie
s' empare d' eux ; ils pleurent ensemble,
et se consolent mutuellement. ô charme
de l' amitié, qui mêle de la douceur aux
chagrins qu' on se communique, et qui
des peines mêmes sait faire naître un
plaisir !

Enfin, après trois jours de marche,
Léo découvre sa cabane. à cette vue,
il s' arrête ; ses forces l' abandonnent.
Bientôt, soutenu par Numa, il s' avance ;
et chaque arbre, chaque place, chaque
objet qu' il reconnoît, lui rappelle un
doux souvenir. Là, il jouoit avec
Myrtale ; là, il écoutoit ses leçons ; c' est
ici qu' il planta des fleurs pour venir les
lui offrir : tout lui retrace une époque
de tendresse ou de bonheur. Ses yeux
mouillés ne peuvent se lasser de revoir

p282

ce qu' ils ont vu tant de fois. L' air qu' il
respire l' oppresse, le sentiment qu' il
éprouve l' accable, son coeur est serré, et
cependant sa tristesse a pour lui un
charme secret.
Dès qu' il est auprès de la porte, il

tombe à genoux, embrasse la terre ;
ensuite élevant ses mains, il adresse ces
paroles aux divinités champêtres : je vous
salue, nymphes, naïades, qui protégeâtes mon
enfance, et que je revois avec
tant de joie ; je vous salue. Daignez vous
contenter dans ce moment des vœux
tendres que je vous adresse : bientôt vous
aurez part aux libations de lait que je
ferai sur le tombeau de ma mère.
Après ces mots, il se relève, et entre
dans sa cabane. Quelle est sa surprise,
en la retrouvant telle qu'il l'a laissée !
Tout est en ordre, tout est à sa place :
Léo revoit ses anciens javelots, ses
instruments de jardinage, et la première
flûte sur laquelle il chanta Camille. Il la
revoit, cette flûte, il la baise avec
attendrissement. Mais il quitte tout pour

p283

courir à la tombe de Myrta, et il la trouve
parée de fleurs nouvelles ; plusieurs
autres qui sont flétries attestent qu'une
main pieuse les renouvelle chaque jour.
Léo se met à genoux, il arrose de ses
larmes le gazon verd et touffu qui a crû
sur ce tombeau ; il bénit la main
inconnue qui prend soin de le décorer. Numa
garde le silence, prie auprès de son ami ;
il partage tous ses sentiments.
Bientôt Léo, lui tendant la main,
prononce le nom de Camille, en l'entraînant
vers ce rocher, vers cette cascade si chère
à son souvenir. Il court, il arrive : le
premier objet qu'il voit, c'est Camille sur le
rocher.
à cette vue, Léo jette un cri, et se
précipite vers Camille. Celle-ci tourne la
tête : tous deux, avant de se joindre, ont
perdu l'usage de leurs sens.
Numa les secourt, Numa les rend à
la vie. à peine ont-ils ouvert les yeux,
qu'ils se cherchent et se retrouvent.
Est-ce bien vous, disoit Léo, vous que j'ai si
long-temps pleurée ? Dieux immortels,

p284

si c' est un songe, faites-moi mourir au réveil !

Camille, la tendre Camille, le presse dans ses bras et le rassure : oui, c' est moi ; c' est ton amante fidele que rien ne peut plus t' arracher. Je suis avec toi pour toujours, avec le maître de mon coeur, avec celui qui m' a sauvé la vie, pour qui seul je l' ai conservée.

En disant ces mots, elle l' embrasse ; elle lui répète, c' est moi ; lui dit de ne pas pleurer, lui sourit avec tendresse, et en souriant elle pleure elle-même : son visage, inondé de larmes, peint cependant la joie et le bonheur ; semblable à ces nuages d' or qui font tomber sur les fleurs une douce pluie, tandis que le soleil, foiblement éclipsé par eux, les perce de ses rayons, et brille encore à travers les perles liquides qu' ils répandent.

Après les premiers moments donnés à l' amour, à la joie, Léo conduit sa chere Camille au même endroit, à la même place où jadis ils se parloient de leurs amours. C' est ici, c' est ici, lui dit-il, que

p285

je veux entendre le récit de ce qui vous est arrivé. Parlez devant cet ami : il est instruit de tous nos secrets, il lit dans mon coeur comme moi-même ; et vous lui donnerez bientôt le vôtre, quand vous connoîtrez ses vertus.

Camille jette alors sur Numa un regard plein de douceur ; elle s' assied entre les deux héros, et satisfait ainsi leur impatience :

les dieux m' ont été favorables : ils m' ont préservée d' un hymen que je redoutois plus que la mort. J' avois pourtant obéi à mon pere ; je l' avois sauvé d' une guerre qu' il n' auroit pu soutenir. Le roi des maruces s' étoit retiré dans ses états ; j' étois partie avec les ambassadeurs de Télémanthe sur un vaisseau salentin que m' avoit envoyé ce prince. Je ne te dirai point, mon cher Léo, quelles pensées m' occupoient : nos coeurs s' entendent trop bien pour avoir besoin de s' instruire de tout ce qu' ils ont souffert.

Nous voguions à pleines voiles vers
les rivages de Salente, quand, à la

p286

hauteur de Métine, des nuages épais
rassemblés sur nos têtes nous dérobent le
ciel et le jour. Tous les enfants d' éole
déchaînés soulèvent les vagues écumantes ;
une nuit affreuse couvre la mer ; les
éclairs sillonnent les nues ; la foudre,
les vents, les flots, tout nous présente
l' image d' une mort inévitable.
Je ne pensais qu' à toi, Léo ; je
bénissais les immortels, je remerciais la
tempête, je me félicitais d' échapper à
Télémante ; et je n' attendois plus que
l' instant de voir notre vaisseau s' entr' ouvrir.
Il arriva cet instant : chefs, soldats,
matelots, tous furent engloutis. Moi-même,
je bus l' onde amère ; mais je ne perdis
ni le courage ni les forces. Je revins sur
les flots, et saisissant un débris du
navire, j' osai concevoir l' espérance de
sauver mes jours pour toi. Attachée à ce bois
flottant, jouet des vents et des ondes,
toujours au milieu des ténèbres, toujours
entre les bras de la mort, je me disois :
rien n' est à craindre ; car je suis sûre de
mourir, ou de vivre pour mon cher Léo.

p287

L' amour sans doute veilloit sur moi.
La mer se calma peu-à-peu ; ses flots, en
retombant les uns sur les autres,
chassoient toujours vers le rivage le bois que
je ne quittois point. Enfin je découvris la
terre, j' abordai sans effort ; et, tombant
à genoux, je remerciai les dieux bien
moins d' échapper au trépas, que
d' échapper à Télémante. Je regardai autour de
moi, je vis de hautes montagnes. Un
laboureur m' apprit que j' étois dans
l' Apulée, au pied du fameux mont Gargan.
Ce laboureur me conduisit dans sa
chaumière ; trois jours de repos me rendirent
mes forces : quelques pièces d' or que
j' avois avec moi me fournirent un arc,

des fleches, et récompenserent le
laboureur.

Seule, sans autre secours que mon
arc, je résolus de gagner l' Apennin, de
retrouver ta cabane. La route devait être
longue, les chemins m' étoient inconnus :
mais tu étois le but de mon voyage, rien
ne pouvoit m' effrayer. Je me mis en
route, sans guide, sans compagnon, marchant

p288

la nuit pour arriver plus vite,
traversant les fleuves, gravissant les rochers,
et ne craignant pas d' éveiller les bêtes
farouches. Je cherchois au contraire les
forêts les plus sombres, les déserts les plus
sauvages, de peur d' être reconnue ou
de rencontrer quelque salentin échappé
comme moi du naufrage.

Ma crainte n' étoit que trop fondée.
Sur les frontieres des samnites, dans le
pays des frentaniens, à l' aube du jour,
comme j' allois sortir d' une caverne où
j' avois passé la nuit, j' entendis plusieurs
voix d' hommes ; je distinguai le nom
de Camille. Un tremblement me saisit :
cachée dans la caverne, je prête une
oreille attentive ; je reconnois bientôt
plusieurs soldats de mon vaisseau, qui
parloient entre eux de ma mort, et qui,
se trouvant sans chef dans un pays
éloigné du leur, méditoient des brigandages.
Je ne respirois pas en les écoutant :
j' étois comme le faon timide qui, caché
parmi des feuillages, voit passer auprès
de lui une meute de chiens affamés. Je

p289

laissai partir ces soldats ; et me jettant à
genoux en sortant de la caverne : ô
Vénus ! M' écriai-je, déesse des coeurs
tendres, c' est toi qui me sauvas des flots :
mais de quoi me sert ton bienfait, tant
que je suis loin de celui que j' aime ? ô la
plus belle des immortelles, souviens-toi
des pleurs que l' amour t' a fait verser : ton
coeur doit être touché d' une douleur qu' il

a ressentie. Guide mes pas vers mon
amant, daigne m' éclairer sur le chemin
que je dois suivre. Reine des dieux et des
hommes, si tu exauces mes vœux, je te
promets, oui, je te jure de t' élever un
autel à la place même où je reverrai Léo, et
le plus beau de ses beliers te sera offert
en sacrifice.

Comme j' achevois ces mots, deux
colombes traversant les airs viennent se
poser devant moi. J' accepte cet heureux
présage ; j' observe les oiseaux de Vénus, et je
les suis avec confiance. Les deux
colombes, sans se quitter, tantôt rasant la terre
d' un vol rapide, tantôt s' arrêtent sur le
gazon, en y cherchant leur nourriture :

p290

mais elles ne s' éloignent jamais assez pour
que mon oeil les perde un instant. Enfin,
après neuf jours de marche, je découvre
de loin ta chaumière ; je vois les
colombes se poser sur le toit. Là elles semblent
se plaindre, elles roucoulent tristement,
et prenant aussitôt leur vol, elles
disparaissent à mes yeux.

Juge, Léo, juge de ma joie : je rendois
grâce à Vénus, je rendois grâce aux
colombes, je remerciois tous les dieux. Hélas !
J' arrive à ta cabane, je la trouve déserte :
mes yeux te cherchent, ma voix t' appelle
en vain. Je parcours avec inquiétude les
environs de ta chaumière ; je ne vois
par-tout que la solitude. Bientôt je découvre
un tombeau, l' inscription m' apprend que
Myrtale y repose. Ah ! Mon ami, je fus
près de succomber à ce dernier coup.
C' en est fait ! M' écriai-je en fondant en
larmes : il court sans doute sur mes pas ;
il va me chercher dans Salente, où il
apprendra mon naufrage ; sa douleur lui
coûtera la vie.

Je le croyois, je me le répétois tous

p291

les jours ; et tous les jours je parcourais
la montagne avec l' espoir de te retrouver.

S' il vit encore, me disois-je, il
reviendra, j' en suis sûre ; il reviendra au
tombeau de sa mere, au premier asyle de
nos amours. Qu' il soit devenu roi, qu' il
soit esclave, dès qu' il pourra être libre,
c' est ici qu' il tournera ses pas. Je connois
Léo, c' est aux lieux chers à sa piété que
l' on doit sûrement l' attendre.
Dans cette espérance, je m' établis dans
ta cabane, je rassemblai ton troupeau,
je pris soin de tout ce qui t' avoit
appartenu. Ces soins si doux charmoient mes
ennuis : j' aimois tant à n' avoir de
richesses que les tiennes ! J' aimois tant à penser
qu' à ton retour je te rendrois compte de
ton bien ! Tous les jours je menois tes
brebis au pâturage, tous les jours je
parois de fleurs le tombeau de ta mere ;
j' invoquois son ombre chérie, et lui
demandois de te conduire vers moi. Mes
vœux sont exaucés ; je te revois, Léo :
tout ce que j' ai souffert n' est rien.
Ainsi parle Camille : Léo la serre

p292

dans ses bras, tandis que le pieux Numa
élève un autel de gazon, et court choisir
le belier que Camille avoit voué à Vénus.
Il le porte sur l' autel : tous trois à genoux
achevent le sacrifice. Ensuite ils
retournent à la cabane, et, dès le lendemain de
ce beau jour, les deux amants
couronnés de fleurs vont au tombeau de
Myrtale. Numa les guide : Numa, qui dès son
enfance apprit les fonctions de sacrificateur,
immole aux mânes deux brebis
noires, et quatre agneaux à sa
protectrice Cérès. Il l' invoque, il lui demande de
bénir du haut du ciel l' hymen de Camille
et de Léo : il joint leurs mains, il les unit
au nom de Cérès et de Myrtale ; ensuite il
consume en leur honneur les victimes entieres, et
s' en retourne avec les deux
époux en chantant l' hymne d' hyménée.
ô douce et simple cérémonie, si peu
semblable aux bruyants et tristes mariages
des princes ! Touchante union qui n' a de
témoins que les dieux, de garant que la
vertu, de pontife que l' amitié !
Le bonheur des deux époux rappelloit

à Numa le beau vallon : il ne parloit que d' Anaïs ; il ne songeoit qu' à cette bergere, et se livroit sans inquiétude à un sentiment qu' il ne croyoit pas de l' amour. Ce qu' il sentoit pour Anaïs étoit si différent de ce qu' il avoit senti pour Hersilie, cette premiere passion l' avoit rendu si malheureux, que Numa, tremblant encore au seul nom de l' amour, affectoit d' appeller amitié le penchant irrésistible qui l' entraînoit vers Anaïs.

Après quelques jours donnés à l' ivresse des nouveaux époux, Numa propose le voyage du beau vallon. Léo sourit ; Numa, qui rougissoit, se hâte de lui rappeler qu' il le promit lui-même au vieillard. Le héros marse y consent avec joie, Camille ne peut le quitter : tous trois armés se mettent en marche, et charment par leur entretien l' ennui d' une pénible route.

L' impatient Numa précède toujours les époux : plus il approche, plus il se hâte ; et dès qu' il apperçoit la cabane, il précipite ses pas.

Un dieu sans doute le conduisoit. à peine arrivé dans le vallon, il entend des cris, il vole ; il apperçoit le vieillard entre les mains de plusieurs brigands qui le traînent sur la poussiere, et tiennent le fer levé sur lui. Plus loin, sa fille Anaïs, qu' on enleve malgré ses pleurs, se débat au milieu d' une autre troupe. Que fera Numa ? Anaïs et son pere sont dans un danger égal : qui sauvera-t-il le premier ? à qui courra-t-il ? Au plus foible. Il s' élance sur les scélérats qui pressent le plus le vieillard : il en immole trois, il attaque les autres, il les pousse avec fureur, il s' écrit pour attirer ceux qui ravissent Anaïs. Ces brigands viennent à ses cris, ils se réunissent tous contre Numa. C' est alors que Numa respire : le danger ne menace que lui seul, le danger n' a rien qui l' effraie. Anaïs est près de son pere, Numa les couvre tous deux de son corps ; seul

il fait tête à tous les brigands : leur sang
ruisse sous ses coups ; mais le sien
rougit sa cuirasse. Cinq ennemis ont mordu
la poussière ; mais ceux qui restent vont

p295

accabler le héros. Numa, le brave Numa,
chancelle ; il est près de succomber, quand
la massue de Léo tombe, comme le tonnerre,
au milieu de ces scélérats. Camille,
qui les reconnoît pour les soldats
salentins échappés de son naufrage, Camille
perce de ses fleches tous ceux qu' elle peut
atteindre. Le pere d' Anaïs lui-même s' est
relevé, il a saisi l' épée d' un ennemi, et
s' en sert pour défendre ses défenseurs.
Bientôt tous les brigands sont immolés :
Anaïs embrasse son pere ; Numa et Léo
sont baignés des larmes de la reconnaissance
et de la joie.

Numa est blessé. La fatigue d' un long
combat, le sang qu' il a perdu, le passage
subit de la crainte de perdre Anaïs au
plaisir de l' avoir sauvée, tout a épuisé ce
qui lui reste de forces. On l' emporte dans
la cabane, on s' empresse autour de lui.
Le vieillard et Léo visitent ses blessures,
posent un premier appareil. La
sensible Anaïs s' approche, serre doucement
la main de Numa : vous avez sauvé mes
jours, lui dit-elle, et vous avez sauvé

p296

mon pere avant moi : c' est vous devoir
deux fois la vie. Ces paroles sont un
baume divin pour le héros : il n' a pas la
force d' y répondre ; mais ses yeux
satisfaits se tournent vers Anaïs, et lui
expriment tendrement tout ce que sa langue
ne peut dire.

Les blessures de Numa étoient profondes,
sans être dangereuses ; il ne
falloit que du temps pour les guérir. Anaïs
et son pere, Camille et son époux,
entouroient sans cesse son lit. La tendre
amitié qui avoit déjà commencé entre le
vieillard et le héros marse prenoit tous

les jours de nouvelles forces. Léo étoit impatient de connoître celui qui lui étoit déjà si cher ; Numa brûloit aussi d' apprendre l' histoire du pere d' Anaïs. Un jour qu' ils étoient tous rassemblés près du malade, les deux amis joignirent leurs prieres pour obtenir ce récit ; le vieillard, après avoir levé les yeux au ciel, le commença dans ces termes : je suis né dans la Bactriane ; le sang qui coule dans mes veines est celui des

p297

anciens rois de la Perse ; et mon nom, fameux en Asie, est peut-être venu jusqu' à vous : je m' appelle Zoroastre. à ce grand nom, Numa, Léo, Camille, se regardent avec surprise, et reportent sur le vieillard des yeux remplis de vénération. La tendre Anaïs, qui lit dans leurs ames le respect qu' ils ont pour son pere, leur en témoigne sa reconnoissance par un sourire plein de douceur. Zoroastre continue : mon pere, détrôné par le roi d' Assyrie, erra suppliant dans toutes les cours de l' Asie, et ne me laissa pour héritage que l' instruction du malheur, et ses droits au trône de Perse. Je voulus tenter de les faire valoir : je rassemblai quelques troupes, je revins dans le royaume qu' avoient possédé mes aïeux. Je trouvai la Perse heureuse sous l' empire du sage Phul, roi de Ninive : ce grand homme régnoit par la justice. Je sentis que mes sujets ne pouvoient gagner à changer de maître. Dès ce moment, je renonçai à mes projets ; je regardai comme un crime de troubler la félicité de tout

p298

un peuple, pour de vains droits qui n' intéressoient que moi seul, et je ne pus consentir à faire égorger des milliers d' hommes pour succéder à un monarque que je ne pouvois surpasser en vertus. Je congédiai mes troupes ; je cachai ma naissance avec soin ; je réprimai les

mouvements d'orgueil dont l'ame la plus pure n'est pas exempte ; et, me vouant tout entier à l'étude de la nature, j'aimai mieux devenir un sage qu'un roi. Je parcourus toute l'Asie : je cherchai chez les brames, chez les chinois, chez les philosophes du Gange, cette sagesse dont j'étais amoureux : par-tout je trouvai la superstition plus chère à l'homme que la vérité. La vérité, dont tout le charme est d'être simple, n'éblouit pas comme l'erreur : je désespérai de la rencontrer sur la terre, je desirai de mourir. Le grand Oromaze, du haut de son trône, baissa ses yeux jusques sur moi : il fit descendre dans mon sein un pur rayon de sa lumière. Je méditai pendant vingt ans dans un désert, et ma raison

p299

me prouva qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul dieu ; que ce dieu m'avoit donné une ame, qui survivroit sûrement à mon corps pour être punie ou récompensée. Mon cœur me dit que Dieu étoit bon ; que le mal que je voyois sur la terre ne pouvoit être son ouvrage, qu'il avoit été produit par un être malfaisant, ennemi de Dieu et des hommes. Je détestai cet être. J'adorai mon créateur ; je l'adorai dans le plus beau de ses ouvrages, dans le soleil, brillant emblème de son pouvoir, de son éclat, sur-tout de sa bienfaisance. Je vis que ce soleil faisoit naître les moissons pour le scythe, pour le perse, pour le syrien, pour tous les peuples de la terre, divisés entre eux sur la manière d'adorer Dieu : je conclus que ce Dieu, souverainement indulgent, aime tous les hommes, supporte ceux qui le calomnient, pardonne à la foiblesse, et punit la persécution. Certain de ces vérités éternelles, je pensai qu'elles étoient un bien trop grand pour en jouir seul. Je me crus obligé de

p300

les répandre ; je sortis de mon désert, je
dis aux peuples : aimez Dieu, et
aimez-vous. Adorez le créateur dans le soleil,
flambeau du monde, et dans le feu, ame
de tout. Soyez purs dans vos pensées,
dans vos paroles, dans vos actions. Faites
du bien à tous les hommes, de quelque
religion qu'ils soient ; vivez et mourez
fidèles à vos rois ; payez les impôts sans
murmure ; cultivez la terre, car labourer,
c'est servir Dieu ; et quand vous êtes
dans le doute si une action est bonne ou
mauvaise, sachez vous en abstenir.
Voilà quelle étoit ma doctrine : je la
répandis de l'Euphrate à l'Indus. Les
peuples m'écoutaient, et croyaient ; mes
disciples augmentaient chaque jour ; si
j'avois voulu les armer, j'aurois pu
soumettre l'Asie. Mais l'amour de
l'humanité l'emportait dans mon cœur sur
l'amour de ma loi ; j'aurois refusé l'espoir
de voir régner cette loi, s'il eût fallu
répandre du sang. Je dispersais moi-même
mes disciples, je les forçais de me quitter ;
je leur disais : aimez la paix, restez dans

p301

vos familles : le Dieu que j'annonce vous
défend de vous exposer pour moi.
Parmi ces disciples étoit une jeune
fille qui, malgré les plus vives instances,
ne voulut jamais s'éloigner de moi. Elle
s'appelloit Oxane : je sens mes larmes
couler en prononçant ce nom chéri.
Oxane aimait Zoroastre, encore plus que le
prophète. Oxane me suivait par-tout : si
je parlais, elle écoutait dans le
ravissement, son âme étoit dans ses yeux, son
visage peignait le bonheur : si je me
taisais, ou que le moindre nuage parût
obscurcir mon front, Oxane étoit plus triste
que moi ; elle n'osait m'interroger, mais
ses regards tendres et douloureux
m'avertissaient de sa peine. Je la conjurois tous
les jours de ne pas suivre mes pas. Ô
mon père, me répondait-elle, je voudrais
mourir pour ta loi, laisse-moi vivre pour
Zoroastre. Plus je te vois, plus je
t'entends, plus je sens que j'aime ton Dieu.
Je crains que tu ne sois persécuté, cette
idée m'attache à ta fortune. Non, Oxane

ne te quittera point que tu n' aies trouvé

p302

l' épouse qu' Oromaze t' a destinée. Je veux voir, je veux servir l' heureuse femme qui doit acquitter par sa tendresse, par ses soins, par le bonheur dont elle te fera jouir, les bienfaits que te doit la terre.

Tant d' amour, tant de constance, fit naître dans mon ame un sentiment que j' avois cru devoir ignorer : je devins l' époux d' Oxane. Oromaze, du haut de son trône, bénit nos tendres liens ; Oromaze, en me donnant une femme vertueuse et tendre, me récompensa de tout ce que j' avois fait pour lui.

ô jours de ma félicité, vous n' avez pas duré long-temps ! Oxane et moi, nous vivions dans la Perse ; mes disciples, qui avoient pris le nom de mages, dispersés dans leurs asyles, adoroient le feu, cultivoient la terre, et pratiquoient la vertu. Le roi de Ninive Phul, tolérant, comme tous les grands rois, fermoit les yeux sur un culte qui ne portoit ses sujets ni à la révolte ni à la corruption. Mais le sage Phul, parvenu à une extrême vieillesse,

p303

paya le tribut à la nature, et laissa le trône à Sardanapale son fils.

Ce malheureux prince, roi de trop bonne heure, entouré, perverti par ses flatteurs, leur abandonna les rênes de l' empire, oublia les leçons de son pere, son peuple, ses devoirs, pour se plonger dans la plus affreuse débauche. Les vices qui infectoient son palais allèrent infecter Ninive, et de là tout l' empire. Au bout de deux ans de regne, la capitale, les provinces, tout étoit également corrompu. Le roi, jouet de ses ministres, esclave de ses eunuques, tyran de son peuple, le roi ne se souvenoit plus qu' il étoit roi, que pour signer des édits cruels, pour commander des exactions, pour payer

avec le plus pur sang de ses sujets ses
plaisirs infâmes ou ses vils flatteurs.
Tout se vendoit à Ninive : honneurs,
charges, justice, tout étoit au plus offrant.
Des courtisannes gouvernoient l' empire,
ordonnoient en riant la ruine d' une
province, faisoient gloire de dévorer dans
un repas la substance de cent familles.

p304

Des satrapes bas et cruels, ennemis de
l' état et du peuple, pleins de mépris pour
leur maître comme pour eux-mêmes,
trafiquoient publiquement de leur crédit,
vendoient, sans rougir, le patrimoine de
l' orphelin, la liberté de l' innocent. Les
guerriers tiroient vanité de leur amour
pour la mollesse ; les magistrats ne
rougissoient plus de leurs injustices : dans
tous les ordres de citoyens, la rapine
seule donnoit quelque gloire ; et le
peuple, épuisé d' impôts, victime des grands,
des ministres, des juges, des esclaves
même du roi, le peuple, opprimé, foulé
aux pieds, tendoit au ciel des mains
suppliantes.

La foiblesse et la cruauté se
réunissent presque toujours. Sardanapale, du
sein de ses horribles voluptés, ordonna
une persécution contre les mages. Il
venoit de faire une guerre honteuse ; croyant
ses dieux irrités, il jugea qu' il étoit plus
facile de venger leur cause par des
meurtres, que de les apaiser par des vertus.
Il commanda d' exterminer jusqu' au dernier

p305

de mes disciples, promet dix talents
d' or à celui qui me livreroit vivant, et
me condamna d' avance à des tourments
inconnus jusqu' alors.
Aussitôt le fer et le feu désolent les
habitations des mages ; leurs maisons
sont la proie des flammes ; leur sang
inonde leurs asyles. Les barbares soldats
de Sardanapale, qui avoient si lâchement
combattu ses ennemis, se montrent

remplis de zèle pour persécuter leurs
concitoyens. Le glaive à la main, ils
poursuivent le peu de mages qui échappent ;
ils égorgent tous ceux qu' ils atteignent,
massacrent la mère et la fille après les
avoir outragées, et croient toutes les
horreurs permises, parcequ' ils les
commettent au nom de leurs dieux.
Je fuyois avec mon épouse ; cent fois
je fus sur le point d' aller me présenter
au tyran, pour faire cesser la persécution.
Mais le cruel Sardanapale avoit
condamné tous les mages, mon trépas
n' eût sauvé personne : d' ailleurs Oxane
portoit dans son sein un gage de notre

p306

chaste amour ; le nom de père me faisoit
aimer la vie. Consolé par mon épouse,
soutenu par son courage, errants de
désert en désert, sans amis, sans secours,
manquant souvent de nourriture, nous
parcourûmes la Perse, la Sogdiane, la
Bactriane, toujours au moment de tomber
dans les mains de nos persécuteurs,
toujours rejetés ou trahis par ceux à qui
nous demandions asyle. Mais au milieu
de nos périls, malgré les maux qui nous
accabloient, l' idée de souffrir pour la
vérité adoucissoit toutes nos peines. à
chaque douleur nouvelle, nous voyions une
récompense future ; l' espérance nous
donnoit des forces, et l' amour, des
consolations.

Nous pénétrâmes enfin dans les
déserts de l' Arabie ; nous entrâmes dans
une caverne profonde au milieu de
laquelle étoit un tombeau. La pierre en
étoit renversée ; l' intérieur du cercueil
étoit vuide. Une lame d' or frappa mes
yeux : je la saisis ; à la foible lueur qui
pénétoit dans la caverne, je lus sur cette

p307

lame ces paroles, écrites en caractères
sacrés : Zoroastre, dépose ici le livre de
la sainte loi, le zend-avesta, que tu écrivis

sous l' inspiration d' Oromaze. Le jour
n' est pas arrivé, où ce livre, émané de
Dieu, doit être connu des mortels : ta
religion sera long-temps encore l' objet de la
haine des peuples. Mais un second législateur,
qui portera le même nom que toi,
doit naître dans la plénitude des temps : il
sera conduit à cette caverne, il trouvera
ton livre sacré ; et le montrant à l' Asie, il
le placera sur le trône, où il sera la regle
des nations. Pour toi, tes travaux sont
finis : prends ton chemin vers la
Phénicie ; affronte la mer orageuse, va
chercher dans l' occident une tranquille
patrie, où ton nom plus inconnu ne
t' entoure pas de persécuteurs. Ainsi le veut
Oromaze : obéis, et ne murmure pas.
Je lus deux fois ces paroles, je ne
doutai point qu' un ange ne les eût
tracées. Je remis avec respect la lame d' or
dans le cercueil ; j' y déposai le livre sacré
qui renfermoit la divine loi ; je recouvris

p308

le tombeau avec la pierre renversée,
et prosterné contre la terre, je m' humiliai
devant Oromaze.
Après avoir adoré son nom, je sortis
de la caverne ; je dirigeai mes pas vers
l' opulente Tyr. Là, suivi de ma chere
Oxane, je montai sur un vaisseau pour
aller chercher un asyle chez les peuples
hospitaliers de la Grece ou de l' Ibérie.
Notre navire, poussé par les vents dans
la mer adriatique, vint échouer sur les
côtes des frentaniens. Oromaze, que
j' invoquois, sauva mon épouse : je la
portai dans mes bras jusqu' à un village des
marse, où l' on me donna l' hospitalité.
Hélas ! Ma chere Oxane, foible, languissante,
accablée par les fatigues de la mer,
fut bientôt surprise des douleurs de
l' enfantement ; elle me rendit pere d' un fils
et d' une fille à la fois. Nous résolûmes de
nous établir chez les marse ; quelques
pierres précieuses, seuls restes de mon
ancienne fortune, me rendirent possesseur
d' une chaumiere.
Nous allions être heureux, nous allions

jouir du repos, en adorant notre
 Dieu, en élevant nos enfants, quand les
 cruels péligniens, qui faisoient alors la
 guerre au peuple marse, surprennent
 notre village, le réduisent en cendres, et
 pénètrent dans la cabane où je dormois
 auprès d' Oxane, entre mes deux enfants.
 Les barbares ! Je les ai vus
 massacrer ma femme et mon fils : mes pleurs,
 mes cris, mes efforts, ne purent les
 défendre. Je ne sauvai que ma fille ; je la
 couvris de mon corps ; je reçus toutes les
 blessures que ces tigres lui destinoient :
 fuyant avec elle à travers l' incendie et
 les morts, marquant mon chemin de
 mon sang, j' arrivai dans ce vallon, où
 mes mains ont bâti cette cabane, où
 j' élevai mon Anaïs, ma chere Anaïs, unique
 et dernière consolation de quatre-vingts
 ans de malheurs. La voilà celle pour qui
 seule je tiens à la vie, celle dont les traits,
 dont les vertus, me rappellent tous les
 jours Oxane.
 En disant ces paroles, le vieillard se
 jette dans le sein d' Anaïs.

Mais Léo, Léo qui ne respiroit pas
 depuis la fin du récit de Zoroastre, Léo
 saisit sa main qu' il presse dans la sienne ;
 il le regarde avec des yeux animés et
 remplis de larmes : ah ! Par pitié, lui
 dit-il, dans quel lieu, dans quel village,
 avez-vous perdu votre fils ? Dans Avia,
 répond le vieillard, sur les bords du fleuve
 Aternus. Et cet enfant, continue Léo, ce fils
 que vous pleurez, ne portoit-il pas à son
 cou une émeraude gravée ? Oui, reprend
 le vieillard surpris : sa mere l' en avoit
 paré ; le nom d' Oromaze en caracteres
 persans étoit écrit...
 embrassez votre fils ! S' écrit Léo
 tombant dans ses bras ; je le suis, j' ai ce
 bonheur. Voici l' émeraude gravée : on m' a
 trouvé mourant dans Avia ; j' ai dans mon
 sein la marque du poignard dont les
 péligniens me frapperent. Dès le premier
 jour où je vous ai vu, j' ai senti mon coeur

tressaillir : un transport, un sentiment involontaires, m' ont averti que je vous devois la vie.
Il dit, le vieillard ne peut répondre.

p313

Il reconnoît la pierre gravée ; il y lit le nom de son dieu : il presse Léo contre son coeur, il l' accable de ses baisers, et son ame épuisée par sa joie est prête à l' abandonner.

LIVRE 10

Cependant à Rome tout étoit dans la consternation et dans le trouble. Les sabins, au désespoir d' avoir perdu Tatius, d' avoir vu exiler Numa, n' obéissoient qu' avec horreur à l' assassin de leur roi. La mort affreuse de Tatia, qu' ils attribuoient à Hersilie, avoit rendu cette princesse l' objet de leur exécration. Plus divisés que jamais avec les romains, se défiant les uns des autres, ne se cachant pas la haine qu' ils se portoient, à chaque instant ils étoient prêts à s' égorger. Le soupçon, l' inimitié, régnoient dans toutes les familles ; et sans le prudent Métius, la guerre civile eût embrasé Rome. Romulus, en proie à cette fureur sombre qui, dans les grands criminels, tient la place du remords, Romulus, pour contenir son peuple, l' accabloit de nouveaux impôts, faisoit couler le sang des nobles, et ne régnoit que par la terreur. Hersilie, trop digne fille de son pere,

p314

Hersilie ne se nourrissoit plus que des poisons de la jalousie et de la rage. Ne doutant pas qu' une rivale ne possédât le coeur de Numa, elle envoyoit chaque jour des émissaires secrets chez tous les peuples de l' Italie pour découvrir cette rivale, pour s' informer de son amant, pour menacer des armes de son pere les

rois qui leur donneroient asyle, et pour acheter leur tête de ceux qui voudroient la livrer.

Pendant ce temps, le tranquille Numa, caché dans le fond des Apennins, entouré de fideles amis, pleuroit de joie à la reconnaissance de Zoroastre et de Léo : il partageoit leurs transports ; il voyoit l' heureux Zoroastre presser son fils dans ses bras. Ce tendre vieillard ne pouvoit se rassasier de voir, d' entendre, d' embrasser Léo. ô mon cher fils, lui disoit-il, tu m' es donc rendu ! C' est toi que je revois ! Ah ! Je ne me trompois pas : le premier jour où tu vins dans ma cabane, mon coeur s' élança vers toi par un attrait irrésistible ; ce coeur te reconnut

p315

d' abord. Que j' aime à te contempler ! Que tu es beau ! Que tu es grand ! Viens donc me serrer contre ton sein ; viens donc m' appeller ton pere : tu me dois toutes les caresses que tu m' aurois faites depuis ton enfance.

Léo répondoit par ses pleurs ; Camille écoutoit en silence. Léo la prend par la main, et la présente à Zoroastre : mon pere, lui dit-il, voici mon amie, voici la souveraine de mon coeur. Nous avons été long-temps séparés ; nous sommes enfin devenus époux. Mais, quelque violent que soit notre amour, si nous avons pu prévoir que je reverrois mon pere, ah ! Soyez sûr que nous aurions attendu ce moment pour que votre main nous unît. Daignez donc nous pardonner notre bonheur, et l' augmenter en le confirmant.

Il dit : Camille tombe à genoux ; son coeur palpite, ses yeux sont baissés, sa tête est penchée sur son sein, la rougeur couvre son front ; à peine ose-t-elle jeter un regard timide sur Zoroastre. Elle

p316

attend avec inquiétude qu' il l' appelle sa

filles. Elle n' a jamais autant désiré de paroître belle, même aux yeux de son cher Léo ; et son silence semble dire au vieillard : mes traits sont peu de chose, mais mon coeur est digne de vous. Ma fille, lui répond Zoroastre en la relevant aussitôt, mon bonheur surpasse mes peines : je n' avois perdu qu' un enfant, cet heureux jour m' en fait trouver deux.

En prononçant ces paroles ; il embrasse la belle Camille. Cette tendre scene se termine par le récit des aventures de Léo ; le vif intérêt qu' il inspire à Zoroastre et à sa fille ajoute encore au sentiment que la nature a mis dans leurs coeurs.

Numa partage la joie commune. Depuis qu' Anaïs est soeur de Léo, Anaïs lui semble plus belle : chaque jour il lui découvre de nouvelles vertus, sans cesse il parle d' elle à son ami ; ce nom d' ami, qui lui étoit si cher, ne lui semble plus assez doux.

p317

Bientôt Numa convalescent va respirer l' air du matin, et choisit toujours les lieux où Anaïs conduit son troupeau ; il devient berger pour être avec elle. Tandis que Camille et son époux vont à la chasse pour Zoroastre, Numa raconte à leur soeur l' histoire de sa vie. Il écoute avec délices les réflexions, les conseils d' Anaïs, il s' étonne de trouver tant de sagesse dans un âge si tendre, et chaque jour il acquiert près d' elle plus de prudence ou plus de vertu. Quelquefois, assemblant des roseaux qu' il joint avec de la cire, il en tire des sons mélodieux, il accompagne avec ce chalumeau la voix touchante de la bergere ; plus souvent il répète avec elle les chansons, les hymnes, qu' elle lui apprend. Il ne songe point à l' amour ; il éprouve un sentiment plus délicieux, plus tranquille. Dès que l' aurore paroît, Numa va joindre Anaïs. Sa vue ne lui cause point de transports ; mais il a besoin de sa vue : sa présence ne le trouble point ; mais il n' est heureux que par elle. Loin d' Anaïs, il n' a plus d' idée ; loin

d' Anaïs, il n' existe pas. Ainsi la tendre Clytie tombe languissante et fanée en l' absence du dieu de la lumiere ; mais dès qu' Apollon reparoît, Clytie relève sa tête, la fixe vers l' astre du jour, le suit dans sa course en tournant sur sa tige, et ne cesse de le regarder que lorsqu' il se replonge dans le sein de Thétis.

La modeste Anaïs, qui ne trouve ni dans son coeur ni dans celui de Numa rien qui puisse l' alarmer, se livre au sentiment qui l' entraîne. Elle chérit son libérateur, celui qui sauva les jours de son pere : la reconnoissance lui en fait un devoir ; les vertus de Numa en font un plaisir. Anaïs aime à converser avec l' élève de Tullus des merveilles de la nature, du cours des astres, des peuples divers, des gouvernements, des religions, par-tout différentes, de la morale, par-tout la même. Chacun d' eux, attaché à ses dogmes, les explique ou les défend. Divisés sur le culte, ils se réunissent sur les devoirs : leurs ames sont d' accord, quand leur raison discute ; et Numa, qui

ne peut se lasser d' admirer la profonde sagesse d' Anaïs, sent augmenter à chaque instant pour elle son respect et sa tendresse.

Léo s' aperçut le premier de ce penchant mutuel : il souhaitoit ardemment de voir son ami devenir son frere. Aimes-tu ma soeur ? Lui dit-il un jour ; réponds-moi avec franchise. Numa rougit, et se troubla. Pourquoi rougir ? Lui dit Léo : les dieux nous ont donné l' amour pour nous consoler de nos peines, pour récompenser nos vertus. Si ton coeur est bien dégagé des indignes liens d' Hersilie, si tu chéris Anaïs autant que Léo te chérit, je l' obtiendrai pour toi de mon pere. Parle, dis-moi seulement, je rendrai ta soeur heureuse ; et je croirai cette parole comme l' oracle de nos dieux. Ami, lui répondit Numa, le nom d' Hersilie me fait encore trembler, celui d' Anaïs me rassure. Le

sentiment que ta soeur m' inspire ne ressemble
en rien à celui qui me rendit si malheureux.
Je vois Anaïs tous les jours, je
ne la quitte pas un moment ; jamais je

p320

n' ai eu l' idée de lui parler d' amour et
d' hymen. Mais je sens bien, ô mon ami,
que si le bonheur peut habiter sur la
terre, il est réservé à l' époux de ta soeur.
Il dit. Léo l' embrasse, le prend par la
main, et le conduit vers Zoroastre. Il
ne doutoit point de son aveu ; il lui
demande Anaïs pour son ami, pour son
libérateur, pour celui de tous les
mortels qu' il aime, qu' il estime le plus.
Quelle est sa surprise, quel est son
chagrin, quand Zoroastre, après l' avoir
écouté d' un air sévère, lui répond ces
tristes paroles :
mon fils, j' aime Numa, je lui dois
la vie ; je bénirais le jour où je pourrais
m' acquitter avec lui : mais ma fille
est mage ; je suis le chef de sa religion,
et la loi que j' ai annoncée nous interdit
toute alliance avec les idolâtres.
Tu sais que j' ai tout sacrifié pour cette
loi sainte : honneurs, richesses, repos,
tout lui fut immolé par moi. Voudrais-tu
qu' à la fin de ma vie, au moment de
recevoir la récompense de tant de maux,

p321

je la perdisse en désobéissant aux préceptes
que j' enseignai moi-même ?
Vous avez donc enseigné l' ingratitude ?
Interrompit Léo d' une voix animée.
Non, mon fils, répondit Zoroastre ;
mais j' ai prescrit la prudence. Je n' ai pas
voulu qu' une mage risquât de renoncer
à sa foi, en prenant un époux d' une
autre secte : j' ai prévu l' empire de l' amour,
le penchant naturel d' un coeur
sensible à penser comme l' objet aimé. Ma
fille chériorait Numa, ma fille prendrait
sa croyance ; elle quitterait le culte de
son pere : j' en serais responsable au

grand Oromaze. Il m' est assez douloureux
que mon fils, le fils de Zoroastre,
élevé loin de moi par des idolâtres, suive
une autre religion que la mienne : je
veux du moins conserver ma fille à ce
Dieu pour qui j' ai tant souffert ; je veux
préserver Anaïs du péril de l' abandonner.
Plus Numa est estimable, plus ce
péril seroit grand. Ah ! Ce ne sont ni les
persécuteurs ni les bourreaux qui peuvent

p322

ébranler la foi : c' est l' exemple des
vertus dans une secte différente.
D' ailleurs, ma religion est encore en
horreur à toutes les nations du monde ;
l' Italie entière détesteroit Numa, si
Numa devenoit l' époux d' une mage : ma
fille en seroit peut-être moins aimée...
pardonne, Numa, je t' offense, je
t' afflige ; je te parois sans doute un
fanatique et un ingrat : mais je crois ma
religion, j' aime ma fille, je ne puis l' exposer
à devenir infidèle, ou à t' apporter pour
dot la haine de ta nation.
Zoroastre se tait. Léo demeure
immobile, les yeux attachés à la terre :
il s' afflige de ne pouvoir opposer au
vieillard des raisons plus puissantes que
les siennes. Numa, qui l' avoit attentivement
écouté, le regarde d' un air serein,
et lui répond ces paroles :
Zoroastre, depuis que je suis né, les
dieux que j' adore ont manifesté pour
moi leur puissance : je les aime, je les
crains ; je choisirois de mourir plutôt que
de les abandonner. Mais malheur à moi

p323

si j' étois capable de haïr aucune des
religions qui couvrent la terre ! Les dieux les
souffrent ; pourquoi serois-je moins
indulgent que les dieux ? Périssent ces
hommes de sang qui, à l' exemple de
Sardanapale, poursuivent le fer à la main ceux
qui ne pensent pas comme eux, leur
présentent la mort ou leur croyance, et

multiplient les martyrs en multipliant les crimes, tandis qu' avec des bienfaits ils feroient peut-être des prosélytes ! Ce n' est point à nous, misérables humains, à venger la cause du ciel, à nous charger de ses intérêts. Les fourmis d' un champ ne s' égorgent point entre elles pour la gloire du maître du champ ; elles jouissent en paix des biens qu' elles lui doivent. Le premier attribut des dieux c' est la bonté. De toutes les sectes, la seule qui leur soit odieuse, c' est la secte des persécuteurs. Voilà les vrais ennemis des immortels ; ils leur arrachent leur plus doux plaisir, celui de pardonner à la faiblesse. Telle est ma piété, Zoroastre ; c' est à toi de juger si la foi de ta fille seroit en

p324

danger avec moi. Je respecterois ses dogmes, comme elle respecteroit les miens : elle adoreroit Oromaze, j' adorerois Jupiter. Mais Oromaze et Jupiter nous commandent les mêmes choses : te chérir, honorer ta vieillesse, nous aimer, soulager les infortunés, voilà ce qu' ordonne ton dieu, voilà ce que prescrit le mien. Nos deux coeurs, en leur obéissant, s' uniroient encore davantage, et seroient mêlés l' un dans l' autre, comme deux ruisseaux également purs, dont les sources sont différentes, mais qui ont confondu leurs eaux. Tu dis que mon hymen avec une mage m' attireroit la haine de ma nation ? Je n' ai plus de nation, je n' ai plus de patrie ; j' ai perdu Tullus et Tatius ; l' univers se borne pour moi à la cabane de Zoroastre : mon coeur me dit que je n' y serai point haï. ô mon pere, ouvre-moi ton sein ; accepte-moi pour ton fils ; rends-moi en un seul moment tout ce que les dieux m' ont ôté en tant d' années ; donne-moi ton Anaïs : nous ne serons

p325

occupés que de prolonger tes jours.

Nous vivrons en paix dans ce vallon, où
les enfants de ton fils et les miens
formeront une colonie qui bénira d'âge en âge
le nom chéri de Zoroastre. Tu vieilliras
au milieu de cette génération naissante ;
tu seras l'objet de leur tendresse, la
cause de leur bonheur. La fille que j'aurai
s'appellera Oxane ; ce nom si cher te
rendra plus douces ses caresses. Peres,
enfants, époux, épouses, nous serons
tous à tes pieds, nous ne vivrons que
pour t'aimer ; et, tous les matins, tes
deux familles réunies viendront attendre
ton réveil avec le même plaisir, avec le
même respect, que tes disciples
attendent le lever de l'astre du jour.
En parlant ainsi, Numa tombe à ses
genoux. Zoroastre ému veut pourtant
résister encore : mais Léo s'écrie : il a
sauvé vos jours ! Il a sauvé ceux d'Anaïs !
Eh bien ! Répond le vieillard, qu'Anaïs
soit sa récompense, que Numa devienne
mon fils.
à cette parole, Numa jette un cri, et

p326

s'élance au cou de Zoroastre : il ne peut
contenir sa joie, ni exprimer sa
reconnaissance. Il veut aussi embrasser Léo ;
mais Léo a déjà couru chercher sa soeur.
Il reparoît avec elle. Voilà ton époux, lui
dit Zoroastre, je te donne à ton
libérateur. Dans huit jours vous serez unis :
puisse le grand Oromaze ne punir que
moi seul, s'il n'approuve pas vos noeuds !
En disant ces mots, il serre contre son
cœur la main d'Anaïs et celle de Numa.
Anaïs rougit en baissant les yeux.
Bientôt elle confirme par un doux sourire
le don que son père a fait de sa foi ;
dès ce moment, l'heureux Numa, son
digne ami, et la belle Camille, ne
songent plus qu'aux préparatifs de cet
hyménée.
Déjà Camille et Léo ont été couper
des bois dans la montagne, pour que
Numa bâtisse lui-même la cabane qu'il
doit habiter : elle est auprès de celle du
vieillard. Numa la tourne du côté de
l'orient, pour que sa pieuse épouse puisse
tous les jours à son réveil adresser ses

p327

voeux à l'astre du jour. Il la couvre de peaux de bêtes, qui, entrelacées avec des branchages, forment un rempart impénétrable contre le soleil, la pluie et le froid. Tout ce qu'il peut imaginer de commode et d'agréable, est placé dans l'intérieur : Numa l'embellit avec cette adresse, avec ce goût que l'amour seul peut donner. Un jardin est contigu à la cabane ; Numa le dispose de manière que le berceau de jasmin sauvage sous lequel il vit Anaïs pour la première fois, soit au milieu de ce jardin. Il détourne un bras du ruisseau, qu'il fait serpenter parmi des fleurs. Des arbres fruitiers, que la nature produit d'elle-même, rendent utile ce verger ; et une haie vive le met à l'abri des chevreuils qui viendroient en brouter les jeunes plants. Anaïs préside au travail ; sa présence anime Numa. Il voudrait seul terminer l'ouvrage ; mais Camille et Léo viennent l'aider malgré lui. Tous comptent avec impatience que les huit jours prescrits par Zoroastre doivent expirer le lendemain.

p328

Déjà les travaux sont achevés, déjà Camille a dépouillé les prés voisins de leurs fleurs ; les couronnes sont tressées, la nouvelle cabane est parée de guirlandes ; le soleil s'est caché dans l'onde, son retour doit éclairer le bonheur des deux amants ; quand, vers le soir, à l'heure où, retirés dans la chaumière de Zoroastre, ils vont tous se placer autour d'une table frugale, on entend frapper à la porte : un pressentiment secret fait frissonner le sensible Numa. Léo surpris se lève le premier, prend sa massue, et court à la porte. Ce n'étoient point des ennemis ; c'étoit un vieillard vénérable, accompagné de deux guerriers : ils demandoient l'hospitalité. Léo les accueille et les guide.

Mais à peine la lampe qui éclairait la cabane a-t-elle frappé leur visage, que Numa jette un cri de surprise, et court embrasser ce vieillard. Est-ce donc vous, Métius, vous l'ami de Tatius et de mon père ! Vous, le seul appui, la dernière espérance de nos sabins !

p329

Métius étonné reconnoît à son tour Numa ; il n'en peut croire sa débile vue : ô mon maître, lui dit-il, ô mon ami, je vous trouve enfin, vous que je cherche par toute l'Italie ! Ah ! Souffrez qu'avant de vous rendre les hommages que je vous dois, mes bras tremblants vous serrent encore, et que mon cœur profite des derniers instants où il m'est permis de vous appeler mon ami. En disant ces mots, le fidèle Métius embrasse mille fois Numa. Ensuite, se retournant vers les deux guerriers qui le suivent : Volésus et Proculus, leur dit-il, notre recherche est finie ; nous avons trouvé notre roi. Alors les deux romains, et Métius lui-même, fléchissant le genou devant Numa, lui disent avec respect : nous vous saluons, roi de Rome. Que dites-vous ? Interrompt Numa en s'efforçant de le relever : je ne suis point votre roi ; je ne mérite, je ne desire point cet honneur. Vous l'êtes, reprend Métius, vous l'êtes par le plus beau, par le plus légitime des droits : le peuple vous a élu d'une voix unanime. Les romains et les

p330

sabins, prêts à s'égorger pour donner un successeur à Romulus, n'ont trouvé que Numa qui convînt aux deux peuples : votre nom seul a calmé les haines, a rétabli la concorde. Vous êtes roi, Numa ; votre peuple vous attend. Numa, surpris et affligé, fait asseoir les ambassadeurs à la table de Zoroastre ; il demande à Métius de l'instruire de ces grands événements. Le vieux général le satisfait en ces termes :

nos maux étoient à leur comble.
Romulus, en horreur aux sabins, haï même
de son peuple, Romulus faisait gémir
Rome sous le poids d' un sceptre de fer.
Ce n' étoit plus ce conquérant toujours
suivi de la victoire, et qui du moins
n' immoloit que les ennemis de l' état : c' étoit
un tyran farouche, dont la politique
barbare accabloit le peuple pour le
contenir, et, sur le moindre prétexte, faisait
couler le sang des patriciens. Telles sont
les suites d' un premier crime : aussitôt
que l' ame en est souillée, toutes les
vertus l' abandonnent, tous les vices viennent
l' habiter.

p331

Cependant les dieux irrités nous
annoncerent leur justice par les plus
terribles fléaux : la peste désola Rome.
Jamais la contagion ne s' annonça par des
symptômes plus effrayants : un feu
dévorant brûle à la fois la poitrine et les
entrailles ; les yeux, enflammés et sanglants,
roulent avec peine dans leurs orbites ; la
bouche ulcérée exhale un souffle empoisonné ;
la langue souillée, épaissie, s' attache
au palais, arrête la respiration ; les
nerfs se roidissent, les membres frissonnent ;
et le froid de la mort, qui se répand
par degrés, ne peut éteindre l' ardeur
brûlante dont les os mêmes sont consumés.
Bientôt les maisons ne peuvent suffire
pour contenir les tristes victimes : les
chemins, les places publiques, les
temples des dieux, en sont remplis. On voit
une foule de moribonds errer demi-nuds,
fuyant leurs lits, fuyant leurs pénates,
cherchant, demandant de l' eau. Ils vont
se plonger dans le Tibre, dans les
fontaines, dans la terre détrempée. Ils
n' écoutent rien, ils boivent : sans étancher leur

p332

soif, ils expirent au milieu des ondes. Les
doux liens de l' amitié, les sentiments de
la nature, tout est en oubli, tout est

méconnu : le fils, égaré par la douleur,
refuse d' embrasser son pere ; le frere évite
le frere, et craint la contagion du mal ;
la mere mourante, loin de son époux, en
proie aux convulsions du trépas, les yeux
tournés, les dents serrées, éloigne avec
ses bras roidis le foible enfant qui lui
tend les mains, qui pleure, et veut encore
aller presser ses mamelles desséchées. La
douleur, la douleur, est le seul sentiment
qui domine. Par-tout on souffre, par-tout
on meurt. L' enfance, l' âge mûr, la vieillesse,
tout périt, tout tombe. La flamme
des bûchers ne s' éteint point ; on la
renouvelle sans cesse. Quelque nombreux
qu' ils soient, ils ne peuvent suffire : on
va même jusqu' à se les disputer ; et ceux
qui les ont élevés sont obligés de livrer
des combats, pour que leur parent y
trouve une place.
Romulus, qui regrettoit ses soldats,
indiqua, pour apaiser les dieux, un

p333

sacrifice solennel au marais de la Chevre.
Tout son peuple, ou plutôt le foible reste
de son peuple, s' y rendit. Les sacrificateurs,
les prêtres, les citoyens, pâles,
décharnés, s' avancent à pas lents vers
l' autel. Le soldat, sans cuirasse,
s' approche doucement, soutenu sur son
javelot ; il peut à peine lever la tête vers
l' aigle de son bataillon. Les femmes, les
vieillards, appuyés sur des bâtons,
tiennent leurs enfants par la main ; l' enfant
tombe et entraîne avec lui son foible
soutien. Jeunes, vieux, malades, convalescents,
tous se ressemblent, tous se
traînent plutôt qu' ils ne marchent : aucun
n' a la force d' élever la voix ; et ce peuple
romain si puissant, ce peuple, l' effroi
de l' Italie, ressemble à une troupe de
spectres qu' une magicienne de Thessalie
a évoqués des enfers.
On fait les libations, on immole les
victimes : le grand-prêtre consulte leurs
entrailles, et frémit en les regardant. Il
monte sur le trépied sacré : l' esprit divin
le saisit ; une sainte fureur l' agite, ses

yeux étincelent, sa bouche écume ; il tend les bras, il renverse sa tête, ses cheveux hérissés soulèvent le laurier qui le couronne. Mais c' est en vain qu' il lutte contre un dieu : ce dieu le terrasse, le domte, le fait céder à son aiguillon. Le pontife haletant prononce alors ces paroles : peuple, un crime épouvantable, qui est demeuré impuni, a fait descendre sur vos têtes la colere des immortels. Tant que ce forfait ne sera pas expié, tant que les coupables verront le jour, n' espérez pas que les dieux s' apaisent. La peste ravagera nos murs, tant que le sang de... il alloit poursuivre, Romulus lui jette un coup-d' oeil terrible ; et la frayeur éteint sa voix. Mais à l' instant même, le ciel s' obscurcit, le soleil perd sa lumiere, des ténèbres épaisses couvrent la terre, mille tonnerres se font entendre ; il semble que les éléments confondus se font la guerre, et que toute la nature se replonge dans le chaos. Le peuple tremblant tombe à genoux, prie les dieux, et attend la mort. Mais au

bout de quelques instants, les vents s' apaisent, la nuit se dissipe, le soleil brille sans nuage ; on revoit l' azur des cieux ; le calme revient dans les airs, bientôt il renaît dans les coeurs. Tous les romains se regardent et se retrouvent ; Romulus seul a disparu. Ses gardes, ses courtisans, le cherchent en vain. Les céleres, seuls attachés à un maître qui leur donnoit l' impunité, les céleres menacent déjà les patriciens, qu' ils accusent d' avoir immolé le roi. Le peuple se prépare à défendre les nobles, le sang est prêt à couler, quand Proculus que vous voyez, un des romains les plus vénérables par son rang, par sa vieillesse, sur-tout par son austere vertu, Proculus s' avance ; et, à l' aide d' un mensonge adroit, il calme tous les esprits : romains, dit-il, cessez de chercher Romulus. J' ai vu, j' ai vu de mes yeux son pere Mars descendre sur la terre, et l' enlever dans

son char sanglant. Proculus, m' a dit
notre roi, ma gloire est à son comble, j' ai
vaincu, j' ai triomphé. J' ai bâti une ville
qui doit être la maîtresse du monde ; tous

p336

mes devoirs sont remplis : le dieu des
combats m' associe à ses honneurs
immortels. Va l' annoncer aux romains ; dis
leur que Mars et Romulus guideront
toujours leurs armées, et qu' ils m' invoquent
désormais sous le nom de Quirinus.
Ainsi parle Proculus ; et le tumulte
s' apaise. Les céleres n' osent révoquer
en doute un récit qui fait un dieu du
roi qu' ils aimoient ; le peuple, content
d' avoir perdu son tyran, aime mieux le
placer dans le ciel, que de rechercher et
de punir ceux qui en ont délivré la terre.
Mais il falloit élire un successeur à
Romulus. Hersilie prétendit vainement
à la couronne. Les sabins, irrités contre
elle, déclarèrent qu' ils alloient retourner
à Cures, si la fille de Romulus montoit
sur le trône : les romains eux-mêmes
regardoient comme une honte d' être gouvernés
par une femme. Rejetée par les
deux partis, Hersilie sortit de Rome, en
menaçant d' y ramener bientôt la guerre ;
et le peuple s' assembla de nouveau pour
se choisir un souverain.

p337

Ce malheureux peuple fut encore
sur le point de s' égorger. Les romains
vouloient un romain, les sabins
demandoient un sabin. Après la mort de
Tatius, disoient ces derniers, nous avons
laissé régner tranquillement votre
Romulus ; il est temps qu' un de nos citoyens
vous gouverne. Nous ne sommes pas des
peuples vaincus : nous sommes vos amis,
vos freres ; mais jamais nous ne fûmes
vos esclaves. Notre nation est au moins
l' égale de la vôtre en noblesse, en
courage, en vertu : nous rejettons d' avance
tout ce qui peut porter la moindre atteinte

aux droits de cette égalité.
Ainsi parloient les sabins ; et déjà l' on
couroit aux armes. Les dieux m' inspirerent
dans ce moment : peuples, m' écriai-je,
écoutez ma voix. Vous prétendez tous
deux nommer votre monarque, et le choisir
dans votre sein : que chacun de vous
cede à l' autre la moitié des droits qu' il
réclame ; que celle des deux nations qui
nommera le souverain soit obligée de le
prendre chez le peuple qui ne l' aura pas

p338

nommé. Romains, choisissez votre maître,
mais que ce maître soit sabin ; ou
que les sabins donnent la couronne, mais
que ce soit à un romain.
Mon avis est adopté. La paix renaît ;
on s' accorde ; et les romains sont chargés
d' élire un monarque sabin. Tous, d' une
voix unanime, choisissent le juste Numa.
à peine ce nom est prononcé, que
les deux nations, oubliant leur haine, se
félicitent mutuellement ; tous les citoyens
s' embrassent ; tous s' écrient en pleurant
de joie : il va donc renaître le siècle d' or,
le regne d' Astrée ! Numa va nous
commander.
L' encens fume sur les autels, le sang
des victimes ruissele, tous les temples
retentissent d' actions de grâces ; on
remercie les immortels de tous les biens
dont on jouira. Les dieux les accordent
d' avance : la peste cesse ; un vent salubre
apporte la santé ; des rosées bienfaisantes
viennent donner au laboureur l' espoir
d' une double moisson : les dieux, les
hommes, le ciel, la terre, tout semble se
réjouir du regne de la vertu.

p339

Sur-le-champ l' on vous députe des
ambassadeurs ; je demande à être du
nombre. Nous volons à Cures, où nous
espérions vous trouver ; on n' a pu même
nous y donner de vos nouvelles. Nous
tournons nos pas vers le pays des

marses, où j' avois pensé que vous
conduiroit votre amitié pour Léo : notre course
n' est pas plus heureuse. Enfin nous
allions vous chercher dans les montagnes
des rhéates, lieux fameux par votre
vaillance et par votre humanité, quand les
immortels nous ont conduits ici. Venez,
roi de Rome ; deux nations vous
attendent : vous êtes leur unique espoir,
chaque moment de retard est un vol fait à
notre amour et à la félicité publique.
Métius se tut. Numa le regardant
avec un sourire doux et tranquille : ami,
lui répondit-il, il est passé pour moi le
temps des erreurs ; le temps où la vaine
ambition, la fausse gloire, l' amour
insensé, troubloient ma vie. Le trône
auroit pu m' éblouir, lorsque, brûlant pour
Hersilie, je courois, le fer à la main, la

p340

mériter dans les combats ; lorsque,
aveuglé par ma passion, je m' efforçois
d' acquérir l' affreuse science d' égorger les
hommes, et que j' admirois Romulus en
proportion du mal que je lui voyois faire.
Le voile est tombé, mes yeux sont
ouverts ; et, grace aux dieux qui ne m' ont
point abandonné, à mes malheurs qui
m' ont instruit, grace à la tendre amitié,
au pur amour qui m' animent, mon
esprit, mon coeur éclairés n' estiment plus
que ce qui est estimable, n' aiment plus
que ce qui est digne d' être aimé : la vertu
et le repos.

Je remplirois mal le trône de Romulus.
Son peuple, fier et belliqueux,
pouvoit à peine être contenu par un roi,
fils des dieux, et grand capitaine. Je ne
suis que le fils d' un homme, et je déteste
les combats. Je déteste cet art perfide de
désunir ses voisins pour les vaincre,
d' armer le foible contre le fort pour les
opprimer tous deux, de regarder comme à
soi tout ce dont on peut s' emparer. Non,
Métius, c' est un conquérant qu' il vous

p341

faut pour maître. Vainement je consacrerai
ma vie à la félicité des romains, ils
mépriseraient un roi pacifique qui ne
serait occupé que des dieux, des loix et de
l' agriculture.

Métius, mon parti est pris : je suis
quitté envers ma patrie ; j' ai versé mon
sang pour elle ; j' ai sauvé les sabins par
mon exil : ma tâche est remplie ; je ne
demande pour toute grâce que la
continuité de cet exil. Je ne veux plus rentrer
dans Rome ; je veux vivre dans ce vallon,
cent fois plus beau que le capitole, entre
mon pere, mon ami, ma soeur et ma
digne épouse. Ici je serai plus heureux, je
serai plus en sûreté, que Romulus au
milieu des céleres. J' habiterai cette cabane,
plus riante, plus commode que le palais
de vos rois : j' y coulerai des jours purs et
paisibles, en honorant les dieux, en
faisant la félicité de mon pere, de mon
épouse, en trouvant la mienne auprès d' eux ;
et quand la mort viendra me frapper, je
n' aurai pas à répondre devant la divinité
du bonheur de plusieurs milliers d' hommes,

p342

qu' il est presque impossible à leur
semblable de rendre heureux.
Tu en répondras, Numa, interrompit
Anaïs d' une voix ferme ; tu en répondras,
si ton amour pour moi, si ton goût pour
la retraite, te font sacrifier deux peuples.
Penses-tu donc que le ciel t' ait donné tant
de vertus pour toi seul ? Penses-tu plaire
à Dieu, en ne vivant que pour toi ? L' être
suprême compte pour rien de vaines
méditations ; il veut une vertu active.
L' homme de bien lui rendra compte de chaque
jour passé sans faire du bien ; et le
créateur du monde ne peut chérir que ceux
qui travaillent au bonheur du monde.
Tu dis qu' un héros guerrier est plus
nécessaire aux romains qu' un roi
pacifique. Mais plus ce peuple est belliqueux,
plus il a besoin d' un sage monarque qui
modere, contienne sa fougue, et
adoucisse par la justice cette humeur guerrière
qui deviendrait férocité. Ce monarque ne
peut être que toi, Numa : ton respect pour

les dieux, ton amour pour la paix,
t' imposent le devoir de gouverner le peuple

p343

à qui ces vertus sont le plus nécessaires.
Tu crois ne plus rien devoir à ta
nation, parceque tu combattis pour elle ?
Eh ! Qu' as-tu fait de plus que le dernier
de ses soldats ? J' en appelle à ton propre
coeur ; étoit-ce pour Rome, ou pour
Hersilie, que tu exposois tes jours ? Quand tu
aurois versé ton sang pour ton peuple,
tant qu' il t' en reste une seule goutte, cette
goutte lui appartient : on n' est jamais
quitte envers la patrie ; elle l' est toujours
avec nous.

Je n' ai plus qu' un mot à te dire : si le
desir de mener une vie obscure auprès
d' Anaïs, si ma religion injustement
persécutée, sont la cause de ton refus, dès
ce moment je renonce à toi. Je me
reprocherois toute ma vie d' avoir été un
obstacle à la félicité de deux peuples, de
les avoir privés du plus beau présent que
le ciel puisse faire à la terre, d' un bon roi.
Cette idée empoisonneroit mes jours, et
altérerait peut-être l' amour tendre que tu
m' as inspiré. Numa, c' est t' en dire assez :
je connois mes devoirs et les tiens ; si tu

p344

refuses d' être utile aux hommes, c' est
moi que j' en punirai.
Tel fut le discours d' Anaïs. Zoroastre
et Léo se joignirent à elle : Camille seule
resta du parti de Numa. Métius et les
ambassadeurs romains se jetterent à ses
genoux, en alléguant, en répétant tout ce qui
pouvoit persuader son esprit ou émouvoir
son coeur sensible ; ce fut en vain.
Numa, semblable au rocher contre
lequel viennent se briser les vagues,
Numa demeure inébranlable. Il oppose avec
douceur une volonté constante aux
prieres, aux raisons ; et finissant par
embrasser le vieux Métius : mon pere, lui dit-il,
si tu m' aimes, ne me parle plus d' un trône

que je crains plus que le tombeau. Je veux mourir dans ce vallon, je veux vivre dans cette cabane. Je suis né libre, je jouirai du droit naturel qu' a tout homme de choisir l' asyle où il peut couler le plus doucement ses jours. J' espere que ce n' est point offenser les immortels ; mais, si tel étoit mon malheur, je préférerois encore d' avoir à les fléchir, à les désarmer pendant

p345

le reste de ma vie, plutôt que de ceindre un diadème que je redoute et que je hais. D' après cet aveu, Métius, juge si tes instances sont vaines : elles m' affligent ; épargne-les moi. Viens reposer dans ma cabane, non pas auprès de ton roi, mais auprès de ton ami ; demain, au lever de l' aurore, tu retourneras dire aux romains que, s' ils aiment encore Numa, ils le lui prouvent en lui laissant son heureuse obscurité.

En disant ces mots, il sort de la chaumière de Zoroastre. Anaïs le rappelle en vain : pour la première fois, Numa ne répondit point à sa voix. Les ambassadeurs désolés allèrent passer la nuit dans sa nouvelle cabane ; Camille, après avoir long-temps défendu contre Anaïs le parti que prenoit Numa, alla se livrer au sommeil, à côté de son cher Léo ; Zoroastre et sa fille resterent ensemble, pour méditer l' exécution d' un projet important.

LIVRE 11

p347

Numa, retiré au fond de sa cabane, ne put y trouver le sommeil. Tout ce que lui avoit dit Anaïs revenoit dans sa pensée. Elle m' a menacé, disoit-il, de renoncer à moi, si j' oublie pour elle ce que je dois à ma nation, si je me refuse aux volontés des dieux. Quel affreux malheur de déplaire à la fois aux immortels et à

ma chere Anaïs ! Mais, si j' accepte la couronne, puis-je signaler les premiers jours de mon regne par mon hymen avec une mage ? Mon projet seroit de régner par la religion ; et je commencerois par placer sur mon trône l' ennemie de mon culte ! Mon peuple ne l' y verroit qu' avec horreur : malgré les vertus d' Anaïs, la haine publique seroit son partage. Non, je ne puis l' y exposer ; je ne puis sur-tout sacrifier mon amour au vain espoir de bien gouverner Rome. Jusqu' à présent je n' ai vécu que pour m' immoler aux autres, il est temps de vivre pour moi.

p348

Au milieu de ces réflexions, le chagrin d' affliger son peuple, la crainte d' irriter les dieux, venoient ébranler les résolutions de Numa. Agité par ces sentiments contraires, entraîné par son amour, ramené par sa piété, il demeure incertain de ce qu' il doit résoudre : semblable à l' arbre entamé par la hache, prêt à tomber au moindre effort, et dont la chute menace également de tous les côtés.
L' aurore, sur son char d' opale, ouvroit déjà les portes du jour, lorsque Numa, fatigué, se laisse aller au sommeil. à peine se livre-t-il à ce doux consolateur, que l' ombre d' un vieillard couvert de lambeaux ensanglantés vient se présenter devant lui. Numa, saisi de terreur, sentit ses cheveux se dresser ; mais il reconnoît Tatius : sa frayeur se dissipe. ô mon pere ! ô mon roi ! Lui dit-il, qui vous fait abandonner l' élysée ? Pourquoi ce vêtement sanglant, qui ne rappelle que trop le crime de Romulus ? Qu' ordonnez-vous ? Parlez, ombre redoutable et chere ; Numa jure de vous obéir.

p349

Marche donc vers Rome, lui dit l' ombre d' une voix sévere ; les dieux t' ordonnent de régner : c' est pour t' annoncer leurs décrets que j' ai quitté ma sombre

demeure. Je n' habite point encore les
champs élysées : Minos, avant de me
récompenser du peu de bien que j' ai fait,
me punit du mal que j' ai laissé faire. Je
dois rester dans le tartare jusqu' au
moment où le peuple romain sera le plus
heureux des peuples : Numa, sois mon
libérateur.

En disant ces mots, l' ombre
disparoît. Numa lui tend les bras pour la
retenir ; mais il n' embrasse qu' un souffle
léger qui se perd aussitôt dans la nuit.

Numa se réveille, couvert d' une sueur
froide : il se jette à genoux, adore les
immortels, fait des libations de vin sur un
brasier ; dès que le soleil paroît, il court
auprès d' Anaïs pour dissiper le trouble
qui l' agite.

Mais c' est en vain qu' il cherche, qu' il
appelle Anaïs : Anaïs ne répond point.
Alarmé de ce silence, Numa pénètre dans

p350

l' asyle où repose Zoroastre ; il trouve son
lit désert. Une tablette seule est restée :
Numa la saisit, et lit ces paroles :
Anaïs à Numa.

Je pars ; tu ne me verras plus. Tant que je
serois près de toi, ou tu refuserais un trône que
Dieu te donne pour le bonheur de deux
peuples, et je ne puis accepter ce sacrifice ; ou tu
monterois sur ce trône en m' y faisant asseoir
près de toi, et tu déplairois à ton peuple. Pour
ton intérêt, pour ta gloire, il faut te fuir,
Numa, te fuir aujourd' hui, le jour même... mes
larmes baignent ces tablettes. Adieu, Numa ;
va régner : sois heureux, s' il t' est possible ;
mais n' oublie point Anaïs. Songe que dans mon
obscur asyle je serai sans cesse occupée de toi :
j' entendrai, j' espere, bénir ton nom ; alors je
m' applaudirai d' avoir acheté de mon infortune
la gloire dont tu jouiras, le bonheur de ton
peuple, et la certitude de vivre à jamais dans ton
coeur.

Numa lut deux fois cette lettre sans
pouvoir verser une larme : la surprise, la
douleur, l' accablent. Il ne pleure point,
il ne se plaint pas ; il considere les tablettes

p351

d' un oeil sec et égaré. Ainsi l' oiseau
qui, revenant porter à ses petits leur
pâtüre, trouve son nid enlevé, demeure
immobile sur la branche, laisse tomber
la nourriture de son bec, et regarde
fixement la place où étoient ses enfants
chérés.

Enfin deux ruisseaux de pleurs
viennent soulager Numa ; les sanglots
sortent en foule de son sein. Anaïs ! Anaïs !
S' écrie-t-il d' une voix lamentable, Anaïs !
Vous m' avez quitté ! Pensez-vous que j' y
pourrai survivre ? Pensez-vous que je ne
courrai pas toute la terre pour retrouver
mon Anaïs ? Quoi ! Vous m' avez abandonné
le jour même de notre hyménée !
Vous avez passé devant cette cabane
ornée pour vous recevoir, et vos pas ne se
sont point arrêtés ! Et vous avez pu... ! Le
désespoir s' empare de moi... oui, je
renonce à la sagesse, à la gloire, à la vertu,
à tout ce qui n' a pu fixer Anaïs. Je vais
détester la vie, puisque je ne vis plus pour
elle ; je ne vais plus être qu' un insensé,
puisqu' Anaïs emporte ma raison.

p352

En disant ces mots, il tombe, il se roule
sur la poussière. Ses cris attirent Camille
et Léo : hélas ! Ils ignoraient tous deux le
départ de Zoroastre et de sa fille. Elle est
partie ! Leur crie Numa aussitôt qu' il les
aperçoit ; elle est partie ! Nous ne la
verrons plus ! Camille veut l' interroger ;
Numa répète : elle est partie ! Léo regarde
les tablettes, et voit écrits sur l' autre côté
de tendres adieux que lui faisait Zoroastre :
tu n' aurois pu te décider, lui disoit-il,
entre ton pere et ton ami ; ma tendresse
a voulu t' éviter ce douloureux combat.
J' ai dû te quitter, mon cher fils ; mais
jamais je n' en aurois eu la force, si je
n' étois pas sûr de te rejoindre bientôt.
Numa, qui entend ces derniers mots,
s' élance sur les tablettes : il lit, il relit ces
paroles ; elles calment son désespoir. Léo
pleure avec lui, Camille les console ; et le
vieux Métius, qui arrive dans ce moment,
serre contre son sein les deux héros, en
leur offrant de tout abandonner pour

aller à la recherche de Zoroastre.
Numa veut partir à l' instant même. Il

p353

ne songe plus à l' empire, il ne songe qu' à
rejoindre Anaïs avant qu' elle ait pu
s' éloigner. Mais à peine il se met en marche,
que la foudre gronde sur sa tête, vient
éclater à ses pieds ; et une voix forte
comme le tonnerre, sortant d' un nuage
enflammé, fait entendre ces paroles : Numa,
songe à Tatius.

Numa s' arrête épouvanté ; il rougit
d' avoir voulu sacrifier son devoir à son
amour : il tombe à genoux, reste
long-temps prosterné sur la terre, demande
pardon aux mânes de Tatius ; et se
relevant avec l' air plus tranquille : je suis
votre roi, dit-il aux ambassadeurs ;
conduisez-moi vers mon peuple.
à cette parole, Métius et ses deux
compagnons n' osent faire éclater leur
joie ; ils voient trop combien il en coûte
à Numa pour immoler un sentiment qui
lui est plus cher que la vie : ils se félicitent
en silence, et se disposent à guider vers
Rome celui qu' on y attend comme un
dieu sauveur.

Léo, en approuvant son ami, regrette

p354

de ne pas le suivre ; il veut courir sur les
traces de son pere ; il veut aller chercher
Anaïs : Camille se dispose à l' accompagner.

Léo embrasse mille fois Numa, lui
promet, lui jure, de le rejoindre quand
il aura donné trois mois à la recherche
de Zoroastre. Numa, qui dans le même
jour perd sa maîtresse et se sépare de
son ami, prend tristement le chemin de
Rome, pour aller occuper un trône qui
ne le consolera pas.

Il marche, conduit par les ambassadeurs.

Il franchit l' Apennin, trouve un
char qui l' attendoit sur la frontiere,
traverse rapidement le territoire de Rome,
et en découvre les superbes remparts : ils

étoient garnis de tout le peuple, qui
venoit attendre tous les jours l' arrivée de
son roi.
à peine apperçoit-on le char, que mille
cris s' élancent jusqu' aux cieux : le voilà !
Le voilà ! Notre héros, notre pere, le favori
des dieux, le sauveur des romains !
Femmes, enfants, vieillards, soldats, tous se
précipitent aux portes, tous remplissent

p355

la campagne, et courent au-devant de
Numa. L' un porte dans ses mains des
fleurs, l' autre des branches d' olivier : ils
les lui présentent de loin ; ils les jettent sur
son passage ; ils se pressent autour de son
char ; ils en arrêtent la marche. Romains,
sabins, témoignent la même joie : leur
impatience est égale ; les deux peuples
ont un même coeur.
Numa descend de son char pour se
mêler avec eux. C' est alors que toutes les
bouches le bénissent, que ses mains, que ses
habits sont couverts de mille baisers : ah !
Ne nous quittez plus, disoient-ils, restez
toujours parmi nous ; les dieux nous
donnent un pere, qu' il soit sans cesse avec
ses enfants ! Numa pleure et leur tend les
bras : il est trop ému pour répondre, mais
son silence, son air, ses larmes,
promettent à son peuple tout ce qu' il demande.
Numa s' avance lentement, toujours
retardé par des transports, par des
acclamations nouvelles : ainsi le meilleur des
rois, environné, pressé par ses sujets,
confondu au milieu d' eux, entre dans sa

p356

capitale, et paroît mille fois plus grand
qu' un vainqueur entouré d' esclaves,
monté sur un char de triomphe.
Arrivé sur la place publique, il est
revêtu des ornements royaux. On le
conduit, on le porte au capitol, où il veut
remercier les dieux : l' encens fume, le
sang des victimes ruissele, leurs entrailles
consultées n' annoncent que d' heureux

augures.

Numa pose son sceptre et sa couronne
sur l' autel de Jupiter : fils de Saturne,
s' écrit-il, si dans cette foule de romains
qui t' offrent avec moi leurs vœux il en
est un seul qui soit plus enflammé que
moi du désir de rendre heureux ce peuple,
fais-le moi connaître ; je lui remets
ce diadème. Mais si tu veux que j' en sois
possesseur, ô Jupiter, souviens-toi de ma
prière : que le premier jour où je violerai
la justice, où je n' écouterai pas le pauvre,
où je foulerai aux pieds le malheureux,
ta foudre me précipite de ce trône où je
vais monter ! Je ne l' accepte qu' à cette
condition. Pere des dieux et des hommes,

p357

cette grace me sera plus chère qu' une
victoire sur mes ennemis.
Il dit : les acclamations redoublent ;
le sacrifice s' achève au milieu des
transports d' allégresse. Numa sort du temple,
et douze vautours volant à sa droite
l' accompagnent jusqu' à son palais.
Le nouveau roi fait ouvrir le trésor de
Romulus ; il en distribue la moitié au
peuple, et réserve l' autre pour les habitants
des campagnes. Il casse, il détruit à
jamais le redoutable corps des céleres : je
ne veux d' autres gardes, dit-il, que le
respect et l' amour que me porteront mes
sujets. Ma dignité m' assure l' un ; c' est à mes
vertus à m' attirer l' autre. Les céleres me
sont inutiles ; qu' ils redeviennent
citoyens. Deux d' entre eux ont assassiné
Tatius ; c' est à vous, sabins, que je les
abandonne. Puisse ce sang coupable être
le seul répandu sous mon règne par le
glaive de ma justice ! Puissent tous mes
sujets vertueux m' épargner la plus
pénible de mes fonctions !
Après avoir ainsi rempli, dans les premiers

p358

instants de son règne, les deux plus
grands devoirs des rois, celui de soulager

le pauvre, celui de punir le coupable, il s' enferme dans son palais plusieurs jours de suite, pour se faire rendre un compte fidele de ses forces, de ses richesses, sur-tout des impôts qu' il peut supprimer. Il médite pendant long-temps les changements qu' il croit nécessaires : mais, avant de rien entreprendre, il veut aller dans le bois d' égérie implorer les secours de Minerve, et pleurer sa chere Anaïs, sans témoin et en liberté.

Il sort de Rome, laisse sa suite, pénètre seul dans le bois sacré. Bientôt il arrive au berceau de verdure sous lequel il vit, pour la premiere fois, la fille de Romulus endormie. à peine a-t-il reconnu la place où étoit l' amazone, qu' un tremblement le saisit, son coeur palpite avec violence, il sent ses forces défaillir. Il se hâte de fuir ce lieu, qu' il quitte pourtant à regret : tant il est vrai qu' un premier amour laisse des traces ineffaçables ! à peine s' est-il éloigné du berceau,

p359

qu' il s' assied auprès d' un arbre, pour se remettre de son émotion. Là, recueilli en lui-même, se livrant à cette douce mélancolie qui fait pleurer sans faire souffrir, il se rappelle ses premieres années : souvenir quelquefois douloureux, mais toujours cher à un coeur sensible. Numa repasse dans sa mémoire son premier voyage à Rome ; le songe qu' il eut à la fontaine de Pan ; cette nymphe égérie qu' il ne pouvoit voir, et qui lui enseignoit la sagesse ; sa passion pour Hersilie, premiere cause de ses chagrins ; son amour pour Anaïs dont le nom seul le rassure, pour Anaïs qu' il a perdue, mais dont l' image le suit partout, défend son coeur contre les dangers qui pourroient le menacer encore, et laisse au fond de son ame un souvenir doux, mêlé d' espérance, qui, le consolant de ses peines, l' encourage à la vertu.

Numa, plus tranquille, se leve : il veut reprendre le chemin qui conduit au temple de Minerve ; mais il s' égare, s' enfonce dans le plus épais du bois, et arrive bientôt

à une source d' eau vive qui sortoit
d' un petit tertre ombragé par de hauts
peupliers. Jamais troupeau ni berger
n' avoit troublé l' onde claire de cette fontaine
écartée ; jamais nul oiseau, en se
désaltérant, nulle branche même tombée, n' en
avoit ridé la surface. Les arbres qui
l' environnoient, serrés les uns contre les
autres, formoient à l' entour du tertre un
bocage impénétrable ; mille arbrisseaux,
mille rosiers sauvages, nés sur le bord de
la source, remplissoient les intervalles
des troncs d' arbres. Ce lieu silencieux et
tranquille sembloit consacré au mystère.
Tel étoit sans doute l' endroit de la forêt
de Gargaphie où le téméraire Actéon
surprit la fille de Latone ; ou tel étoit plus
sûrement l' asyle où Phoebé descendoit
du ciel pour prodiguer ses charmes à
l' aimable Endymion.
Numa remarque cette retraite ; il se
propose d' y venir souvent. Parvenu près
de la source, il se baisse pour puiser de
l' eau dans sa main. Mais au moment où
il la porte à sa bouche, une voix lui crie

d' un ton sévère : qui t' a permis,
audacieux mortel, de puiser de l' eau dans cette
fontaine ? Numa interdit laisse tomber
cette eau, et répond d' un accent timide :
ô naïade, pardonnez à mon ignorance ;
je ne savois pas que cette source vous fût
consacrée, j' aurois dû le deviner à la
beauté de son onde.
Tu peux t' y désaltérer, répliqua la voix
devenue plus douce : Numa, je t' ai
toujours chéri, et je t' attends ici depuis
long-temps. Souviens-toi de la nymphe égérie,
dont Cérès t' a promis les conseils :
c' est ici son asyle sacré. Tu m' entendras,
Numa, mais tu ne me verras point. Tu ne
franchiras jamais l' enceinte de cet épais
bocage ; telle est la volonté de Cérès.
Viens à cette fontaine toutes les fois que
tu auras besoin de converser avec moi ;
viens me communiquer tes loix avant de
les établir ; viens m' expliquer tes projets,

tes craintes, tes espérances : je te donnerai
mes avis, sans te prescrire de les suivre.
Contente de conseiller, je n' ordonnerai
jamais ; tu me consulteras comme déesse,

p362

je te parlerai comme amie. Adieu, Numa,
je t' attends dans trois jours.
La voix se tait ; Numa immobile écoute
long-temps encore. Pénétré de reconnaissance
et de joie, il tombe à genoux, adore
Cérès, remercie cent fois égérie, lui
adresse les vœux les plus tendres, ose
l' interroger encore : mais la voix ne répond
plus. C' est en vain que Numa prête une
oreille attentive ; il n' entend dans ce
bocage que le bruit doux et léger que font
les feuilles agitées par le zéphyr. Il
regarde, observe autour de lui, il ne voit
que des arbres touffus. Trop religieux
pour concevoir seulement le desir de
pénétrer dans l' enceinte sacrée, il s' éloigne
à regret de la fontaine. Certain d' être aidé
par les dieux dans le gouvernement de
son empire, il retourne à Rome plein
d' espérance.
Dès ce moment, il rassemble les points
principaux de législation qu' il veut
soumettre à la nymphe : ce travail long et
pénible le distrait des maux que lui cause
l' amour. Numa se flatte quelquefois que

p363

le retour d' Anaïs sera peut-être la
récompense que les dieux accorderont à ses
travaux : cette idée lui rend plus cher encore
le bonheur de ses sujets.
Mais les trois jours marqués par la
nymphe sont expirés ; Numa se rend à la
fontaine. Il invoque égérie. La voix se fait
entendre : es-tu content de toi, Numa ?
As-tu déjà fait des heureux ? Hélas !
Répond le monarque, il semble facile d' en
faire : dès qu' on est sur le trône, le mal
seul devient aisé. J' ai trouvé le compte
qu' on m' a rendu de l' administration de
mon empire, différent de ce que j' ai vu

moi-même. Quand j' ai parlé de corriger
les abus, on m' a dit qu' ils étoient
nécessaires ; on m' a fait craindre des maux
plus grands : ceux qui pouvoient m' aider
à faire le bien sont intéressés à ce que le
mal subsiste. La vérité fuit devant moi ;
je suis entouré de trompeurs : la juste
défiance qu' ils m' ont inspirée, en me
forçant de tout faire moi-même, va rendre
longue et pénible l' exécution des
meilleurs projets. Peut-être encore le fardeau

p364

sera trop pesant pour ma foiblesse ; et le
seul avantage que j' aurai sur un mauvais
roi sera de gémir le premier du mal que
je ne pourrai empêcher.
ô Numa ! Lui répond la nymphe, que
d' erreurs dans ce peu de paroles ! Je
reconnois bien dans toi ces hommes
passionnés, prêts à tout entreprendre pour
obtenir ce qu' ils desirent, et découragés
au premier obstacle. S' il étoit facile de
bien régner, où seroit la gloire des grands
rois ? Sans doute on voudra te tromper,
sans doute on t' environnera de pieges. La
flatterie, la fausse gloire, la ruse, la
volupté, habitent auprès du trône : cachées sous
un masque trompeur, l' oeil ouvert sur le
coeur du roi, elles attendent, pour s' en
emparer, le premier moment de foiblesse.
L' intérêt les tient sans cesse éveillées : si
le monarque sommeille un instant, il est
vaincu. Mais ces ennemis dangereux ne
sont presque plus redoutables aussitôt
qu' ils sont reconnus ; et ta premiere
occupation, ton étude la plus
importante, c' est d' apprendre à les reconnoître.

p365

Ceux qui t' obséderont de plus près, ceux
qui trouveront tout facile, qui flatteront
tes goûts, qui seront toujours de ton
sentiment, voilà tes ennemis, Numa.
Chasse-les, non de ta cour, elle deviendrait
déserte, mais de ton coeur, de tes conseils :
méprise-les, et ne crains pas de le leur

témoigner ; tu effraieras peut-être la
génération toujours renaissante de ceux qui
voudroient leur ressembler.

Mais garde-toi de répandre ce mépris
sur tous les hommes : cette défiance, cette
mauvaise opinion de l'humanité entière,
seroit aussi injuste que fatale : elle
produiroit l'indifférence sur le choix de ceux
qu' on élève ; de là naissent tous les maux.
Quoique roi, tu n' es qu' un homme :
l' amour des vertus qui t' anime peut animer
d' autres êtres semblables à toi. Estime
donc les hommes, estime même quelques
courtisans : il en est qui aiment la vertu,
qui chérissent l' état et leur maître.
Ceux-là ne le disent jamais ; mais le peuple le
dit pour eux : ils ne briguent point les
places ; mais la nation les leur donne. Ne

p366

crains pas d' être de l' avis de ton peuple ;
ne rougis pas d' aller chercher ceux qui
ne se présentent pas. Ta majesté n' en
sera point dégradée ; tu les élèves sans
t' abaisser ; et, par une seule parole, par
une marque d' amitié qui ne coûte rien à
un coeur sensible, tu doubles leurs
talents, tu doubles leurs vertus, sur-tout
l' amour qu' ils ont pour toi. Ah ! Qu' il est
beau de voir un monarque oublier
l' orgueil de son rang avec ceux qui en
soutiennent l' éclat ! Qu' il soit terrible pour
les méchants, sévère pour les flatteurs ;
mais que les bons soient ses amis, et que
son affabilité semble dire : je traite
comme mes égaux tous ceux dont le coeur
ressemble à mon coeur.
Mon plus doux plaisir, lui répondit
Numa, sera d' honorer de tels hommes ;
mon premier soin doit être de les
trouver. Mais, aidé même par eux, puis-je
de long-temps faire le bien ? Mon
peuple est accoutumé à chercher sa
subsistance dans le brigandage de la guerre : il
est malheureux de son oisiveté ; elle le

p367

rend inquiet, turbulent et féroce. Ce peuple est composé de deux nations, souvent opposées, que je ne puis réunir qu' en leur donnant de sages loix. Ce grand ouvrage demande de longues méditations : la paix, le repos, me sont nécessaires ; et de toutes parts je suis menacé. La fiere Hersilie souleve contre moi l' Italie entiere, au premier moment elle viendra m' assiéger dans mes murs ; les peuples vaincus parlent de secouer le joug ; la population est presque détruite ; mes sujets, accablés d' impôts sous Romulus, ne peuvent plus les payer. La guerre achevera ma perte ; et pour éviter cette guerre, pour désunir mes ennemis, il faut un art qui m' est étranger. Cet art, qu' on appelle politique, est au-dessus de mon esprit, répugne même à mon coeur. Que dois-je faire ? Comment remédier aux maux présents, en empêchant les maux à venir ? Numa, lui répondit égérie, une vérité constante, certaine, que les rois sur-tout ne doivent jamais perdre de vue, c' est que la vertu, le courage et l' esprit,

p368

surmontent tous les obstacles. Tu possedes ces trois qualités, il ne faut que les mettre en usage. Songeons au plus pressant danger. Avant tout, tu as besoin de la paix ; prépare-toi donc à la guerre : c' est un précepte aussi ancien que le monde. Romulus a dû te laisser une bonne armée, des capitaines vaillants et expérimentés : marque-leur de l' estime, des égards ; honore comme le premier de tous les états celui de défenseur de la patrie. Moins on aime la guerre, Numa, plus il faut chérir les soldats. Affecte de t' appeller leur compagnon ; prodigue-leur les titres, les distinctions, jamais l' argent : les honneurs les rendront plus braves, les richesses les énerveroient. Souviens-toi de cette armée de campaniens que Léo détruisit si facilement ; le luxe seul l' avoit perdue. Pour le bannir de tes troupes, commence par le bannir de ta cour : l' exemple du maître fait tout. C' est en agissant qu' on enseigne : sois simple

dans tes habits, sois frugal dans tes repas ;

p369

témoigne publiquement du mépris pour la mollesse, tu verras tous les jeunes romains affecter les vertus de leur roi. Mais ces vertus ne suffiroient pas sans une exacte discipline. Quelque noble que soit le centurion, qu' il obéisse à son tribun, comme le dernier des soldats ; et que le tribun à son tour ne soit pas moins soumis à son général. Apprends sur-tout à tes légions que tout homme qui porte une épée doit du respect à celui qui n' en a point ; qu' il faut que le même guerrier soit un lion pour l' ennemi, un agneau pour le citoyen ; que ce citoyen et lui sont deux freres, dont l' un veille à la garde de la maison paternelle, tandis que l' autre vaque aux soins de la famille, et prépare sa nourriture avec celle de son défenseur. Telle doit être ton armée ; alors si tu la confies à un général habile, si tes remparts sont en bon état, tes arsenaux bien fournis, tu obtiendras facilement la paix ; tu la conserveras, sans avoir besoin d' employer la politique, qui n' est jamais que la ressource du foible, ou le prétexte du

p370

méchant. Il est toujours incertain d' abuser les hommes par des paroles ; il est toujours sûr de leur en imposer par des actions. Qu' un roi soit juste, loyal, incapable d' attaquer, toujours prêt à se défendre ; il ne craindra point les embûches de ses voisins les plus perfides. La franchise déconcerte la ruse : c' est le combat du serpent et de l' aigle ; le vil reptile a beau se replier, l' oiseau de Jupiter fond sur lui du haut de la nue, le perce de son bec terrible, et, sans être fier de sa victoire, il remonte auprès du maître des dieux. Sois donc toujours juste envers tes voisins, toujours en état de repousser leurs injustices ; loin de troubler ton

repos, ils brigueront ton alliance. Rome sera respectée ; et tu pourras alors profiter des loisirs d' une paix glorieuse, pour donner des loix à ton peuple. Avant de les établir, tu te feras à toi-même un tableau de l' ordre social ; tu le présenteras à tes sujets : dès ce moment les meilleures loix s' offriront à ton esprit, et seront

p371

adoptées par ton peuple avec la même facilité.

Tu te souviendras que les hommes se sont rassemblés librement en société, pour se procurer les secours nécessaires à leur sécurité, aux besoins et aux consolations de la vie. Du développement de cette vérité, tu verras naître tous les principes de législation.

Une subsistance facile et assurée doit être le premier effet de tes loix : c' est à l' agriculture à la donner. Tu regarderas donc la classe des agriculteurs comme la plus utile ; tu l' honoreras : tu assureras leurs propriétés, tu encourageras leurs mariages, tu rendras à l' art qui nourrit les hommes la dignité qu' il doit avoir. L' agriculture ne peut fleurir sans les autres arts ; elle les fait naître, et les récompense. Tu les protégeras, tu les appelleras dans ton empire ; et tu verras que ces arts faciliteront les travaux champêtres, en occupant, en nourrissant un grand nombre de citoyens.

Lorsque les champs et les côteaux

p372

auront donné ce qu' ils peuvent produire, il se trouvera des cultivateurs riches d' un superflu de productions qui manqueront à une autre terre. De là naîtra le commerce, que tu favoriseras, que tu laisseras toujours libre ; mais tu n' oublieras jamais que le commerce, qui fait fleurir les arts, ne peut augmenter qu' en proportion des progrès de l' agriculture. Quand tu auras établi ces trois bases

fondamentales de la prospérité des états,
l'agriculture, les arts et le commerce, tu
t'occuperas des autres loix, auxquelles
seront également soumis tous les ordres
des citoyens. Elles seront en petit nombre,
pour que chacun de tes sujets puisse
les étudier : elles seront fondées sur
l'amour de l'humanité, qui est la première,
la plus sacrée de toutes les loix, la seule
que la nature ait rédigée.
Guidé par cette règle sûre, tu mettras
le faible à l'abri des violences de
l'homme puissant ; tu lui donneras des
soutiens pendant sa vie, des vengeurs après
sa mort. Tu régleras les droits des époux ;

p373

tu leur commanderas l'union, la fidélité,
la douceur, et tu permettras le divorce.
Tu donneras aux pères sur leurs enfants la
puissance la plus absolue : ne crains pas
qu'ils en abusent ; il n'est que trop de fils
ingrats, il est bien peu de mauvais pères.
Tu accorderas aux patriciens le droit si
doux de protéger, de défendre,
d'enrichir les plébéiens. Tu puniras le
mensonge et l'ingratitude ; tu effraieras tous
les vices. Enfin tu assureras à tout
citoyen l'honneur et le repos ; à tout riche,
son bien ; aux pauvres, des ressources ;
à l'orphelin, des défenseurs.
Ô nymphe, interrompit Numa, vous
ne me parlez point de la religion : je lui
dois mes premiers hommages. Cérès a
daigné protéger mon enfance, Cérès
me promet les leçons d'égérie, jugez si
je puis l'honorer assez. D'ailleurs, c'est
avec la religion que je polirai mon
peuple, que j'adoucirai ses mœurs sauvages.
La piété attendrit l'âme ; et pour
apprendre aux hommes à s'aimer, il faut
d'abord leur faire aimer les dieux. Je veux

p374

consacrer de nouveaux pontifes ; je veux
donner aux sacrifices l'appareil le plus
imposant ; j'instituerai des fêtes dont la

pompe auguste attirera les hommes à la religion, les unira davantage entre eux, et rendra freres dans les temples ceux qui ne sont ailleurs que concitoyens. J' ai encore un projet, ô nymphe, que je tremble de vous avouer ; mais puisque vous lisez dans mon ame, vous pardonnerez sans doute au motif si pur qui m' anime, au sentiment douloureux et tendre qui m' inspire ce dessein. égérie, je suis pénétré d' un saint respect pour les dieux ; j' aimerois mieux mourir, que d' abandonner leur culte, que de les offenser un seul instant. Mais il existe un être, le plus parfait, le plus aimable, le plus vertueux qui soit sur la terre, et il n' adore pas mes dieux. Cet être que j' ai perdu, que je pleure sans cesse, loin de qui je ne puis goûter ni repos ni bonheur, cet être s' appelle Anaïs. Anaïs, nom chéri qui me fait verser, en le prononçant, des larmes d' attendrissement

p375

et de douleur, Anaïs est de la religion des mages ; elle adore un seul dieu, elle honore son emblème dans le soleil et dans le feu. Le soleil et le feu sont deux de nos divinités ; Apollon et Vulcain ont droit à mon hommage : j' élèverai un temple à chacun d' eux. Je veux plus, c' est un tribut de respect et d' amour qu' il me sera bien doux de rendre à mon Anaïs ; je veux instituer quatre prêtresses, dont l' unique emploi sera d' entretenir le feu sacré sur un autel consacré à Vesta. Ce feu, toujours renaissant, ce feu pur et immortel, sera, pour mon peuple, l' emblème de la nature ; pour moi, l' emblème de mon amour. Les quatre vestales seront vierges : il faudra qu' elles prouvent, pour être admises, que leur vie est pure et intacte, comme l' étoit celle d' Anaïs. à l' exemple d' Anaïs, elles rendront un culte à ce feu dont elles seront les gardiennes : et en mémoire de cette Anaïs, qu' elles représenteront à mes yeux, je porterai au plus haut degré la vénération, le respect, que l' on aura pour elles :

je les ferai jouir des honneurs de la royauté. J' espere, ô nymphe, que vous me permettrez de rendre ce tendre hommage à celle que j' adore, à celle à qui je dois le peu de vertus que je possède, à celle que je ne verrai peut-être plus, mais dont le souvenir si cher ne mourra jamais dans mon coeur.

La nymphe fut quelque temps à répondre : ce silence inquiétoit Numa ; il fut bientôt hors de peine. Roi de Rome, lui dit la voix, j' estime ta constance ; j' espere qu' elle sera récompensée. Je ne m' oppose point à ce que tu honores Anaïs ; mais je crains que tu n' en fasses trop pour elle, et que tu n' attaches trop d' importance aux cérémonies de la religion. Tu fus élevé dans un temple, Numa ; prends garde de régner en prêtre. Autant la piété élève l' homme qui sait lui donner de justes bornes, autant elle rend petit celui qui la pousse trop loin. Les coeurs tendres y sont sujets ; et les malheurs de l' amour rendent ce danger plus grand. C' est à ta raison à t' en préserver.

Souviens-toi qu' un roi religieux peut être un grand homme, mais qu' un roi superstitieux ne l' est jamais. Je suis loin de te prêcher l' ingratitude et l' oubli des dieux. Honore-les, Numa, tu le dois : mais honore-les en servant les hommes. Laisse à la piété mal éclairée les puériles pratiques qu' elle seule a inventées ; observe de ta religion les grands préceptes qu' elle enseigne. C' est à Cérès sur-tout que tu veux marquer ta reconnoissance ? Va parcourir les campagnes, vêtu comme un laboureur ; mêle-toi parmi ceux qui te croiront leur frere ; parle-leur des loix de Numa ; informe-toi des abus, des suites funestes qu' elles peuvent avoir ; critique-les pour y encourager les autres, et retiens mieux le peu de mal qu' on en pourra dire, que les nombreux éloges qu' on en fera. Visite la chaumiere du pauvre ; juge

par tes yeux de ses besoins ; caresse
l'enfant demi-nud qui pleure auprès de sa
mere malade ; console son pere affligé ;
fais-leur espérer des secours du ciel ou du

p378

roi ; et, de retour dans ton palais,
envoie-leur du pain, des habits, du blé pour
ensemencer leur terre.
Voilà le moyen d'honorer Cérès ; voilà
ce qui la flattera plus que le sang de mille
génisses. Ta piété sera bientôt récompensée :
les moissons couvriront la terre ; les
villages seront repeuplés ; l'abondance
régnera dans les campagnes ; les
troupeaux nombreux et mugissants
rempliront les vertes prairies ; la plaine
retentira de chants de joie ; et les bergers, les
laboureurs, riches, tranquilles, heureux
par tes soins, ne se livreront jamais au
sommeil sans avoir prié les dieux de
conserver leur bon roi.

Ainsi parle la nymphe. Numa
transporté s'écrie : ô ma divinité tutélaire ! ô
vous à qui je devrai mon bonheur et le
bonheur de tout mon peuple ! Par quelle
fatalité, par quel arrêt cruel, votre
présence m'est-elle interdite ? Vous qui me
comblez de bienfaits, vous qui
m'honorez d'un intérêt si tendre, me
priverez-vous toujours du plaisir si doux de
contempler ma bienfaitrice ? Vous couvrirez-vous

p379

sans cesse à mes yeux de ce voile
impénétrable ?
Numa, répond aussitôt la voix, ne
cherche pas à lever ce voile ; tu me
perdrois sans retour. Mais suis mes conseils ;
mets tout en usage pour assurer la
félicité de ton peuple ; et je te promets, oui,
je te jure par le souverain des cieux, que
le jour où tu seras le plus grand des rois,
tu connoîtras, tu verras égérie.
Après avoir dit ces mots, la voix ne
répond plus aux questions, aux actions
de grâces de Numa.

Le roi de Rome, impatient de profiter
des leçons de la nymphe, retourne les
méditer dans son palais ; et, dès le
lendemain, il s' occupe de se former un conseil.
Il le compose des patriciens les plus
éclairés, les plus vertueux ; il y joint un
nombre égal de plébéiens : et quand
l' ordre de la noblesse lui témoigne sa
surprise de se voir ainsi mêlé avec le peuple :
sénateurs, leur répond Numa, ce
mélange ne vous est pas importun dans les
batailles, il m' est utile dans mon conseil.
Ici je compte m' occuper bien plus du

p380

peuple que des nobles : j' ai donc besoin
que les principaux du peuple puissent y
défendre ses droits. J' ai besoin que ces
sages conseillers, qui n' auront pas vécu
à ma cour, me parlent avec la franchise,
avec la rudesse même dont un sénateur
courtisan n' a pas l' usage ; je veux, si mon
orgueil ou mes flatteurs me trompent sur
le bonheur de mes sujets, que ces plébéiens
me disent : roi de Rome, ne les crois pas,
nous connoissons des malheureux.
Aidé par ce conseil que préside le
vieux Métius, Numa prend d' abord des
mesures pour éteindre cette haine des
romains et des sabins, capable seule de
détruire le bonheur public. Pour fondre
ensemble les deux nations, il divise par
tribus tous les habitants de Rome. Dès
ce moment, chacune de ces classes,
également composée de romains et de
sabins, quitte l' esprit de parti pour ne
connoître que l' amour de la patrie. Le sage
Numa, qui oppose ainsi l' intérêt commun
à l' orgueil national, voit bientôt les
factions s' éteindre, et les deux peuples n' en
faire qu' un seul.

p381

Alors il élève un temple à la concorde,
un autre à la bonne-foi, à la clémence,
à la justice : il fait honorer le dieu Terme,
comme le symbole des propriétés : il

dresse un autel à la bienveillance universelle,
cette première des vertus, cette
source de toutes les autres.

Dévoré de l'amour de son peuple,
toujours levé dès l'aurore, pour découvrir
la source d'un mal, ou méditer un
établissement utile, il travailloit seul jusqu'à
l'heure de son conseil. Là il soumettoit
aux lumières de ses amis les vues que son
esprit et sur-tout son cœur lui avoient
fournies : il les discutoit en simple
sénateur. Mais quand sa conviction intime
n'étoit pas ébranlée par les raisons d'un
avis contraire, il les décidait en
monarque.

Sans se piquer de posséder le talent
d'administrateur, il avoit une maxime
qui rarement l'égaloit : c'étoit de se
mettre à la place de tous ceux dont il
s'occupoit. S'il faisoit une loi qui intéressât
les laboureurs, il se supposoit laboureur :
que demanderois-je à mon roi ? Se disoit-il :

p382

d'assurer ma propriété, de protéger
mon travail, de me défendre contre
l'ennemi et contre le citoyen puissant. Pour
jouir de ces avantages, il est juste que je
donne une partie de la moisson que mes
sueurs ont fait naître ; mais il faut qu'il
m'en reste assez pour nourrir ma femme,
mes enfants, et pour ensemençer de
nouveau ma terre. Quand Numa s'étoit dit
ces paroles, il commençoit son édit. Les
laboureurs en étoient contents.

Si son conseil lui proposoit la guerre,
il se faisoit rendre un compte exact des
dépenses qu'elle coûteroit, des
avantages qu'elle pourroit produire. Ensuite
il calculoit tout ce qu'il pouvoit faire
avec ce même argent ; les canaux ouverts,
les marais desséchés, les landes
mises en culture : il comparoit ces biens
certains avec celui d'une victoire
toujours douteuse ; et faisoit rougir par cette
simple comparaison ceux qui avoient pu
balancer. Numa, sans leur reprocher leur
erreur, se contentoit d'ajouter : je ne vous
parle pas du sang humain ; il est d'un prix
trop au-dessus de l'or.

Après avoir employé la moitié du jour
à régler ces grands objets, le roi
partageoit son frugal repas avec les plus sages,
les plus anciens des sénateurs : ensuite il
rendoit la justice, ou alloit porter
secrètement des secours à quelque infortuné.
Ces dons n' étoient jamais pris sur le
trésor public ; le généreux Numa en étoit
avare, même pour soulager les malheureux :
ce sont mes plaisirs, disoit-il ;
l' état ne doit pas les payer. Mais il employoit
aux bonnes actions l' argent destiné à
l' entretien des gardes qu' il n' avoit point, aux
dépenses de sa table qu' il avoit réglée, de
ses habits qu' il ne renouvelloit pas
souvent.

Ainsi les occupations de l' homme
sensible le délassoient des fonctions de roi ;
et, tous les soirs, quitte envers son
peuple, quitte envers lui-même, il alloit
rendre compte à égérie de tout ce qu' il avoit
fait ; il alloit chercher dans sa
conversation des lumieres pour le lendemain.

LIVRE 12

Tant de soins, tant de peines pour
rendre les romains heureux, ne
soulageoient guere les maux de leur roi.
Numa, loin de ce qu' il aimoit, étoit le seul
à plaindre dans ses états. Il avoit envoyé
chez tous les peuples de l' Italie
s' informer de Zoroastre et d' Anaïs ; nulle part
on n' en avoit appris de nouvelles : le
brave Léo ne revenoit point ; le temps
s' écouloit. Le triste Numa, seul au milieu
d' un peuple qui l' adoroit, pleuroit sa
maîtresse, regrettoit son ami, et redoutoit
Hersilie.

Cette fouguese amazone ne tarda pas
à manifester sa fureur. Tout-à-coup des
tourbillons de poussiere s' élèvent du côté
du Latium. Ces nuages se dissipent, et
l' on voit reluire des forêts de lances. Un

bruit sourd, mêlé de cris d' hommes, de
hennissements de chevaux, de
retentissement de boucliers, vient en croissant :
semblable aux aquilons fougueux, quand,

p386

échappés de leurs antres profonds,
précédés d' un long mugissement, suivis des
tempêtes et du ravage, ils arrivent en
déracinant les arbres et les rochers.
Bientôt du haut des murs de Rome se
distinguent des milliers de combattants.
Les premiers sont les rutules,
entièrement couverts de fer, armés de longues
javelines dont les pointes acérées se
réunissent au premier rang. Serrés les uns
contre les autres, les boucliers pressent
les boucliers, les casques touchent les
casques ; leurs aigrettes flottantes
ressemblent aux épis d' un champ. Le fier Turnus
est à leur tête. Turnus, le digne petit-fils
du héros dont il porte le nom, se réjouit
d' aller combattre les descendants des
troyens. épris des charmes d' Hersilie,
il s' est engagé, par serment, à lui livrer
Numa prisonnier.
Après eux viennent les campaniens,
foible troupe, mais nombreuse, guidée
par le même roi que Léo prit dans
Auxence. Les volsques paroissent ensuite,
sans autres armes que leurs arcs ; ils sont

p387

commandés par le brave Arisbée ;
Arisbée, de qui les jeux sont d' attacher
ensemble deux colombes, de les faire voler
dans les airs, et de couper avec sa fleche,
sans blesser les oiseaux, le cordon qui
les retient.
Les hirpins, armés de massues,
couverts de peaux de bêtes, s' avancent, sans
garder de rang. Jadis vaincus par
Romulus, ils n' obtinrent de lui la paix qu' en
laissant élever, au milieu de leur pays,
une forteresse imprenable, occupée par
les romains. Brûlant de venger cet
outrage, ils ont tenté, mais en vain, de

s' emparer de la forteresse : c' est sur Rome
même qu' ils veulent se venger. Ce
peuple farouche est conduit par un marse,
plus farouche encore : le terrible Aulon,
le descendant de Cacus, est à leur tête.
Aulon brûle pour Hersilie : jaloux de
la gloire de Léo, qu' il croit dans Rome
auprès de Numa, il a défendu à ses
guerriers d' attaquer ces deux ennemis qu' il
se réserve pour lui seul.
Les vestins ferment la marche. Ces

p388

peuples, couverts de boucliers blancs, ne
combattent qu' avec la fronde. Leurs
cuirasses noires, leurs barbes hérissées,
inspirent la terreur. Le pere de Camille, le
vieux Messape, est toujours leur roi.
Depuis qu' il a perdu sa fille, entièrement
livré aux hirpins ses alliés, il dépend
d' eux ; et, sans s' intéresser à Hersilie, il
la sert dans une guerre qu' elle seule a
suscitée.
Au milieu de cette armée, la fille de
Romulus se distingue, comme un palmier
parmi de jeunes arbustes. La tête
couverte d' un casque brillant ceint d' un
diadème d' or, elle tient dans sa main droite
deux javelots, et porte à son bras
gauche ce bouclier, présent de Cérès, gage
assuré de la victoire, que Numa laissa
dans ses mains. Cette superbe amazone,
sur un char traîné par des chevaux noirs,
va, vient, vole dans tous les rangs, sourit
à l' un, reprend l' autre, encourage le
moins hardi, enflamme encore le plus
téméraire ; et montrant les remparts de
Rome : amis, dit-elle, voilà mon bien,

p389

voilà mon héritage ; faites-le moi rendre,
je vous restitue toutes les conquêtes de
mon pere. Quant à mon coeur et à ma
main, je jure qu' ils seront le prix de la
tête de Numa.
Elle dit : le farouche Aulon se plaint
qu' une si grande conquête soit trop

facile. Turnus sourit de l'orgueil du barbare, lui jette un coup-d'oeil dédaigneux, et lance sur la princesse un regard d'amour, tandis que le volsque Arisbée, qui voit avec indifférence les appas de la fière Hersilie, s'applaudit d'être le seul qui ne combatte que pour la gloire.

Cette nombreuse armée s'étend dans la plaine, approche de Rome, et campe non loin des murailles. La consternation se répand dans la ville : les habitants des campagnes, suivis de leurs familles en pleurs, chargés de ce qu'ils ont pu sauver, arrivent de toutes parts : les vieillards, les femmes, remplissent les temples ; les enfants poussent des cris douloureux ; les citoyens cherchent des armes ; les soldats craignent d'en manquer ;

p390

tout le peuple, alarmé par la vue de tant d'ennemis, n'espère plus que dans son roi.

Numa, qui a tout prévu, devient plus tranquille à l'aspect du danger : il a des vivres, des armes, des troupes braves et nombreuses. Soigneux de ne pas les fatiguer, il leur épargne les gardes inutiles, ménage leurs forces, veille sur leurs besoins, dissipe l'effroi général. Sûr des mesures qu'il a prises, il ne se plaint que de l'absence de Léo, et de ce que les ennemis lui ferment le bois d'égérie.

Réduit à ses seuls conseils, comme il méditoit au milieu de la nuit les moyens de jeter la division parmi ses nombreux adversaires, on vient l'avertir que trois guerriers, arrêtés aux portes de Rome, demandent à être introduits : Numa ordonne qu'on les amène. à peine les a-t-il envisagés, que reconnoissant Léo il s'élance dans ses bras en poussant un cri de joie : ô mon frère ! Je te revois ! L'as-tu trouvée ? Suis-je condamné à la pleurer toujours ?

p391

Mes recherches ont été vaines, lui
répondit Léo après un tendre embrassement :
j' ai parcouru tout le midi de l' Italie,
je n' ai pu découvrir les traces de
Zoroastre ni d' Anaïs. Mais j' ai appris le
danger qui te menace ; j' ai vu les peuples se
réunir pour venir t' assiéger dans Rome, et
j' ai volé à ton secours. L' espoir de te faire
des alliés m' a donné la hardiesse de me
présenter chez le peuple marse : j' ai osé
le rassembler.

Citoyens, leur ai-je dit, vous m' avez
banni ; mais le desir de vous être utile
l' emporte sur le danger de paroître ici
malgré vos loix. Vous êtes amis ou ennemis
des romains : voici l' instant de les accabler,
ou de vous les attacher pour
toujours. La fille de Romulus, de ce
barbare agresseur qui vint nous attaquer
dans nos foyers, souleve tous les peuples
contre Rome, et contre ce juste Numa
qui fut le premier à solliciter pour vous
une paix honorable. En vous joignant à
la fille de Romulus, vous rompez un
traité solennel, vous manquerez à la

p392

reconnaissance, à l' honneur ; mais vous
ferez peut-être une guerre utile. Peut-être
aussi votre intérêt se trouve-t-il mieux
encore à demeurer généreux, à secourir
Numa. Ce monarque, sauvé par vous,
vous rendra le pays des auronces, vous
donnera le droit de citoyen romain,
vous regardera comme des freres. Celui
que vous trouvâtes juste et bon quand
vous étiez ses ennemis, que sera-t-il pour
des libérateurs ? Marses, dans cette
occasion comme presque toujours, le parti
de l' honneur se trouve le plus utile.
Choisissez cependant : joignez-vous à une
foule de barbares conduits par la fille
de votre plus cruel ennemi, déjà
noircie de plusieurs crimes, et qui plonge le
poignard dans le sein de sa patrie : ou
bien volez au secours du plus juste, du
meilleur des rois, d' un héros qui fut mon
vainqueur, et qui défendit vos droits dans
le traité de paix qui vous lie encore.
à peine ai-je dit ces paroles, que toute
l' assemblée s' est écriée : marchons au

secours de Numa, et que Léo nous commande.

p393

Non, non, leur ai-je dit, peuple sensible, mais inconstant, qui m' aimez et qui m' avez banni, je ne puis être votre chef. Cet honneur doit regarder un marse : depuis que Numa est roi de Rome, je suis devenu romain. Mais quand la protection des dieux me fit rompre ce peuplier auquel vous aviez attaché le commandement, l' arbre fut ébranlé par quatre concurrents qui valaient mieux que moi, sans doute. Deux d' entre eux, Liger et Penthée, ont succombé dans les combats ; Aulon commande les hirpins ; le vieux Sophanor n' est plus : mais il vous reste le vaillant Astor, l' aimable disciple d' Apollon. Astor s' est signalé dès son enfance. Sa jeunesse seule vous fait balancer ; mais si ses talents ont devancé son âge, sa jeunesse est un mérite de plus. Marses, que le brave Astor devienne votre général : Apollon, dont il est l' ami, guidera lui-même votre armée. Pour moi, mon impatience ne me permet pas d' attendre le départ de vos guerriers ; je cours à Rome annoncer à Numa

p394

que les marses sont toujours le plus généreux des peuples. Mille cris m' ont interrompu. Le jeune Astor s' est élancé dans mes bras : je l' ai présenté aux marses ; j' ai soutenu le bouclier sur lequel on l' a proclamé. Certain que ce général alloit voler à ta défense, j' ai précipité mes pas pour arriver avant lui, pour disputer aux sabins mêmes le plaisir de s' exposer pour toi. à ces mots, Numa se jette de nouveau dans le sein de son frere ; il ne peut plus s' en arracher. Mais la belle Camille ôte son casque, et s' approche du roi de Rome, en se plaignant d' être méconnue. Numa s' écrit, saisit sa main, la couvre

de baisers et de larmes : ses yeux, pleins
d' une douce joie, errent à la fois sur
Camille, sur Léo ; quand celui-ci, faisant
avancer un jeune guerrier venu avec eux,
le conduit aux pieds de Numa, à qui cet
étranger présente son épée.

Le roi surpris l' envisage : ses traits ne
lui sont pas inconnus ; mais il ne peut se
rappeller où il a vu ce jeune homme. Tu

p395

as donc oublié, lui dit Léo, le fils du roi
de Campanie, ce jeune Capis, qui
abandonna le commandement de l' armée de
son pere pour devenir centurion dans
celle de Romulus, et qui depuis fut livré
aux marse comme ôtage de la paix. Le
roi de Campanie a mal observé le traité ;
les marse t' envoient son fils : c' est un
prisonnier que je t' amene.

C' est un ami, s' écria Numa en
tendant la main au prince de Capoue, et un
ami qui me sera cher, quoique son pere
se soit joint aux autres rois qui
m' assiegent dans ma capitale.

Alors Léo demande des détails sur
cette armée d' alliés ; il brûle d' être au
lendemain pour faire quelque action
d' éclat. Mais Numa soupire et baisse les
yeux en lui rappelant qu' Hersilie est
maîtresse du bouclier sacré qui assure la
victoire à son possesseur. Tant que ce
bouclier sera dans ses mains, Numa ne veut
point tenter le sort des batailles. Léo
lui-même approuve sa prudence, et termine
cet entretien, qui faisoit rougir son ami.

p396

Le roi conduit Camille et son époux dans
le plus bel appartement du palais ; il
remet Capis à ses officiers ; et, plein de joie,
il va se livrer au sommeil.

Dans ce moment, l' amitié vient
inspirer à Léo le projet le plus hardi : mais il
le cache à Camille, il craint qu' elle ne
veuille en partager les périls. Aussitôt
qu' elle est endormie, Léo se leve d' auprès d' elle,

reprend en silence sa peau
de lion, s' arme de sa massue, et marche
d' un pas léger vers une des portes de
Rome : elle s' ouvre devant lui. Seul dans
la campagne, il regarde, il découvre le
camp des ennemis, et les feux déjà
presque éteints de leurs gardes avancées. Il
examine par quel côté il pourra le moins
être aperçu ; mais la lune, de son char
brillant, répand une trop grande lumière.
Léo tombe à genoux devant l' astre des
nuits :
ô Phoebé, dit-il, je t' invoque ; daigne
modérer ton éclat. Tu ne favoriseras
point un dessein coupable : ce n' est pas
un amant téméraire qui veut surprendre

p397

l' objet de ses feux ; ce n' est pas même
un guerrier conduit par l' amour de la
gloire. Non, chaste déesse, un sentiment
plus noble m' anime ; c' est la sainte et
pure amitié. Je vais reprendre le bien
d' un ami ; je vais réparer la faute que lui
fit commettre l' amour ; l' amour, ce dieu
cruel, dont tu fais gloire d' être l' ennemie.
ô déesse, ma cause est la tienne :
c' est celle de la vertu.
Sa prière est à peine achevée, que la
lune, s' enveloppant de nuages, cache son
disque d' argent. Encouragé par ce
présage, le héros marche vers le camp. Il
parvient aux premières gardes, qui, à sa
taille, à sa massue, le prennent pour un
hirpin. Léo sait leur langue ; il passa sans
obstacles. Il pénètre au milieu du camp,
où les soldats, accablés par le sommeil,
par le vin, dorment étendus pêle-mêle
auprès de leurs armes et de leurs chars.
Il étoit facile d' en égorger un grand
nombre ; mais ils ne se défendoient pas : ce
carnage étoit impossible à Léo.
Léo n' éprouve ni fureur ni crainte : il

p398

reconnoît Aulon étendu sur la terre, la
tête appuyée sur son bouclier ; sa hache

énorme étoit auprès de lui. Un songe funeste
l' agitoit ; sa langue balbutioit les
noms de Léo et de Numa, qu' il
accompagnait d' imprécations. Par un mouvement
involontaire le héros leve sa massue ;
mais la baissant aussitôt, il se contente
d' emporter la hache du féroce Aulon.
Enfin il distingue la tente d' Hersilie,
si mal gardée par ses défenseurs : il y
pénètre d' un pas assuré. La fille de Romulus
étoit livrée au plus profond sommeil.
Plus occupé du bouclier que de contempler
la princesse, Léo cherche des yeux
ce trésor que l' obscurité lui dérobe.
Tout-à-coup la lune sort de derriere les nuages ;
ses tremblants rayons vont se réfléchir
au milieu du bouclier d' or. Léo s' en
saisit aussitôt. Chargé de cette précieuse
dépouille et de la hache d' Aulon, il reprend
le même chemin qu' il a parcouru,
traverse une seconde fois le camp, et
franchit les dernières gardes sans rien trouver
qui l' arrête.

p399

Déjà il est en sûreté ; déjà, plein de
joie, il rend grâces à Phoebé, à la nuit, à
tous les dieux, lorsque des cris et un bruit
d' armes se font entendre derrière lui. Le
crépuscule du jour commençoit à
poindre. Léo, surpris, écoute, regarde : il voit
une femme armée d' un arc, fuyant
devant une troupe de rutules qu' elle arrête
d' espace en espace en les menaçant de sa
flèche.
Le cœur de Léo devine que c' est
Camille, avant que ses yeux l' aient
reconnue. Il court, il l' appelle, il la joint. Il
remet dans ses mains le bouclier sacré,
il s' élance sur les rutules, les atteint à la
fois de sa hache et de sa massue, revole
à sa bien-aimée, la rassure, l' environne,
l' entraîne vers les murs de Rome, et
retourne encore immoler ceux qui
l' approchent de trop près. Ainsi le sanglier,
poursuivi par une troupe de chiens courageux,
fuit, et revient sans cesse blesser celui qui
dépasse la meute.
Mais les rutules intimidés appellent
leurs compagnons. Le camp se réveille,

p400

on s' arme, on accourt de toutes parts.
Une troupe d' hirpins s' avance pour
envelopper Léo, tandis qu' un escadron
volsque va lui couper le chemin de
Rome. Léo s' arrête : toujours auprès de
Camille qui le couvre malgré lui du
bouclier d' or, toujours faisant face à la fois
et aux rutules et aux hirpins, il change
tout-à-coup de route, prend un détour,
gagne le Tibre. Les ennemis, croyant
sa perte assurée, jettent des cris de joie.
Ils resserrent le demi-cercle qu' ils
forment autour de lui, ils se rapprochent
peu-à-peu, ils vont enfin presser les
fugitifs entre leurs lances et le fleuve ; quand
Léo, parvenu sur le bord, fait voler d' un
bras vigoureux, jusques sur la rive
opposée, sa massue et la hache d' Aulon ; il
prend Camille dans ses bras, jette un
coup-d' oeil fier à ses ennemis immobiles,
s' élance au milieu des ondes, et malgré
leur rapidité, malgré les fleches des
volsques, il aborde, reprend ses armes, et
continue son chemin vers Rome.
à peine est-il hors de danger, que ce

p401

héros si terrible n' est plus que l' amant le
plus tendre. Pardonne, ô ma chere Camille,
pardonne, s' écrit-il, si j' ai pu te
cacher un secret : ton amour m' en a bien
puni. J' exposois sans ton aveu des jours
qui ne sont qu' à toi ; tu m' as fait trembler
pour les tiens : mon crime est assez
expié. Ingrat, lui répond Camille, tu as pu
penser que j' attendrois ton retour ! Tu as
pu croire que ma tendresse se contenteroit
de vaines larmes ! Des soldats moins
cruels que toi m' ont indiqué la trace de
tes pas, m' ont ouvert la même porte par
où tu t' étois échappé ; et, seule, dans les
ténèbres, en présence du camp ennemi,
je n' ai senti d' autre crainte que celle de
ne pas te retrouver.
Tels sont les reproches que se font ces
tendres amants : les dangers qu' ils ont
courus augmentent, s' il est possible, le
sentiment qui les unit. La conquête du

bouclier d' or ajoute à leur félicité ; ils
rentrent dans Rome aux premiers rayons du
jour, et vont attendre le réveil du roi pour
lui présenter le bouclier sacré.

p402

Quels furent les transports de Numa !
Il ne peut ni les contenir ni les exprimer. Il
embrasse mille fois Léo, il est aux genoux
de Camille : que ne vous dois-je pas ? Leur
dit-il ; vous sauvez mon trône et ma gloire.
Ah ! Mon trône est à vous, ainsi que mon
coeur : c' est à vous de régner sur Rome,
comme vous réglez sur Numa.
Il assemble aussitôt son peuple pour
lui montrer le bouclier sacré, pour
l' instruire de ce qu' a fait Léo. Il le déclare
sur-le-champ général des troupes romaines.
à l' instant où mille acclamations
confirment ce digne choix, les sentinelles des
remparts annoncent l' armée des marses.
Astor, le jeune Astor, a trompé
l' ennemi : il a remonté le Tibre, qu' il a passé
vers sa source ; et, par une marche
savante, il arrive sous les murs de Rome,
du côté de l' étrurie, le seul dont les
assiégeants ne sont pas maîtres.
Numa fait ouvrir ses portes, et court
au-devant de ses alliés. Astor entre dans
la ville à la tête de dix mille hommes : il
n' a pas plutôt aperçu le roi, que, s' avançant

p403

à sa rencontre, il va lui jurer
obéissance et amitié. Le roi l' embrasse
avec tendresse ; le peuple pousse des cris
de joie. Tandis que Numa conduit Astor
dans son palais, chaque citoyen
s' empresse de recevoir un guerrier marse, et
de le traiter comme un frere.
Cependant Hersilie et Aulon, furieux
d' avoir vu cette armée de l' autre côté du
Tibre entrer paisiblement dans Rome,
sans qu' ils aient pu troubler sa marche,
honteux, humiliés qu' un seul guerrier
soit venu leur ravir à l' un son bouclier,
à l' autre sa hache, Hersilie et Aulon,

pressés par un égal desir de vengeance,
veulent donner l' assaut, et crient à la fois,
aux armes ! Les volsques, les hirpins, les
campaniens, les rutules, les vestins,
obéissent. Toutes les troupes sortent du
camp, se forment par bataillons, et,
portant de longues échelles, marchent vers
les remparts, précédées de balistes et de
catapultes.
Numa, instruit de cette attaque, ne
s' effraie pas du péril. Aussi tranquille au

p404

moment d' un combat que lorsqu' il
sacrifie aux dieux, il ordonne à Léo de
sortir dans la plaine à la tête des romains :
Astor reçoit les mêmes ordres. Numa
veut que le prince de Campanie soit au
milieu des bataillons marse : il demande
que la belle Camille se tienne au centre
des bataillons romains ; il défend sur-tout
à ses deux généraux de laisser tirer une
seule fleche. Ensuite il se revêt de ses
ornements royaux, ceint sa tête du diadème,
prend dans sa main un sceptre, une
branche d' olivier ; et, précédé de ses licteurs,
il marche au milieu des deux armées.
Les ennemis, surpris de ce spectacle,
s' arrêtent rangés en bataille pour
attendre les romains : ceux-ci, arrivés à la
portée du trait, forment un front
à-peu-près égal à celui de leurs adversaires.
Déjà, de part et d' autre, les arcs sont
bandés, les glaives tirés ; Tisiphone, au
milieu de l' intervalle, agite ses serpents et
attend le signal.
Mais le roi de Rome s' avance, en
élevant sur sa tête le rameau d' olivier. Ses

p405

hérauts crient, et demandent que l' on
écoute Numa. Ces paroles sont répétées
par mille bouches. Malgré les efforts
d' Hersilie et d' Aulon, le roi des vestins,
celui de Campanie, les chefs des volsques
et des rutules, s' approchent du monarque
romain. Aulon est forcé de les suivre ;

Hersilie elle-même vient entendre, en
frémissant de rage, ce que Numa ose proposer.
Princes, héros, qui m'écoutez, leur dit
Numa d'une voix douce mais assurée,
pourquoi me faites-vous la guerre ? Ai-je
ravagé vos états ? Ai-je enlevé vos femmes
ou vos filles captives ? Ai-je manqué à des
traités ? Que me voulez-vous ? Que demandez-vous ?
Que tu descendes d'un trône usurpé,
s'écrie Aulon ; que tu rendes à la fille de
Romulus l'héritage de Romulus. C'est
pour elle que nous avons pris les armes :
nous venons la rétablir et la venger.
Aulon, lui répondit Numa, ce
diadème que tu veux m'arracher ne fut ni
demandé ni désiré par moi. Il m'en coûte
assez pour l'avoir accepté : mais les dieux

p406

ont parlé ; j'ai obéi. Ce peuple m'a fait son
souverain, Romulus lui-même n'avait
pas d'autre titre. à Rome, le trône
appartient à celui que la nation choisit ; il est
héréditaire chez les sabins, qui composent
aujourd'hui la moitié du peuple
romain. Par une suite de crimes, que je ne
veux point rappeler ici, je suis le dernier
des princes sabins. Ainsi, l'ordre des
dieux, le vœu du peuple, le sang, les
loix, m'appellent au trône. Vous seul
comptez pour rien ces droits ; et vous
venez m'assiéger dans mes murs, sans
m'avoir seulement déclaré la guerre. Loin de
m'en plaindre, je vous en remercie : vous
avez mis de mon côté la justice, vous
m'avez assuré les dieux.
Rois de l'Italie, je vous estime : il
dépend de vous que je vous aime ; mais
jamais je ne vous craindrai. Vous voyez
cette armée de romains aussi nombreuse
que toutes les vôtres réunies ; vous voyez
ces braves marses qui, venus à mon
secours, ont trompé votre vigilance. Voilà
de quoi repousser la force par la force.

p407

Je peux perdre plusieurs batailles, et vous

arrêter encore des années devant mes
murs ; si vous êtes vaincus une seule fois,
il ne vous reste plus de ressource. Ne
pensez pas que les marse soient les seuls
peuples que je saurai vous opposer ; les
étrusques, les apuliens, les peuples de la
Ligurie, vont arriver dans peu de jours.
Attaqués à la fois par tant de nations
réunies, vous ne pourrez leur résister ;
vous périrez tous : les vestins seuls
seront épargnés. De tout temps les marse
et les vestins furent freres ; je les regarde
comme mes alliés : je leur jure ici, en
votre présence, de ne jamais les traiter
en ennemis.
à ces paroles, Aulon, Turnus, Arisbée,
regardent le vieux roi des vestins :
la défiance est peinte sur leurs visages.
Numa, qui a déjà réussi à mettre la
division parmi eux, continue dans ces
termes :
hélas ! Je pleurerois le premier sur une
victoire qui causeroit la perte de tant de
peuples ; je baignerois de mes larmes des

p408

lauriers teints de votre sang. Rois, mes
collegues, je ne veux que la paix ; et sans
avoir été vaincu, avec la certitude même
de vaincre, je vous la propose
avantageuse. Vous, hirpins, je vous remets la
forteresse que Romulus fit élever au
milieu de votre pays : ce fut une injustice,
je mets ma gloire à la réparer. Vous,
volsques et rutules, je vous offre mon
alliance, et les droits de citoyens romains.
Vous, roi de Campanie, qui avez oublié
si vite votre derniere guerre avec les
marse, je vais vous remettre votre fils que
vos ennemis m' ont livré. Vous, roi des
vestins, qui pleurez depuis si long-temps
une fille que vous croyez ensevelie dans
les ondes, je vais vous rendre votre
Camille. Venez, Camille et Capis, venez
embrasser vos peres.
à ces mots, Camille et Capis se jettent
dans les bras du roi des vestins et du
monarque de Capoue. Ces deux vieillards
ne peuvent en croire leurs yeux : ils
versent des larmes de joie, ils tiennent serrés
contre leurs coeurs les enfants qu' ils

n' espéroient plus voir.

p409

Combattez à présent contre moi, leur
dit Numa : déjà ma cause étoit juste ; j' ai
voulu qu' elle le fût encore plus. Vous
n' étiez que des agresseurs, je vous force
d' être des ingrats. Combattez, si vous le
voulez.

Pour toute réponse, les deux rois
tombent à ses pieds, et embrassent ses
genoux. Le brave Turnus, le sage Arisbée,
lui tendent la main, en criant, la paix !
Tous les soldats répètent, la paix !
Aulon seul, Aulon veut parler ; mais
Léo se précipite vers lui : si la soif du sang
te dévore, lui dit-il, me voici : je te rends
ta hache que j' ai prise pendant ton
sommeil. Aulon, terrassé par ces paroles et
par l' ascendant du magnanime Léo,
Aulon le regarde et se tait. Hâte-toi, lui dit
le héros : mon coeur frémit à l' idée de
tremper mes mains dans le sang d' un
marse ; renonce à ta patrie, ou accepte
ma foi. Mon choix est fait, lui dit Aulon ;
et il met sa main dans la sienne.
Dès ce moment, plus d' obstacle à la
paix ; des cris de joie s' élancent de toutes

p410

parts ; les deux armées quittant leurs
rangs commencent à se mêler, quand la
fougueuse Hersilie, qui jusqu' alors avoit
espéré dans Aulon, Hersilie, hors d' elle-même,
les yeux ardents, pâle de fureur :
lâches, s' écrit-elle, ingrats, perfides
amis, qui cédez à de vaines paroles, qui
trahissez la cause des rois, ne pensez pas
me voir complice de votre infamie. Et
toi, Numa, toi que j' abhorre autant que
je t' adorai, je ne puis trouver
d' expression plus forte, reçois mes funestes
adieux : puisse l' amour te faire sentir tous
les tourments que tu m' as causés !
Puisses-tu pleurer sur le trône le chagrin de
n' y pouvoir placer l' indigne objet que tu
me préfères ! Puisse ce peuple romain qui

t' a fait roi, devenir le plus terrible ennemi
du nom de roi, le poursuivre par toute la
terre, après avoir chassé de ses murs toi ou
tes indignes successeurs ! Puissent enfin
les noires Euménides te persécuter sans
relâche, te présenter sans cesse le
cadavre de Tatia expirante par mes poisons,
et sur-tout celui d' Hersilie mourante sous

p411

le poignard que ta main barbare conduit !
En prononçant ces derniers mots, elle
enfonce jusqu' à la garde son épée dans son
coeur. On accourt, on s' empresse : il n' est
plus temps ; elle ne respire plus, et la
fureur est encore peinte sur son visage
glacé.

Numa la plaint : il donne des ordres
pour qu' on lui rende les honneurs
funebres avec le respect dû à son rang.
Tandis que le bûcher se prépare, le roi de
Rome immole des victimes, jure la paix
aux conditions qu' il a offertes, et rentre
dans sa capitale, entouré de tous ces rois
qu' il a vaincus par la justice.

Numa les conduit au capitole où ils
font un sacrifice à Jupiter. Là il propose
d' établir une ligue qui assure à jamais la
paix et la liberté de l' Italie. Tous ces rois,
remplis de respect pour la vertu de
Numa, veulent qu' il soit seul leur arbitre.
Numa discute les droits de chacun d' eux,
compense les sacrifices, en fait lui-même,
rédige le traité, et tous le signent avec
joie. Ces nouveaux alliés du roi de Rome

p412

se disposent à partir, comblés de ses dons,
certains de sa foi, et pénétrés pour lui de
la plus tendre vénération.

Le monarque de Capoue retourne dans
ses états avec son fils, qui est devenu un
héros chez les marse. Le roi des vestins
ne peut engager sa fille à le suivre dans
Cingilie : Camille a renoncé au trône ;
elle veut demeurer à Rome avec Léo,
avec Numa ; et le bonheur dont elle jouit

suffit pour rendre heureux son pere. Les
volsques, les hirpins, les rutules,
satisfaits sur les injustices qu' ils reprochoient
à Romulus, reprennent la route de leur
pays en bénissant le nom de Numa. Les
marses, chargés de présents, remis en
possession du pays des auronces, retournent à
Marrubie : Astor ne quitte pas sans regret
son vertueux allié. Enfin le
peuple romain, qui voit finir cette guerre
sans qu' il en coûte le sang d' un seul
citoyen, bénit et adore son roi.
Le sage Numa, qui vient d' assurer la
paix à l' Italie, se hâte d' aller fermer
solemnellement le temple de Janus. Sous

p413

Romulus, il resta toujours ouvert. Les
portes d' airain crient sur leurs gonds
rouillés ; mais l' on ne peut les forcer à se
joindre.
Numa tombe à genoux devant la
divinité : ô Janus, s' écrit-il, toi qui régnas
dans l' Italie par la justice et par la paix,
protege mes desseins pacifiques. Ferme
ce temple terrible : notre coeur sera
l' asyle où nous t' adorons désormais. Je
saurai te rendre un nouvel hommage :
jusqu' à présent notre année a commencé
par le mois consacré à Mars ; je
réforme cette année mal calculée à plus d' un
égard. J' y ajoute deux mois, et le premier
de tous sera le mois de Janus : il est juste
que le dieu de la guerre cede le pas au
dieu de la paix.
Il dit. Les portes du temple tournent
d' elles-mêmes sur leurs gonds, et se
ferment avec un bruit épouvantable.
Numa consacre ensuite le bouclier
d' or qui assure à jamais aux romains la
victoire sur tous les peuples : il institue,
pour le garder, des prêtres qu' il nomme
saliens.

p414

Après ces soins pieux, il se dispose à
retourner au bois d' égérie : il mene avec

lui Camille et Léo. Mais la crainte de déplaire à la nymphe lui fait laisser ces tendres amis à quelque distance de la fontaine.

à peine arrivé, il invoque égérie ; il se plaint du long temps qui s' est écoulé depuis qu' il ne l' a entendue, et lui rend compte de tout ce qu' il a fait. êtes-vous contente ? Ajoute-t-il d' un ton timide et modeste. Oui, répond la voix, je le suis : dès ce jour je te regarde comme le plus grand des rois. Tu as rempli mes espérances ; c' est à moi de remplir mes serments : connois enfin égérie. à ces mots, elle sort du bois ; et Numa reconnoît Anaïs. Il reste immobile de surprise : son oeil est fixe, sa bouche ouverte, ses bras demeurent tendus. Tout-à-coup, poussant des sanglots, il tombe aux genoux d' Anaïs ; il fait de vains efforts pour parler, il ne peut que verser des larmes. Releve-toi, lui dit Anaïs : je ne suis point la nymphe égérie, je suis une simple

p415

mortelle ; et les honneurs de la divinité me seroient moins chers que le titre de ton amie. Tu m' avois raconté le songe que tu fis à la fontaine de Pan, l' espérance que tu conservois d' être un jour instruit par égérie : je résolus avec mon pere de réaliser cet espoir. Forcés de nous séparer de toi, pour que tu consentisses à devenir le bienfaiteur de ton peuple, nous vînmes nous cacher dans ce bois, où j' étois bien sûre que tu ne tarderois pas à te rendre. Tous nos projets ont réussi. Je t' ai parlé comme égérie ; je t' ai donné des conseils qui m' étoient dictés par la profonde sagesse de mon pere. Tu as cru entendre la nymphe : cette erreur, utile à ta gloire, a été douce pour mon coeur. Je te voyois à travers ces branchages, quand tu pensois converser avec égérie : plus heureuse que toi, j' étois à tes côtés quand tu pleurois ton Anaïs. Numa l' écoute, hors de lui-même. Il voit bientôt paroître Zoroastre ; il se précipite dans son sein, il l' embrasse mille fois ; et, s' arrachant de ses bras, il court

chercher Camille et Léo. Elle est ici ! Leur crie-t-il de loin : elle est ici ! Viens, accours, ton pere, ta soeur t' attendent. Léo ne peut croire ces paroles ; il se presse pourtant d' arriver. Zoroastre le reçoit dans ses bras, le serre contre sa poitrine : mon fils, mon cher fils, nous sommes rejoints, nous le sommes jusqu' à la mort. Léo pleure pour toute réponse : l' aimable Camille embrasse Anaïs. La joie, l' amour, l' amitié, semblent ôter la raison au tendre pere et aux quatre amants. Enfin, quand les larmes les ont soulagés, Zoroastre les conduit à sa cabane. C' est ici, leur dit-il, que nous nous sommes cachés ; ici nous finirons nos jours. Numa, je te donne Anaïs : mais le peuple romain ne connoîtra jamais vos noeuds ; jamais Anaïs n' entrera dans Rome. Chaque jour, sous prétexte de venir consulter ta nymphe, tu viendras voir ton épouse ; et la récompense de tes bonnes actions sera le plaisir de nous les raconter. Ainsi ma fille demeurera fidele à sa religion ;

le mystere ajoutera de nouveaux charmes à la félicité de Numa ; et Zoroastre, heureux de ce bonheur, coulera en paix, au milieu de vous, le peu de jours qu' Oromaze lui destine encore. Approuves-tu ce projet ? Numa, pour toute réponse, tombe à ses pieds qu' il embrasse ; Anaïs sourit en baissant les yeux ; Camille et Léo applaudissent. Dès le lendemain, l' hymen d' Anaïs et de Numa fut célébré dans cette chaumiere, sans pompe, sans fête, sans autres témoins que Zoroastre, Camille et Léo. L' heureux Numa vint tous les jours à la cabane. La vertueuse Anaïs et son pere lui inspirerent de plus en plus le desir, les moyens d' être le plus juste et le meilleur des rois. Zoroastre parvint au milieu d' eux à la vieillesse la plus reculée. Léo, général

des romains, se fixa dans Rome avec son épouse, et prit d' elle le surnom de Camillus : ce fut la tige de cette famille de héros dont le plus fameux délivra Rome

p418

des gaulois. Numa, toujours brûlant pour Anaïs, toujours adoré de son épouse, régna quarante-cinq années. Pendant ce long espace de temps, jamais ennemi ne parut sur le territoire de Rome, jamais le temple de Janus ne fut ouvert ; et dans les états de Numa, il n' y eut pas un seul homme malheureux par l' oppression, ou par de mauvaises loix.

p52

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)